Dialogue historique de PALLADIOS, avec Théodore, diacre de Rome, sur la vie et la conduite du bienheureux Jean, évêque de Constantinople, dit «Bouche d'Or»



L'ÉVÊQUE. Parmi les dons de Dieu, les uns semble-t-il, sont communs à tous et indivisibles, excellent Théodore, mon frère, les autres sont communs à tous, mais divisibles. Il en existe un troisième genre : ceux qui ne sont ni communs ni divisibles ou indivisibles, mais personnels, accordés par privilège à ceux auxquels ils sont accordés.

LE DIACRE. En bien ! dis-nous donc ce que tu classes dans chacune de ces catégories; car tu as débuté par une affirmation peu convaincante.

L'ÉVÊQUE. Ceux qui sont bons par nature, sans lesquels la vie serait détestable, voilà les biens communs et indivisibles.

LE DIACRE. Par exemple, Père?

L'ÉVÊQUE. D'abord, le Dieu de l'univers en union avec son Fils et le saint Esprit, est commun à tous et indivisible; il est possible, en effet, à qui le veut, de le posséder tout entier par la contemplation en restant étranger aux affaires de ce monde. Ensuite, après Dieu viennent les divines : Ecritures et les Puissances d'en-haut. Ajoutons enfin le ciel, le soleil, la lune, tout le

chœur des astres ainsi que l'air même, voilà les biens communs et indivisibles; ils appartiennent tout entiers à tous. C'est à ceux-là qu'il nous faut limiter la catégorie des biens indivisibles. Autrefois, cependant, la terre était commune et indivisible, ainsi que les cours d'eau; mais du jour où la passion de posséder a envahi les âmes des hommes avides de plaisirs, les. éléments plus lourds, la terre et l'eau, sont devenus des biens divisibles.

LE DIACRE. Ce que tu viens de dire est d'une grande clarté; mais complète ton énumération des biens de la seconde catégorie : ceux qui sont divisibles.

L'ÉVÊQUE. Oui, car il importe de ne pas laisser inachevée la trame de mon exposé. Eh bien! l'or, l'argent et tout ce qui est en métal, ainsi que le bois de construction et, pour abréger, tous les objets usuels sont des biens communs, mais néanmoins divisibles; car ils ne sont pas tout entiers à l'entière disposition de tout homme qui les désire.

LE DIACRE. Voilà encore une proposition bien évidente, mais je me demande si tu ne vas pas être à court pour les exemples de la troisième catégorie, celle des privilèges; car tu nous as bien dit qu'il en existe qui ne sont ni communs, ni divisibles, mais personnels, accordés à ceux qui sont dignes d'en être gratifiés. Mets donc le point final à cet exposé pour nous dire ensuite d'où tu viens et nous raconter les faits sur lesquels nous désirons apprendre la vérité.

L'ÉVÊQUE. Si cela m'est possible et si j'ai connaissance des choses que vous désirez apprendre, je ne me déroberai pas ou je ne ferai pas de mystères; cependant, je vais d'abord, je pense, m'acquitter autant que je le pourrai de la dette que j'ai contractée en parlant.

Ce qui est sûr, c'est que la virginité et le célibat en général sont une réalité indivisible; ils n'appartiennent en effet ni au genre des biens communs, ni à celui des biens divisibles, puisque ce n'est pas tout homme qui le souhaite qui garde la virginité, mais bien celui qui en est capable; en effet, c'est une situation que désirent ardemment beaucoup de gens mariés, mais c'est trop tard poux eux à cause du mariage où ils sont déjà engagés. C'est comme aux jeux olympiques : le héraut invite à concourir tous ceux qui le veulent, mais il ne couronne que le vainqueur; ainsi en est-il de la chasteté, comme le dit l'évangile, quand Pierre fait au Sauveur cette objection: «Si telle est la condition de l'homme avec la femme, il n'est pas avantageux de se marier»; à quoi le Sauveur répondit : «C'est que tous ne peuvent comprendre ce langage, mais ceux-là seuls à qui cela a été donné.» Tu vois que ce n'est pas à tous, «mais à ceux auxquels cela a été donné».

LE DIACRE. Je pensais que tu aurais des difficultés à fournir des exemples de privilèges, mais tu nous as convaincus, à ce qu'il semble, par la force des Ecritures.

L'ÉVÊQUE. Si tout cela est clairement établi dans ton esprit, je vais, de plus, renforcer mon discours par d'autres témoignages, afin que ceux qui ont de mauvaises intentions soient persuadés par ces exemples et cessent de s'emparer par la violence de ce qu'ils n'ont pu obtenir. En effet, nous le voyons dans les divines Ecritures, le sacerdoce, lui aussi, est un bien qui n'est ni commun, ni divisible, mais il est le privilège de ceux qui en sont dignes. Comme dit saint Paul. cette grande âme, dans son exhortation aux Hébreux : «Nul ne s'arroge cette dignité, mais on y est appelé par Dieu. Ce fut aussi le cas pour Aaron, dit-il; il ne s'est pas attribué à lui-même la gloire de devenir grand-prêtre.» En effet, alors que six cent mille hommes se trouvaient réunis, parmi lesquels beaucoup étaient remplis de zèle, seul fut proclamé Aaron; le miracle de son bâton qui produisit des amandes prouva à la multitude, pour sa confusion, que le prêtre est un élu de Dieu. Certains cependant, dépourvus de tout sens du bien, victimes de leur passion pour la vaine gloire, supposèrent à tort que le sacerdoce faisait partie des dons communs ou divisibles; après s'être désignés eux-mêmes, ils bondissent sur l'objet de leur désir; ils reçurent la juste sanction de leur folie et ils rendirent témoin de leur témérité le sol même où ils s'étaient réunis. Dathan et Abiron, en effet, pleins de désir pour cet honneur qu'ils lorgnaient d'un œil lubrique, périrent engloutis avec leurs partisans et eurent comme sépulture improvisée le lieu de leur assemblée.

Après eux, Ozan, oubliant ceux qui l'avaient précédé et entraîné par sa passion, était plein d'envie pour cette fonction. Un certain jour, sur une route, alors qu'on transportait l'arche sur un char, il arriva, par hasard, que le taureau qui le traînait la fit chanceler. Ozan, qui marchait à côté, mit la main sur le coffre pour l'empêcher de verser; mais Dieu l'ayant vu et ayant été mécontent parce qu'un tel geste engendre une habitude chez les présomptueux, arrête Ozan, l'ayant frappé à mort; il enseignait ainsi à ceux qui viendraient ensuite à s'abstenir d'une telle folie.

Une autre fois, bien longtemps plus tard, après le passage du Christ ici-bas, Simon le mage, de la bourgade de Gitthôn, homme habile à enseigner des doctrines contraires à la vérité et retors en méchancetés, dans son habileté dissimule sa passion, car il craignait sans doute les châtiments qu'avaient subis les Anciens et ne voulait pas récolter comme eux, après avoir semé à leur exemple. Il approche donc les apôtres en les flattant, après avoir caché le loup sous une peau de brebis, tout cousu d'or, pour ne pas paraître arracher ce qu'il souhaitait bien à tort acheter; il leur tient le discours qu'on peut attendre d'un tel personnage et de tous ses pareils :

«Prenez, dit-il, cet argent et donnez-moi le pouvoir que vous confère votre dignité, afin que celui sur lequel j'imposerai les mains reçoive l'Esprit saint.» Or, il avait été baptisé au nom de Jésus. Le chœur des apôtres lui répond : Va-t-en, homme; la grâce de Dieu ne souffre pas d'être vendue. Et comme il insistait, frappant à la porte à coups de paroles, ils lui dirent une seconde fois : Pourquoi acheter ce que tu obtiens gratuitement, si tu as mené une vie qui le mérite ? Mais comme il avait bien conscience des difficultés de cette vie, de la paresse de son esprit ainsi que du caractère incertain de cette transaction, il étalait de nouveau l'or de sa bourse, s'imaginant faire tomber dans le piège les disciples du Sauveur. Alors, indigné de ces manœuvres, «celui qui prend les sages à leur propre ruse» prononça ces paroles par la bouche de Pierre en disant : «Périsse ton argent avec toi, puisque tu as pensé acheter le don de Dieu à prix d'argent»; toutefois, il lui appliqua le remède du repentir et, dans sa longanimité, l'encouragea en disant : «Repens-toi; il se peut que la pensée de ton cœur te soit pardonnée; car tu es, je le vois, dans l'amertume du fiel et les liens de l'iniquité; en effet, dans son amour des âmes, il ne veut pas la mort du pécheur.

Eh bien! maintenant que je t'ai expliqué comme je l'ai pu ce que je disais tout à l'heure, ô Théodore, porteur d'un grand nom, et serviteur des mystères de la vérité, demande-nous ce que tu désirais apprendre.

LE DIACRE. D'où viens-tu, toi que nous avons actuellement avec nous ?

L'ÉVÊQUE. D'Orient, c'est évident; maintenant, en effet, je vois Rome pour la première fois.

LE DIACRE. Quelle est la raison principale qui t'a amené ?

L'ÉVÊQUE. Le désir de la paix qui règne chez vous.

LE DIACRE. C'est donc une autre paix que la vôtre?

L'ÉVÊQUE. Non, il n'y en a pas d'autre; au contraire, il n'y en a qu'une seule que le Sauveur a donnée du haut des cieux après avoir dit aux apôtres : «Je vous donne ma paix.» Et pour confirmer l'octroi de cette grâce, il répéta : «Je vous laisse ma paix,» employant pour lui-même le mot «Je vous donne» et pour l'Esprit saint : «Je vous laisse», afin que ce fût dans l'Esprit par l'intermédiaire du Christ qu'ils révèlent la connaissance du Père aux Gentils. Mais voilà : quand les membres sont paralysés, les facultés de l'âme se réfugient dans les parties des membres plus sains. Eh bien ! c'est ce qui est arrivé à ce malheureux Orient; ses membres ont été paralysés et sont incapables de remplir leurs fonctions propres, parce que la concorde a disparu; c'est pourquoi ceux d'entre nous qui étaient alertes et qui la désiraient ardemment se sont, pour la plupart, enfuis de leur pays – nous sommes, en effet, dans l'impossibilité d'habiter sans risques et sans soucis sur la terre qui nous a nourris, en raison de notre attachement à la vérité –; peut-être, après vous avoir rencontrés, pourrons-nous vivre selon l'Évangile ce peu de jours qui nous restent à vivre.

LE DIACRE. Il semble, Père admirable, que c'est la providence qui t'a envoyé à nous : car je trouve dans ta souffrance un écho à nos propres chagrins. Tu fais partie, j'imagine, du synode de Jean, l'évêque de Constantinople ?

L'ÉVÊQUE. C'est bien cela, tu l'as dit.

LE DIACRE, Alors, je t'en prie, expose-nous en toute vérité – que Dieu en soit témoin – tout ce que nous brûlons d'apprendre dans le détail; mais sache bien que si tu racontes quoi que ce soit de contraire à la vérité, tu auras Dieu comme juge et comme arbitre, et nous aussi qui avons d'autres sources d'information, nous te convaincrons de mensonge; car ce n'est pas seulement un témoin, ni deux ni trois, ni même dix, ni les gens de commun qui nous ont parlé de ce qui est arrivé à Constantinople, mais bien davantage encore, et parmi eux certains étaient évêques, prêtres, et d'autres faisaient partie du rang des moines. Maintenant, si tu veux apprendre brièvement ce qui s'est passé dans l'Église de Rome, je vais t'en donner connaissance.

Tout d'abord, un lecteur d'Alexandrie est arrivé chez nous porteur d'une lettre du pape Théophile;¹ celui-ci annonçait qu'il avait déposé Jean. A la lecture de le bienheureux pape Innocent fut quelque peu troublé et blâma l'audace et l'orgueil de Théophile que non seulement était seul à l'avoir écrite, mais encore ne donnait aucun renseignement clair ni sur les raisons de la déposition, ni sur ceux avec lesquels il avait prononcé cette déposition. Devant une telle situation, il restait très embarrassé, ne voulant pas répondre, car les motifs de l'affaire étaient bien légers.

Sur ces entrefaites un certain Eusebe, diacre de l'Eglise de Constantinople, qui passait quelque temps à Rome pour affaires ecclésiastiques, alla voir le pape Innocent et lui remit une pétition, l'adjurant d'attendre un peu de temps encore pour voir le complot découvert. Sur ces entrefaites, trois jours plus tard, quatre évêques du parti de Jean, des hommes pieux, se présentèrent : Pansophios de Pisidie, Pappos de Syrie; Démétrios de Galaontie le seconde et Eugène de Phrygie, ils remirent des lettres, trois en tout, la première de l'évêque Jean, la seconde

3

¹ titre attribué également au patriarche d'Alexandrie.

de quarante autres évêques qui étaient en communion avec Jean, la dernière du clergé de Jean. Toutes trois s'accordaient à dénoncer le trouble causé par des malappris.

Là-dessus, le bienheureux pape Innocent, en réponse aux deux parties, envoya la copie d'une lettre de communion où il annulait le jugement que Théophile prétendait avoir rendu et déclarait qu'il fallait convoquer un autre synode dont l'impartialité fût hors de doute, rassemblant des évêques d'Occident et d'Orient; s'abstiendraient de siéger amis d'abord, ennemis ensuite puisque, de manière générale, ni les uns, ni les autres ne jugent de façon droite.

Peu de jours après, se présenta encore un certain Pierre, prêtre de Théophile, avec Martyrios, diacre de Constantinople; ils remirent une lettre du même (Théophile) et des espèces de rapports d'où il ressortait, à ce qu'il semblait, que Jean avait été condamné par trente-six évêques, dont vingt-neuf étaient égyptiens et sept des autres régions. A la lecture de ces rapports, ayant constaté que les griefs n'avaient pas grande importance et que Jean n'avait pas été là en personne pour être convaincu face à face, le pape Innocent ne cessait de blâmer publiques, ment la folie de Théophile qui avait lancé une condamnation aussi radicale contre un accusé absent. Il les renvoya donc avec une lettre de reproches, et il suppliait Dieu, dans la prière et le jeûne, de mettre fin à la discorde qui régnait dans l'Église et de rétablir l'harmonie de l'amour fraternel. Quant au contenu de sa lettre le voici :

«Frère Théophile, nous vous considérons, toi aussi bien que notre frère Jean, comme étant tous deux en communion avec nous, étant donné que nous avons fait connaître clairement notre pensée à ce sujet dans notre première lettre. Maintenant donc, sans nous écarter de cette même position, nous t'écrivons de nouveau la même chose et nous le ferons chaque fois que tu t'adresseras à nous, à savoir que, si un jugement convenable ne succède pas à tes décisions prises à la légère; il nous est impossible de nous séparer sans raison valable de la communion de Jean. Donc, si tu persistes dans ton verdict, présente-toi devant le synode, rassemblé selon le Christ et là, après avoir discuté les accusations, en t'en remettant aux canons de Nicée – car l'Église de Rome ne reconnaît pas d'autre canon – tu auras tes garanties d'une manière incontestable.»

Après un certain temps, un prêtre de Constantinople, nommé Theotecnos, se présenta; il apportait une lettre du synode de Jean, vingt-cinq évêques ou un peu plus; cette lettre annonça que Jean avait été chassé de la ville par la force armée, qu'il avait été envoyé en exil à Cucuse ² et que l'église avait été incendiée.³ A lui aussi, le pape donna une lettre de communion adressée à l'évêque Jean et à ceux qui étaient en communion avec lui; il leur demandait en pleurant de prendre patience, incapable qu'il était de les aider, à cause de l'action que menaient en sens contraire certaines personnes puissantes dans le mal.

Un peu plus tard se présenta une espèce de petit homme, désagréable à voir, déplaisant rien que d'y penser, nommé Paternos, et se disant prêtre de l'Église de Constantinople; tout entier agité, lui aussi, par une haine que son attitude laissait paraître; il se répandit en insultes contre l'évêque Jean et présenta des lettres de quelques évêques : Acace, Paul, Antiochus, Cyrinos, Sévérien et certains autres; ils l'accusaient faussement Jean, d'avoir mis le feu à l'église. Leurs dires nous parurent évidemment faux, si bien que Jean n'avait même pas à apporter de justification là-dessus dans un synode spécial; plein de mépris pour cette accusation, le pape Innocent ne daigna même pas répondre

L'ÉVÊQUE. Veuille donc me prêter l'oreille, pour que te fasse un récit détaillé, car je suis tout à fait comme Elihu qui dit à Job : «Je suis oppressé par le souffle qui monte de mon ventre a», désignant par «ventre» sa pensée débordante de paroles.

LE DIACRE. Il est nécessaire, ô excellent Père, que je termine la liste précise de ceux qui sont venus chez nous pour que je puisse ainsi commencer à te questionner.

Donc, quelques jours après, arriva encore l'évêque de Synnada, Cyrique; il n'apportait pas de lettre, mais il put nous faire un récit concordant; il nous dit qu'il avait fui sous menace de l'édit impérial dont voici les termes : «Si un évêque n'est pas en communion avec Théophile, Arsace et Porphyre, qu'il soit écarté de l'épiscopat; s'il s'avère qu'il possède quelque fortune en argent ou en nature, qu'il en soit dépouillé.» Après Cyriaque, survint Eulysios, évêque d'Apamée de Bithynie; il remit des lettres de quinze évêques du synode de Jean et du vénérable Anysios, évêque de Thessalonique; ils y dénonçaient le brigandage qui avait eu lieu et se poursuivait

² Cucuse, aujourd'hui Göksun, dépendant de Mélitène, faisait partie de Cappadoce.

³ Il s'agit de Sainte-Sophie.

encore dans Constantinople tout entière; quant à Anysios, il adhérait, disait-il, au jugement des Romains. Eulysios, lui aussi, fit un rapport qui s'accordait avec celui de Cyriaque.

Un mois entier se passa, puis Palladios, évêque d'Hélénopolis se présenta sans lettres; il disait qu'il avait fui, lui aussi, la fureur des gens au pouvoir; il nous fit un récit plus frappant encore et nous montra la copie d'un édit dont voici la teneur : «Quiconque cache ou, de manière générale, reçoit chez lui un évêque ou un clerc en communion avec Jean, verra sa maison confisquée au profit de l'état.

Après Palladios, ce furent Germain, prêtre, et Cassien diacre,⁴ du parti de Jean, des hommes pieux; qui apportaient une lettre de tout le clergé de Jean où ils décrivaient la violence et la tyrannie que leur Église avait subies, quand leur évêque eut été expulsé par la force armée et envoyé en exil à cause d'un complot fomenté par Agace de Béronée, Théophile d'Alexandrie, Antiochusde Ptolémaïs et Sévérien de Gabala; en même temps, ceux dont je vient de parler présentèrent aussi un inventaire duquel ils déposaient les trésors de les hauts dignitaires, comme témoins : Studius, préfet de la ville, Eutychianus, préfet du Prétoire, Jean, comte des trésors, Eustathe, questeur et un comptable; ces biens consistaient en or, en argent et en vêtements sacerdotaux; ils mettaient ainsi l'évêque Jean à l'abri de la calomnie.

A leur suite, Démétrios, évêque de Pessinonte, se présenta pour la seconde fois, après avoir parcouru l'orient où il avait annoncé que l'Église de Rome était en communion avec l'évêque Jean, en montrant la lettre du pape Innocent : il apportait aussi des lettres des évêques de Carie qui déclaraient leur ferme attachement à la communion de Jean, et de prêtres d'Antioche qui souhaitaient voir régner chez eux le bon ordre des Romains et déploraient l'ordination de Porphyre accomplie de façon illégale et emplie. Après tous ceux là arrivèrent enfin Domitianus, prêtre et économe de Constantinople, et un certain Valgas, prêtre de Nisibe, qui se fit l'interprète des plaintes des monastères de Mésopotamie. Ils présentèrent un rapport d'un certain Optat, préfet, suivant lequel de respectables femmes de famille consulaire et diaconesses de l'Église de Constantinople, amenées publiquement devant lui, sont forcées d'entrer en communion avec Arsace, sous peine de payer jusqu'à deux cents livres d'or au fisc. Quant aux moines et aux vierges, qu'en dire ? eux qui montraient leurs flancs écorchés sur le chevalet et leur dos torturé. Aussi, n'y tenant plus, le pape Innocent écrivit-il au pieux empereur Honorius, en lui soumettant le contenu détaillé de toutes les lettres.

Devant ce rapport, sa Piété, émue, ordonne la convocation d'un synode des évêques d'Occident, chargés d'exprimer ensemble un vote qu'on ferait connaître à Sa Piété. Les évêques d'Italie s'étant donc réunis demandent à l'empereur d'écrire à son frère et co-empereur Arcadius, pour que celui-ci ordonne la réunion d'un synode à Thessalonique; ainsi les évêques des deux parties de l'empire, l'Orient et l'Occident, pourraient facilement se rencontrer, afin qu'un synode général rende un verdict indiscutable en raison, non du nombre des participants, mais de la qualité de leur jugement. Sa Piété s'étant enflammée pour ce projet ordonne par écrit à l'évêque de Rome d'envoyer cinq évêques et deux prêtres de Rome avec un diacre comme porteurs de la lettre à son frère. Voici le Contenu de cette lettre :

«C'est la troisième fois que j'écris à Ta Clémence pour demander qu'ait lieu une révision dans l'affaire du complot contre l'évêque Jean de Constantinople; or, à ce qu'il semble, rien n'a été fait. C'est pourquoi je t'écris une nouvelle fois par l'intermédiaire de ces évêgues et de ces prêtres, dans mon grand souci de la paix de l'Église dont dépend la paix de notre règne, pour que tu daignes ordonner la réunion d'un synode des évêgues d'Orient à Thessalonique. En effet, les évêques de notre partie occidentale ont envoyé des hommes qu'ils ont choisis pour leur fermeté devant le mal et le mensonge : cinq évêques, deux prêtres et un diacre de la grande Église de Rome. Veuille les estimer dignes de tous les honneurs, afin que, si on les persuadait que l'évêque Jean a été expulsé en toute justice, ils m'avertissent que j'aie à me retrancher de sa communion ou, s'ils avaient la preuve que les évêques d'Orient ont délibérément commis une injustice, ils te dissuadent de rester en communion avec eux. Pour que tu saches quelle est l'opinion des occidentaux sur l'évêque Jean, de toutes les lettres qui ont été écrites, je t'en soumets deux qui valent toutes les autres. : la lettre de l'évêque de Rome et celle de l'évêque d'Aquilée. Mais ce que je demande avant tout à Ta Clémence, c'est de requérir la présence de Théophile d'Alexandrie, même contre son gré; car on le considère comme le principal responsable des troubles qui se sont produits; qu'ainsi, rien ne faisant plus obstacle au rassemblement des évêgues, le synode décide de ta paix dont notre temps a besoin.»

Donc, les saints évêques Aemilius de Bénévent, Cythegius et Gaudence, accompagnés des prêtres Valentinien et Boniface, emportèrent la lettre de l'empereur Honorius, celle du pape

5

⁴ Il s'agit de saint Cassien de Marseille et de son ami Germain.

Innocent, ainsi que celle des évêques italiens, Chromace d'Aquilée, Venerius de Milan et d'autres encore; ils prirent aussi avec eux un mémorandum des actes du synode de tout l'Occident et furent envoyés, munis de permis officiels, à Constantinople avec les évêques Cyriaque, Démétrios, Palladios et Eulysios. Le mémorandum stipulait que Jean ne devait pas comparaître en jugement avant que ne lui soient rendues son Église et la communion, afin que, n'ayant aucune raison de différer, il vint de son plein gré devant l'assemblée.

Ils partirent donc pour Constantinople, mais ils revinrent quatre mois plus tard et nous racontèrent des faits dignes de Babylone : «Nous longions les côtes de la Grèce vers Athènes, nous dirent-ils, quand nous fûmes arrêtés par un chiliargue, un misérable qui aussitôt nous attacha un centenier, et ne nous permit pas de gagner Thessalonique»; car, là, leur intention était de remettre d'abord les lettres à l'évêque Anysios. «Donc, après nous avoir embarqués sur deux bateaux, dit-il, il nous renvoya; s'éleva alors un vent violent du sud et nous naviguâmes pendant trois jours, sans vivres, à travers la mer Égée et les détroits; au bout de douze heures, le troisième jour, nous jetâmes l'ancre devant la vine, près du faubourg de Victor. Nous y fûmes retenus par les autorités du port et nous refîmes le chemin inverse - sur l'ordre de qui, nous ne le sûmes pas pour être ensuite enfermés dans une forteresse de Thrace nommée Athyras, située au nord de la mer. A partir de là, nous filmes soumis à un véritable supplice, nous, les Romains, dans une unique petite pièce, Cyriaque et ses compagnon dans des endroits différents, sans même un serviteur à notre disposition; bien qu'on nous réclamât les lettres, nous ne les avons pas données et nous avons répondu : «Comment nous serait-il possible, en tant qu'ambassadeurs, de ne pas remettre à l'empereur lui-même les lettres de notre empereur et des évêques ?» Comme nous persistions dans notre refus, un notaire, nommé Patridos, vint d'abord nous rendre visite et plusieurs autre après lui; finalement, un officier d'infanterie, nommé Valerianos, un Cappadocien, cassa le pouce de l'évêque Marianos et emporta la lettre cachetée de l'empereur avec les autres

«Quand arriva le deuxième jour, on nous envoya des messagers qui venaient soit de la Cour, soit de la part d'Atticos, nous ne savons – en tout cas on disait que ce dernier avait usurpé le trône de l'Église –; ils nous offrirent trois mille pièces d'or et cherchèrent à nous convaincre d'entrer dans la communion d'Atticos sans plus parler du procès de Jean. Loin de leur obéir, nous persistions à prier pour que, n'ayant pu faire aboutir une démarche de paix, nous puissions du moins regagner nos églises sains et saufs, face à une telle sauvagerie.» Le Dieu Sauveur les avait d'ailleurs éclairés sur ce point par diverses révélations : le diacre du saint évêque Aemitios, Paul, homme très doux et très pondéré, avait vu le bienheureux apôtre Paul lui apparaître sur le bateau et lui dire : «Prenez bien garde à votre conduite; qu'elle ne soit pas celle d'hommes sans sagesse, mais de sages, en sachant que les jours sont mauvais.» Ce rêve faisait allusion aux diverses formes de ruse qu'ils emploieraient, corruption ou flatterie, pour falsifier la vérité.

«Le même chiliarque Valerianos survint alors, poursuivirent-ils, et nous embarqua sur un bateau en fort mauvais état; on murmurait qu'il avait soudoyé le capitaine, pour faire périr les évêques qui se trouvaient à une vingtaine de soldats de garnisons différentes et nous expulsa aussitôt d'Athyras. Après une traversée d'un bon nombre de stades, nous étions sur le point de périr, quand nous abordâmes à Lampsaque; là nous changeâmes le bateau et le vingtième jour, on nous reposa à Hydronte de Calabre.» Ils ne purent rien nous dire de plus sur le sort du bienheureux évêque Jean, ni sur l'endroit où pouvaient se trouver les évêques Démétrius, Cyrjaque, Eulysios et Palladius qui avaient été envoyés en ambassade avec nos évêques.

L'ÉVÊQUE. Et bien ! maintenant, ami très saint écoute-moi et fais bien ce que je vais te dire; je vais te faire connaître, point par point, - c'est toute une tragédie - leurs agitations du satyres qui curent lieu à la vue de tous », quand a débuté leur ivresse, et à quel moment ils ont paru se calmer; mais en fait, ils ne se sont pas encore calmés. De tous ces malheurs, on peut se dire, la source et le principe ne sont autre que le démon, l'ennemi du bien, qui agit sans cesse, tel un loup, contre le troupeaux spirituels du Christ, qui inflige implacablement toute sorte de dommages à ceux des pasteurs qui ont de l'expérience, comme le pharaon d'Egypte faisait aux enfants mâles des juifs; il séduit, grâce aux appâts trompeurs des plaisirs d'ici-bas, ceux des faux pasteurs qui agissent avec fourberie. Ensuite les canaux de cette source empoisonnée sont, comme le monde entier le sait, Acace, Anciochus, Théophile et Sévérien qui ne méritent pas le nom dont on les appelle et ne supportent pas d'être appelés comme ils le méritent; après eux, dans l'ordre des clercs, il y a deux prêtres et cinq diacres, tirés les uns de la cohorte des impurs, les autres de celle des méchants – mais je ne sais pas si on peut se risquer à les appeler prêtres ou diacres -; à la cour de l'empereur, deux ou trois personnes seulement qui ont renforcé le parti de Théophile et lui ont apporté le secours de la force armée; parmi les femmes, enfin, outre celles qui sont connues de tous, il y en a trois, des veuves sans doute, mais que leurs maris laissèrent riches et qui, pout la ruine de leur âmes, possèdent des fortunes acquises par le vol, fléaux des hommes, fauteuses de trouble, Marsa, veuve de Promotus, Castrida, veuve de Saturninus et Eugraphia, une folle furieuse; mais j'ai honte d'en dire plus. Ces femmes et ces hommes, au cœur languissant dans la foi, cette vraie phalange d'ivrognes, entraînés dans une commune haine pour l'enseignement, déchaînèrent un flot destructeur contre la paix de l'Église.

LE DIACRE. S'il en est ainsi, Père, aie la bonté de nous dire, devant Dieu qui en est témoin, quelle est la raison de leur haine contre cet homme et quelle ardeur combative l'évêque Jean avait-il donc pour vexer tant de personne haut placées. Mais en même temps, fais-nous connaître les débuts de sa vie; comment il fut promu au siège de Constantinople, combien de temps il exerça son autorité, quel était son caractère et quelle fut la fin de sa vie, si du moins il est mort comme nous l'avons entendu dire. Même si au plus haut point et partout se répand un souvenir merveilleux et exemplaire du personnage, j'ai cependant pour habitude de ne pas accorder une créance trop rapide aux bruits qui courent, avant d'être renseigné avec certitude par des gens qui ont appris à distribue blâmes et éloges à bon escient.

L'ÉVÊQUE. Je loue ton souci d'exactitude, mais je n'approuve pas ton attitude de critique, ô Théodore, si amoureux de la vérité et homme de Dieu; la blancheur même de mes cheveux – pour parler aussi de moi – et ma dignité auraient dû te suffire comme preuve que je dis la vérité; mais puisque ce n'a pas été le cas et que tu me récuses doublement, après cela prête-moi du moins une oreille impartiale, afin que les longs développements de mes discours n'aient pas été pour rien. Je sais bien, en effet, ce qui est écrit dans la loi divine : «Le Seigneur détruira tous ceux qui font des discours mensongers», et chez l'apôtre Jean : «Celui qui dit des mensonges n'est pas de Dieu» et encore chez David : «Parce que la bouche des menteurs a été fermée»; il est vrai, en effet, qu'un menteur fait du tort à celui qui le croit; mais, inversement, celui qui croit facilement ce qu'on lui raconte fait du tort au menteur. Aussi, les deux étant également coupables, aucun de nous ne saurait faire de tort à l'autre. Tel est le propre de la vertu, chez celui qui parle, c'est de dire le vrai; chez celui qui écoute, c'est de discerner le faux. «Soyez, dit l'Écriture, des changeurs de monnaie éprouvés», séparant ce qui est faux de ce qui est éprouvé; cela non pour que, nous étant fiés au son, nous choisissions, mais pour qu'ayant évalué à l'étalon de la crainte de Dieu, avec une conscience droite, tout ce qui se dit ou s'écrit nous le recevions sur le témoignage des faits. Les oreilles et la langue comportent un grand danger; voilà pourquoi Dieu, en bon artisan, a mis l'une sous la garde des deux lèvres, fixant en outre derrière celle-ci la barrière des dents, afin que, dans cette prison sûre, sa volubilité fût réprimée selon qu'il est écrit : «Seigneur mets une sentinelle à ma bouche et une porte qui bloque mes lèvres, pour empêcher ma langue de pécher; quant aux oreilles, il en fabriqua l'entrée en forme de spirale, voulant montrer par cette conformation que la parole ne doit pas y pénétrer trop rapidement, pour que, s'enroulant pendant un bon moment, elle laisse sur les bords la matière du mensonge avec les impuretés de la méchanceté, et s'infiltre peu à peu. D'ailleurs, il ne s'est pas soucié seulement de ces organes-là comme s'ils étaient les seuls à faillir; devant les yeux aussi, comme pour des fenêtres, il a disposé des rideaux, de peur qu'ils ne laissent entrer cette mort qu'est l'impudicité dont parle le prophète en disant : «La mort a grimpé par les fenêtres.»

LE DIACRE. Si notre enquête portait sur des sujets de peu d'importance, ô Père très saint, la paix qui transparaît en toi, suffirait à garantir tes paroles; mais comme elle peut nous valoir actuellement des reproches assez graves et la condamnation plus tard, quand les rois et les peuples seront rassemblés devant le tribunal redoutable, comme c'est la vérité que nous cherchons, pardonne-moi, Père très bon, mais ne mets pas en avant le témoignage de tes cheveux blancs. Il y a en effet aussi des méchants qui ont atteint un grand âge, et qui sans avoir blanchi leur âme de vertu, ont donné à leur corps les rides d'une longue vie. Tels étaient les prétendus vieillards de Babylone et, chez Jérémie, Ephraïm auquel s'adresse cette parole de reproche : «Ephraïm est une colombe sans cervelle qui n'a pas de cœur; les cheveux blancs ont fleuri sur sa tête, mais il n'a pas compris.» Puis une seconde fois, avec plus de sévérité, il déclare : «Éphraïm est un gâteau qu'on n'a pas retourné; des étrangers ont dévoré sa force.» Et j'ajouterai cette question, même si mon discours doit en être plus long : qui a les cheveux plus blancs, qui est d'apparence plus douce que l'évêque de Béroée, Acace, lui que vous accusez actuellement d'être le principal fauteur de troubles et le chef des séditieux capables de tous les excès ? Même ses narines laissaient paraître de longs poils blancs, quand il est venu à Rome, porteur du décret d'intronisation de l'évêque Jean.

L'ÉVÊQUE. Maintenant, je sais vraiment que tu es un changeur de monnaie éprouvé qui ne se fie pas à la tente de peau, mais cherche à connaître celui qui l'habite. Ainsi les temples égyptiens, si grands et si fiers de la beauté de leurs pierres, ne renferment que des singes, des ibis, et des chiens au lieu de dieux; mais notre Seigneur Dieu, répondant par un oracle à Samuel au sujet de

l'institution d'un chef pour Israël, lui prescrit de ne pas regarder l'état et le modèle de ce corps de boue et lui dit : «Dieu n'aura pas le même regard que celui d'un homme; l'homme, en effet, regarde le visage, mais Dieu, le cœur.» Voilà pourquoi les «imitateurs de Dieu» cherchent en toutes choses ce qui se trouve au plus profond; c'est pourquoi aussi je me confie très volontiers à toi maintenant que je sais par expérience que le fléau de ta balance ne penche ni d'un côté ni de l'autre. Quant à ces Babyloniens, vieillards par le corps, mais par l'âme, dans leur stupidité, de vrais gamins, s'ils avaient cru en la résurrection des corps, premièrement, ayant la sagesse comme maîtresse, ils n'auraient jamais désiré Suzanne, la femme d'un autre; et ensuite, s'ils avaient eu la crainte de Dieu, ils n'auraient pas ajouté la calomnie à leur impudicité. Le déshonneur dans la vieillesse montre qu'on a gaspillé le temps de sa jeunesse.

Ce Jean, dont nous parlons, était – car il est mort – antiochien origine, issu d'une famille où l'on s'était distingué dans l'administration du gouverneur militaire de Syrie; il fut donné à son père après une sœur. D'un esprit plutôt délié, il fit des études littéraires en vue d'un emploi dans le service de la chancellerje impériale. A un moment – physiquement il avait dix-huit ans –, il se rebella contre l'expert en mots. creux; mais intellectuellement il était un homme mûr épris des sciences sacrées. A ce moment-là, le bienheureux Mélèce, le confesseur, d'origine arménienne, se trouvait à la tête de l'Église d'Antioche; ayant prêté attention aux heureuses dispositions du jeune homme, il l'admit dans son intimité, car il aimait la beauté de son cœur et voyait d'un œil prophétique l'avenir du jeune homme; celui-ci vécut auprès de lui trois ans environ; ayant été initié «pour renaître de l'eau», il est ordonné lecteur.

Sous l'aiguillon de sa conscience il ne peut se contenter des labeurs de la ville, à cause de la jeunesse qui frémissait en lui, bien que l'exercice de son intelligence n'en fût point troublé, il gagne les montagnes voisines; après avoir rencontré un vieillard syrien qui pratiquait l'ascèse, il se met à l'école de son austérité; étant resté deux fois deux ans à ses côtés, pour lutter contre les écueils de la volupté. Quand il put en triompher plus facilement, non tant par l'effort que par la raison, il se retire seul, dans une grotte, aspirant à être ignoré du monde; il resta là trois fois huit mois, passant la plupart de son temps sans dormir, apprenant par cœur les Testaments du Christ, pour bannir l'ignorance. Comme il ne s'était pas couché pendant ces deux ans, ni la nuit, ni le jour, il est paralysé dans la région du bas ventre, ayant été atteint par le froid dans les fonctions avoisinant les reins. Alors, étant incapable de rien faire d'utile pour lui-même, il revient au havre de l'Église. Ce fut une marque de la providence du Sauveur qui, en vue du bien de l'Église, utilisa sa maladie pour le soustraire aux labeurs de l'ascèse et le contraindre, puisqu'il ne pouvait plus les supporter, à quitter les grottes.

C'est alors qu'il est ordonné diacre par Mélèce, après avoir servi à l'autel deux années encore, en plus de trois autres. Alors que déjà son aptitude à renseignement éclatait en pleine lumière et que le peuple, à son contact, trouvait un adoucissement à l'amertume de la vie, il est ordonné prêtre par Flavien. S'étant distingué pendant douze ans dans l'Eglise d'Antioche, il fait honneur au clergé de là-bas par la rectitude de sa vie, offrant aux uns le sel de la sagesse, illuminant les autres de son enseignement, abreuvant les autres aux sources de l'Esprit.

Tout allait ainsi par bon vent sous la gouverne du Christ, quand meurt le bienheureux Nectaire, l'évêque de l'Église de Constantinople. Aussitôt affluent des indésirables en quête de cette place d'honneur, des homme qui n'étaient pas des hommes, prêtres de par leur fonction, mais indignes du sacerdoce, les uns frappant aux portes du prétoire, les autres usant de corruption, d'autres encore se mettant à genoux devant les foules. A ce spectacle, le peuple des vrais chrétiens s'agite, importunant l'empereur de requêtes, à la recherche de celui qui aurait l'expérience du sacerdoce.

Or un homme était à la tête des affaires : l'eunuque Eutrope, chef de la Chambre impériale. Vouant donner Jean à la ville – il avait appris à connaître sa vertu, car une mission de l'empereur l'avait envoyé assez loin en Orient –, il soumet à la signature de l'empereur une lettre au comte d'Antioche ordonnant à celui-ci d'expédier discrètement Jean, sans troubler la ville d'Antioche. Aussitôt après la réception de la lettre, le comte prie Jean de se trouver à la sortie de la ville, près des chapelles des martyrs, devant la porte nommée Romanesia; puis l'ayant fait monter dans une voiture de la poste il le confie à l'eunuque chargé de cette mission accompagné

monter dans une voiture de la poste, il le confie à l'eunuque chargé de cette mission accompagné du Courier du maître des offices. Après avoir été emmené de la sorte, il est ordonné évêque' de l'Eglise de Constantinople.

Or, dès le début, Théophile, l'évêque d'Alexandrie, qui observait avec attention son comportement et son irréprochable franc-parler, était hostile à son élection. En effet, il est habile, d'après l'apparence extérieure – puisque la volonté de l'homme n'apparaît pas aux yeux –, à deviner aussi le caractère.

LE DIACRE. Arrête, Père; j'ai une petite objection à faite.

L'ÉVÊQUE. Sur quoi donc particulièrement ?

LE DIACRE. Admettons que Théophile soit un homme qui dispose d'une telle perspicacité. Comment a-t-il pu ignorer qu'en le chassant il troublerait tout l'univers ?

L'ÉVÊQUE. Rien d'étonnant à cela, mon excellent ami, puisque les démons, qui avaient reconnu la venue du Sauveur, n'ont pas su qu'il souffrait d'un souffle de ceux qui croyaient en lui pour les enchaîner.

LE DIACRE. Mais où ont-ils reconnu la présence du Sauveur ?

L'ÉVÊQUE. Quand ils criaient : «Nous savons qui tu es, le Saint de Dieu; pourquoi es-tu venu avant l'heure pour nous tourmenter ?» Tu vois bien qu'ils le connaissaient d'avance non seulement comme saint, mais encore comme juge. Mais pourquoi parler des démons ? Les malheureuses prostituées reconnaissent les hommes chastes à l'expression de leur regard et elles s'en détournent, comme un œil malade évite l'éclat du soleil ou un vautour les parfums. D'où viendrait la parole : «C'est un objet d'horreur pour les pécheurs que la piété», s'ils ne la reconnaissaient pas ? Ainsi en est-il de Théophile : comme il ne trouva rien dans l'aspect de Jean qui fût accordé à ses sentiments ou fût conforme à ses désirs, il soupçonna l'opposition par conjecture, non pas un don de pénétration.

LE DIACRE. Tu as admirablement parlé, Père. Mais pour quelle raison s'opposait-il à son élection?

L'ÉVÊQUE. C'était son habitude que de ne pas ordonner des hommes de valeur et de bon sens, si ce n'est par erreur, ne voulant avoir sous sa direction que des imbéciles, trouvant meilleur de diriger des imbéciles que d'écouter des gens intelligents; et pourtant, bon gré mal gré, il est vaincu par la providence du Sauveur.

Jean donc, ainsi ordonné, se met à s'occuper des affaires, (de l'Église) ayant commencé à éprouver son troupeau en essayant sur lui la flûte de la raison. Mais parfois, utilisant aussi la houlette du reproche, il se répand contre les fausses apparences d'une vie comme frères et sœurs, en vérité contre la vie honteuse de débauche, montrant, à propos de ceux qu'on appelle suneisactes, que s'il fallait choisir entre les maux, les souteneurs valent mieux : ces derniers, en effet, habitent loin de l'hôpital et gardent la maladie pour ceux qui la veulent, tandis que ceux qui habitent dans l'atelier du salut, voilà qu'ils invitent même les gens en bonne santé à se rendre malades. Dès lors, se sent heurtée la partie du clergé infidèle à l'amour de Dieu, enfiévrée par la passion.

Ce point traité, il part en guerre contre l'injustice, détruisant la métropole de tous les maux, l'amour exagéré des richesses pour construire à sa place la justice; tel est le propre des architectes habiles : d'abord détruire l'édifice du mensonge pour jeter ensuite les fondements de la vérité, comme il est dit chez le prophète : «Je t'ai établi sur les peuples et sur les royaumes pout déraciner et planter, pour détruire; puis rebâtir», les premiers termes comme s'il s'adressait à un paysan, les seconds, comme s'il s'adressait à un maçon. Voilà de quoi troubler ceux qui n'ont d'yeux que pour la bourse.

Ensuite, il se soucie de leur manière de vivre, les invitant à se contenter de leur ordinaire sans rechercher l'alléchante odeur de la table des riches, de peur que, prenant de la fumée pour le porteur de feu, ils ne se trouvent livrés à la flamme de l'intempérance, pour avoir pris comme modèle la vie des flatteurs et des pique-assiettes. Dès lors, la plupart des gloutons sont démasqués, s'acoquinant avec les experts en calomnie.

Ensuite, il inspecte les livres de compte de l'économat et y trouve des dépenses inutiles à l'Église; il ordonne de supprimer la subvention qui leur était affectée. Il en arrive au budget de la maison épiscopale qu'il trouve beaucoup trop élevé; il ordonne de transférer le montant de ces dépenses somptueuses à l'hôpital. Comme les besoins en ce domaine étaient immenses, il fonde plusieurs hôpitaux, mettant à leur tête deux prêtres des plus pieux, leur adjoignant des médecins, des cuisiniers et de bons travailleurs choisis parmi les célibataires pour les aider, afin que les étrangers de passage qui tombaient malades reçoivent des soins, d'abord parce que c'est bien et aussi parce que c'est pour la gloire du Sauveur.

Ensuite, il convoque le groupe des veuves et s'enquiert s'il y en a parmi elles qui n'ont pas une bonne conduite; en ayant trouvé certaines qui menaient une vie selon la chair, il leur conseillait de s'adonner au jeûne en se privant de bains et de vêtements élégants, ou alors de s'acheminer rapidement vers un second mariage, afin que la Loi du Seigneur ne soit pas bafouée.

Ensuite, il invitait les gens à fréquenter assidûment les prières de la nuit, mais il invitait les femmes à rester chez elles en priant le jour, parce que leurs maris, pendant la journée, n'en avaient pas le loisir. Toutes ces recommandations exaspéraient les membres négligents du clergé qui avaient l'habitude de passer toute la nuit à dormit.

Ensuite, il brandissait le glaive du reproche contre les riches et perçait les abcès de l'âme; leur enseignant à être humbles en portant des jugements modérés sur les autres hommes; il obéissait en cela à la parole que l'Apôtre adresse à Timothée: « Aux riches de cette vie présente, recommande de ne pas juger de haut, de ne pas placer leurs espérances en des richesses précaires.»

Telle était donc la situation : l'Église s'épanouissait de jour en jour en progressant vers le bien, toute la ville se parait des couleurs de la piété, les âmes brillaient de joie dans la tempérance et le chant des psaumes; mais le démon, l'ennemi du bien, ne supporta pas la fuite de ceux qui étaient sous son empire et que détournait de lui la parole du Seigneur, grâce à l'enseignement de Jean, au point que même les fanatiques des courses et les amateurs de théâtre, délaissant les demeures du diable, se précipitaient vers l'enclos du Sauveur pat amour pour la flûte du pasteur qui aimait son troupeau.

Dès lors, la jalousie gagne les esprits des pasteurs vénaux qui se voyaient confondus par la comparaison. Incapables de la surmonter, parce qu'ils n'invoquaient pas le Sauveur qui fait disparaître la jalousie, ils tissent des calomnies contre Jean, falsifiant certaines de ses homélies pour en faire des attaques contre l'impératrice et d'autres personnages de la cour impériale.

A cette époque, il arriva que l'évêque de Béroée, Agace, qui était de passage, présentait n'avoir pas eu un jugement décent; il s'en formalisa, bouillant d'une colère rentrée à l'idée qu'il avait été méprisé par Jean. Cédant à des pensées qu'il ne peut mépriser, il profère une parole insensée «venant du trop plein du cœur» et bien digne de son état d'esprit en disant devant certains clercs de Jean : «Je lui prépare un plat de ma façon». Aussitôt; ils s'acoquine avec Sévérien, Antiochus et Isaak, le petit Syrien, un batteur de pavé, chef de file de faux moines, qui s'était répandu partout en mauvais propos contre les évêques; ensemble, ils méditent un plan pour s'armer apparemment contre Jean, mais en réalité contre la gloire du Sauveur.

Ayant d'abord écrit à l'Église d'Antioche, ils cherchent contre lui des fautes de jeunesse; mais comme «ils échouèrent dans leurs recherches, ceux qui cherchaient» et qu'ils ne trouvèrent rien, ils écrivent à Alexandrie et font appel à l'habileté de Théophile, lui qu'on surnomme «la girouette», qui excelle à monter de telles cabales. Celui-ci, s'étant mis aussitôt à déployer les archives de sa pensée, dans un silence profond digne d'un brigand, s'ingéniait à chercher un semblant de prétexte, fût-ce n'importe lequel.

LE DIACRE. Arrête le flot de tes paroles, Père, que je puisse, avant que cela ne m'échappe, te faite part de l'accusation qui nous est parvenue d'Alexandrie comme une rumeur; on dit en effet que des clercs avaient été destitués par Théophile et que Jean les admit dans sa communion, vexant ainsi Théophile, ce qu'il n'aurait pas dû faire, si bien qu'à partir de là, étant brouillé avec Jean, il entra en guerre contre lui

L'ÉVÊQUE. Admettons que la rumeur dont tu as parlé soit fondée; convient-il alors à un évêque de guérir le mal par le mal ? Que devient donc la fameuse parole de l'Évangile : « Que le soleil ne se couche pas sur votre colère»? que devient celle de l'Apôtre : «Triomphe du mal par le bien»? et celle du prophète : «Si j'ai rendu le mal à ceux qui m'en font ... »? et puis, n'aurait-il pas été meilleur de dire, en lui faisant des reproches devant de pieux évêques : «Frère Jean, tu ne t'es pas aperçu que tu as fait ceci ou cela ?» et que Jean, pour sa défense, lui réponde qu'il ignorait l'affaire ?

LE DIACRE. Tu as dit vrai, si du moins il y avait en lui une certaine bonne volonté et s'il ne prenait pas comme prétexte le motif des clercs pour satisfaite son animosité personnelle.

L'ÉVÊQUE. Alors, par la crainte de Dieu, qui dépasse toutes les craintes, je ne te dirai rien d'autre que ce qu'il y a d'objectif dans l'affaire des clercs dont tu m'as parlé.

Un certain Isidore qui avait été ordonné prêtre par le bienheureux Athanase le Grand, âgé de quatre-vingts ans – la plupart des Romains le connaissent, car il doit venir à Rome pour les affaires de l'Église, alors qu'il était responsable de l'hospitalité d'Alexandrie; et tu as fait, toi aussi, la connaissance de cet homme quand il est venu en compagnie d'Acace apporter la lettre de communion de Flavien à Théophile, communion qui avait été interrompue pendant vingt ans à cause du bienheureux Évagre ⁵ qui soutint tant de combats dans les tribulations de l'Église – donc cet Isidore reçoit d'une femme, veuve et de haut rang; mille pièces d'or; elle lui fait jurer sur la table du Sauveur d'acheter des vêtements pour habiller les femmes pauvres d'Alexandrie, sans en avertir Théophile, de peur que celui-ci, s'appropriant l'argent, ne le dépense en pierres – est en effet possédé par une passion de la pierre digne des pharaons et fait bâtir des édifices dont l'Église n'a nul besoin –; mais laissons cela au second plan; écoute plutôt ce qui l'excitait à

-

⁵ évêque d'Antioche.

propos d'Isidore. Ayant donc pris les pièces, Isidore les dépense pour les indigentes et les veuves. Mais Théophile en eut vent – rien ne lui échappait en effet de ce qui se faisait ou se racontait en quelque lieu que ce soit, car il avait des observateurs et des mouchards pour ne pas les appeler autrement –; il convoque alors Isidore et lui demande avec modération si ce qu'il a appris est vrai. Il ne nia pas et reconnut le service qu'il avait rendu dans cette affaire. L'ayant entendu, l'autre change le décor et, si doux, si poli l'instant d'avant dans son interrogatoire, l'instant d'après, tout gonflé de colère, il change le traits de son visage après la réponse d'Isidore.

A la suite de cela, il se tint tranquille un petit moment, comme un chien qui mord en traître; mais au bout de deux mois, il produit un bout de papier et, ayant rassemblé ses prêtres, il dit en présence d'Isidore : «J'ai reçu ceci il y a dix-huit ans contre toi, Isidore; mais comme j'étais très occupé, j'ai laissé cette affaire dans l'oubli. Or, voilà qu'en cherchant d'autres documents, je viens de retrouver ce bout de papier qui te concerne; défends-toi contre cela.» Le papier contenait une accusation de sodomie. Là-dessus, Isidore, pour sa défense, répond à Théophile : «Admettons qu'il soit vrai que tu as reçu ce papier et qu'il s'est égaré; celui qui a formulé cette accusation n'était-il pas là pour qu'on le lui demande une seconde fois ?» A ces mots Théophile répondit : «Non, le garçon n'était pas là; il était marin.» Alors Isidore: «Il n'était pas là sur le moment, comme tu dis, Père, mais après son voyage, n'était-il pas là non plus ? et l'année suivante non plus ? ni deux ans après ? Mais s'il est là maintenant, dis à cet homme de se présenter.» Devant cette proposition, Théophile, se voyant sur le point d'être confondu par la vérité elle-même, renvoie l'affaire à un autre jour; puis, après avoir circonvenu un jeune garçon en lui faisant mille promesses, il l'engagea à accuser Isidore en lui offrant, à ce qu'on dit, quinze pièces d'or; l'autre les remet aussitôt à sa mère. Cette dernière n'en voulut pas affolée qu'elle était à la fois par l'œil inflexible de Dieu et par la peur des lois, redoutant qu'Isidore calomnié n'en appelle au juge du peuple; elle va trouver Isidore et lui avoue la mise en scène, lui montrant les pièces d'or qu'elle déclarait avoir reçues de la sœur de Théophile, comme «salaire contre l'innocent». Cette femme ayant subi de façon exemplaire le juste châtiment de ses nombreuses fautes, mais surtout de celle-ci, meurt d'une opération des seins. Devant ces événements, Isidore restait chez lui à prier Dieu; mais le jeune homme qui, d'un côté, craignait les lois et, d'autre part, se représentait Théophile rendu plus redoutable par l'échec, se réfugie à l'abri du rempart secourable qu'est l'église, se mettant sous la protection de l'autel.

Ainsi donc Théophile, par une sentence sans fondement, interdit officiellement à Isodore l'accès de l'église et répand des bruits révoltants, ayant déguisé son injustice sous un air digne. Là-dessus Isidore, craignant que Théophile sous l'empire d'une colère plus terrible ne médite d'attenter à sa vie – il en arrive, dit-on à de telles extrémités –, s'enfuit en courant vers la «montagne» de Nitrie rejoindre le groupe des moines où il s'était exercé à l'ascèse dans sa jeunesse. Il restait au fond de sa cellule à prier en s'adressant à Dieu qui est plein de patience.

Là-dessus Théophile; conscient du caractère inconvenant et incertain de sa victoire, envoie des lettres aux évêques du voisinage et ordonne que quelques-uns des hommes de premier plan, les moines qui étaient à la tête des monastères, soient expulsés de leur «montagne» et du désert intérieur, sans en donner la raison. Ces moines, avec leurs prêtres, descendirent à Alexandrie, et demandèrent à Théophile de leur dire le motif pout lequel ils avaient été condamnés à être expulsés.

Mais lui, les fixant de ses yeux injectés de sang à la manière d'un dragon, les regardait par en dessous comme un taureau, tantôt livide, tantôt jaunâtre, tantôt montrant ses dents, emporté qu'il était par une colère insurmontable; alors, de ses propres mains, il serre autour du cou d'Ammonios, qui avait le même âge que lui son omophorion, il le frappe sur les joues et le fait saigne du nez avec ses poings serrés en criant d'une voix tonitruante : «Hérétique, anathématise Origène,» alors qu'il ne s'agissait de rien d'autre que de leur requête concernant Isidore. Voilà bien les mouvements de colère : comme les chiens, ce qu'ils engendrent est aveugle en naissant, actes et paroles. Ainsi donc, étant revenus à leurs monastères couverts de sang et n'ayant pas reçu de réponse, ils s'adonnaient à leur ascèse habituelle, perfectionnant leur nature par l'étude, car c'est de ces deux exercices que nous vient le salut, et ils ne se souciaient guère de la folie de cet homme, parce qu'ils n'avaient rien à se reprocher.

Là-dessus, Théophile, qui n'est pas calmé pour autant, envoie des lettres aux évêques du voisinage et réunit un conciliabule contre les moines; sans les appeler à se défendre, sans leur donner la parole, il excommunie trois hommes des plus en vue, car il craignait de faire peser le châtiment sur tous en même temps, prenant pour prétexte une déviation doctrinale. Et ces hommes qu'il avait bien souvent honorés plus que des évêques, comme des maîtres en raison de leur vie, de leur parole et de leur âge, ces hommes-là, il n'eut pas honte de les appeler des imposteurs à cause de leur attitude envers Isidore. Après les avoir excommuniés, il circonvient

cinq hommes de rien qu'il avait fait venir du fond de la «montagne», des gens qui n'avaient jamais siégé au conseil des anciens du désert; indignes même – j'hésite à le dire – d'être portiers, il ordonne l'un évêque, le plaçant à la tête d'un village, faute d'une ville – il n'avait pas peur d'innover, en effet, puisqu'il se nommait lui-même un nouveau Moïse –, l'autre prêtre et les trois autres diacres; ils n'étaient pas de race égyptienne, mais de régions diverses, l'un de Lybie, l'autre d'Alexandrie, un autre de Pharan et un autre de Paralos – s'ils le secondèrent dans sa vaine entreprise, ce qu'il avaient peu d'espoir d'obtenir des avantages dans leur patrie – et il s'arrangea pour se faire remettre des accusations contre ces trois hommes après avoir ourdi lui-même les termes de la calomnie, leur seule contribution étant leur signature. Ensuite, ayant reçu de leur part les accusations en présence de l'Église, il va trouver le préfet augural et lui remet en son nom propre, [lui l'archevêque du diocèse d'Égypte], une plainte contre les trois moines à laquelle étaient joints les libelles calomnieux demandant que ces hommes soient expulsés de toute l'Egypte par la force armée.

Ayant pris avec lui pour la forme le fonctionnaire muni du décrit, il rassemble une troupe de vauriens toujours prêts à créer du désordre et se précipite contre les monastères, en pleine nuit, après avoir copieusement abreuvé les esclaves qui l'accompagnaient. D'abord, il ordonne que le frère de ces moines, Dioscore, le saint évêque de la «montagne» soit expulsé de son siège, entrainé par des serviteurs éthiopiens – qui vraisemblablement n'étaient pas encore baptisés –, après lui avoir enlevé cette communauté que al ville de Dioscore abritait depuis la venue du Christ. Ensuite, il met la «montagne» au pillage et donne pour récompense à ses gaillards les modeste effets des moines; quand il a dévalisé les cellules, il recherche ces trois hommes qu'on avait descendus dans un puits avant de placer sur la margelle une natte de joncs; ne les ayant pas trouvés, il fait alors incendier leurs cellules avec des broussailles, livrant aux flammes tous les livres révélés et précieux et aussi un jeune garçon, comme l'affirmèrent des témoins oculaires, ainsi que les signes des mystères.

Ainsi calmé sa folle colère, il regagne Alexandrie donnant aux saints hommes le temps de fuir; ayant pris aussitôt leurs mégotes ils s'en vont en Palestine et gagnent Aelia. Avec eux partirent, outre des prêtres et des diacres de la «montagne», trois cents moines zélés; quant aux autres, ils se dispersèrent dans différents endroits. Mais ne supportant pas cette manifestation d'indépendance, le «serpent à la course tortueuse» excite de nouveau Théophile contre eux; bouillonnant de colère, celui-ci écrit une lettre aux évêques de Palestine, leur disant : «Vous n'auriez pas dû accueillir contre ma volonté ces gens-là dans vos villes; mais puisque vous ne le saviez pas, je vous accorde mon pardon. A l'avenir cependant, veillez à ne pas les recevoir ni dans un lieu ecclésiastique ni dans une maison particulière.» Dans l'excès de sa présomption, non seulement il parlait comme s'il était Dieu, mais il s'imaginait d'être.

Les moines, eux, poussés par la nécessité impérieuse de passer d'un lieu à un autre, gagnent la capitale où l'évêque Jean avait été intronisé par la main divine pour veiller sur les souverains; ils se jetèrent à ses genoux et lui demandèrent de porter secours à des victimes calomniées et rançonnées par des gens plus habitués à de tels méfaits qu'aux bonnes œuvres. Jean se leva et, quand il vit la vieillesse de cinquante hommes d'élite drapée dans le vêtement qui portait des traces de le saint labeur, saisi comme Joseph de la compassion qu'inspire l'amour fraternel, il fut gagné par les larmes et leur demanda quel «sanglier des bois ou animal sauvage» avait jeté un regard sur «cette vigne féconde». Ils répondent : «Assieds-toi, Père et panse les blessures que nous a infligées avec une violence inouïe la folie du pape Théophile, si toutefois il est en ton pouvoir de cicatriser nos plaies tuméfiées; en effet, si toi aussi tu nous paies d'arguments spécieux par respect ou par crainte de Théophile, à l'exemple des autres évêques; il ne nous reste rien d'autre à faire que d'aller chez l'empereur lui apprendre ses méfaits qui sont une insulte à l'Église. Mais si tu te soucies du renom de l'Église, accueille notre requête et persuade-le de nous permettre d'habiter en Égypte, nous qui n'avons péché ni contre la loi du Sauveur ni contre cet homme-là.

Là-dessus Jean, qui pensait amadouer sans difficulté la rancune de Théophile à leur égard, se chargea volontiers de l'affaire. Il pria les moines de cacher à tout le monde sous le secret d'un pieux silence la raison de leur venue «jusqu'à ce que j'aie envoyé un message à mon frère Théophile». Il leur offrit dans l'église appelée Anastasia des logements où se reposer; il ne leur procurait pas lui-même de quoi subvenir à leur besoins, mais des pieuses femmes leur fournissaient de quoi vivre et eux-mêmes, pour une part, y contribuaient en travaillant de leurs mains.

Or le hasard voulut qu'à ce moment-là des clercs de Théophile fussent à Constantinople, achetant à l'avance les nominations dans le diocèse d'Égypte des fonctionnaires impériaux susceptibles de recevoir une charge; il se ménageait les sympathies utiles à la perte des hommes

qui lui déplaisaient. Jean les convoqua donc et leur demanda s'ils connaissaient les ascètes qui se trouvaient là. Ils donnèrent un témoignage impartial sur ces hommes en déclarant à Jean : «Nous les connaissons, oui. Ils ont eu à subir une grande violence; mais s'il te plaît, Maître, ne les admets pas à la communion spirituelle de peur d'irriter le pape;⁶ cependant, pour le reste, traite-les avec bienveillance; c'est ton devoir d'évêque.» Ainsi Jean ne les reçut pas dans sa communion, mais il écrit aimablement à Théophile : «Fais-moi la grâce, comme à un fils qui est aussi ton frère, de recevoir ces hommes dans tes bras.» Théophile, loin d'accorder cette grâce à Jean, lui envoie alors des messagers entraînés aux joutes dialectiques – nous venons d'en parler plus haut – et s'arrange pour qu'ils remettent des pétitions qu'il avait, comme à son habitude, dictées en personne et qui contenaient un mensonge avéré, enveloppé dans les multiples replis d'une calomnie qui ne portait que sur des idées, puisqu'il ne pouvait en rien blâmer leur façon de vivre; il s'arrange aussi pour qu'on les montre du doigt au palais comme des imposteurs.

Quand les moines virent que non seulement ils ne le faisaient pas revenir à de meilleurs sentiments, mais qu'ils je mettaient dans une colère plus grande encore en lui envoyant de nombreux émissaires avec l'assurance qu'ils condamnaient toute fausse doctrine, ils remettent à Jean des suppliques où ils dénonçaient les formes de la tyrannie qu'ils subissaient, y joignant quelques chefs d'accusation que, par pudeur, je n'ose dire devant des esprits encore peu formés, de peur de les écarter de la foi, et peut-être ne serais-je pas cru par des gens plus mûrs. A nouveau, en personne et par l'intermédiaire d'autres évêques, Jean les prie de mettre fin à leurs accusations contre Théophile, en raison de la mauvaise impression que laisse toujours un procès; il écrit à Théophile : «Ces hommes en sont arrivés à un tel degré d'irritation qu'ils t'accusent même par écrit. Alors, réponds-moi ce qu'il t'en semble, car ils ne veulent rien entendre, quand je leur dis de quitter la capitale.»

Là-dessus Théophile, tout enflammé d'une colère fébrile, chasse de son église le frère des moines, l'évêque Dioscore, qui avait vieilli dans l'Eglise, puis il écrit à l'évêque Jean ce qui suit : «Je pense que tu n'ignores pas l'ordonnance des canons de Nicée qui prescrivent qu'un évêque ne doit pas juger une cause au-delà des limites de son diocèse; mais si tu l'ignores, maintenant que tu le sais, ne te mêle pas des accusations portées contre moi; car, même s'il fallait que je sois jugé, ce serait par des Égyptiens et non par toi qui es à soixante-quinze jours de route.»

Jean reçut la lettre, mais la garda pour lui après l'avoir lue; il eut des entretiens en faveur de la paix avec les moines des deux parties. Mais en l'entendant les deux parties s'exaspérèrent, les uns se prétendant victimes de l'arbitraire d'un tyran, les autres parce qu'il ne leur était pas possible de faire la paix sans Théophile, puisque c'était sur son ordre qu'ils avaient présenté leurs suppliques calomnieuses. Ainsi Jean leur ayant donné sa réponse chassa ce souci de sa pensée.

Là-dessus, les moines de la partie victime de injustice se retirent et rédigent de longues pétitions : d'une part, ils accusaient les moines d'être des calomniateurs, d'autre part, ils s'en prenaient à Théophile pour les crimes ... d'un Théophile, pour ne pas qualifier autrement tout ce que chacun sait; ayant abordé les Augustes dans le martyrium de saint Jean, ils supplient l'impératrice de faire instruire devant les préfets leur plainte contre les moines du parti adverse; quant à Théophile, même s'il comparaissait contre son gré, qu'il soit jugé devant Jean. La requête aboutit, accompagnée de cette décision : «Que Théophile, appelé à comparaître, qu'il le veuille ou non, sur l'ordre du maître des offices, soit puni devant Jean; quant aux moines de Théophile, qu'ils prouvent les griefs qu'ils ont invoqués contre les saints vieillards ou bien qu'ils subissent les peines prévues pour les calomniateurs.»

On envoya donc Elaphios, actuellement ancien princeps, à Alexandrie pour ramener Théophile; quant au reste de la décision impériale, les préfets la mirent à exécution. Le procès fut instruit et aboutit à une impasse : d'une part les lois menaçaient de faire briller le glaive, mais ces misérables, pris de terreur devant l'issue des événements, font traîner les choses en attendant Théophile, sous prétexte que c'est lui qui les a subornés et leur a dicté les suppliques. C'est ainsi que l'administration les fait jeter en prison jusqu'à l'arrivée de Théophile, sans accepter de caution, étant donné la gravité de l'affaire et certains d'entre eux, trainant en détention à cause de la lenteur de Théophile, y meurent; les autres, après l'arrivée de Théophile, dont l'argent facilita les choses, furent en dernier recours condamnés de par les lois à résider en Proconèse, comme calomniateurs. Ainsi Théophile se présente, chargé, comme un scarabée d'ordure, des plus beaux trésors de l'Égypte et de l'Inde elle-même dont il répandait les parfums agréables pour cacher la puanteur de sa jalousie et, au cours de la sixième heure, le cinquième jour de la semaine, il entrait à Constantinople, applaudi bruyamment pat la masse des marins; il en retirait

-

⁶ D'Alexandrie

cette gloire méprisable dont l'Apôtre a parlé en ces termes : «Eux qui mettent leur gloire dans leur honte», ajoutant :«ils ne pensent qu'aux choses de la terre.» Il est accueilli dans des tentes qui ne sont pas celles des justes, fuyant l'église et oubliant la parole de David : «J'ai préféré être méprisé dans la maison de Dieu plutôt que d'habiter dans les tentes des pécheurs»; il était écarté de l'église par sa propre conscience.

Il laisse passer trois semaines sans rencontrer l'éveque Jean, selon la coutume des évêques, sans s'approcher du tout de l'église; il restait sur le pied de guerre jour et nuit, entremêlant ses nouveaux sujets de haine aux anciens pour chasser l'évêque Jean non seulement de l'Église, mais de la vie même; et cela, tantôt en achetant à prix d'or les faux témoignages des gens influents saisis de crainte tantôt en s'assurant de la servilité des gloutons par une table somptueuse, tantôt en s'adjoignant par la flatterie et la promesse d'une plus haute dignité les clercs ses complices dans l'imposture. S'étant ainsi attaché tout ce monde sans lien visible, mais par l'attrait des plaisirs, comme un démon qui égare le peuple, ayant ensorcelé dans leurs âmes la faculté de juger, il cherchait un personnage démoniaque pour servir sa mise en scène; et, bien sûr, il le trouva.

Deux diacres, en effet, avaient été chassés de l'Église par l'évêque Jean pour des délits de droit commun; il exploita à son profit leur légèreté et les persuade de lui remettre des accusations contre Jean, en leur promettant de les rétablir à leur rang dans le service de l'Église – leurs crimes étaient, pour l'un le meurtre, et l'autre la fornication –; et c'est ce qu'il fit. En effet, après l'exil de Jean, il les rétablit à leur rang, parce qu'ils avaient présenté les accusations que lui-même, bien sûr, avait dictées; elles ne contenaient rien de vrai si ce n'est ce détail : Jean conseillait à tous de prendre de l'eau ou une petite galette après la communion, de peur de cracher involontairement avec la salive ou les glaires une parcelle du Sacrement; il était le premier à le faire et recommandait cette précaution à ceux qui voulaient.

Après avoir reçu les accusations, il s'abouche, chez Eugraphia, avec Sévérien, Antiochus, Acace et d'autres encore qui avaient de la rancune contre Jean à cause de ses exhortations aux femmes honnêtes; il avait l'habitude, en effet, le bienheureux, de recommander, à l'exemple de Paul, «en public et en privé» une dignité simple; et surtout il faisait de constants reproches à ce genre de personnes. «Puisque le temps a fait de vous de vieilles femmes, pourquoi vous efforcezvous de vous rajeunir physiquement, en portant des bouclettes sur le front comme les courtisanes, outrageant ainsi le reste de femmes libres pour abuser ceux qui vous entourent ? et cela alors que vous êtes veuves !» Une fois rassemblés, ils cherchaient un moyen d'entamer le procès. L'un des assistants proposa de remettre des suppliques, à l'empereur et de traîner Jean devant le tribunal. C'est ce qui arrive; l'argent, comme chez les Juifs, leur aplanissait bien des difficultés.

Quant à nous, nous étions quartante évêques assis en compagnie de Jean dans la salle de réception de l'évêché, nous demandant comment le coupable, qu'on avait sommé de se présenter seul à la capitale pour des crimes impies, avait d'un seul coup changé l'opinion des autorités, après avoir fait passer du mauvais côté la plupart des membres du clergé. Nous étions dans le plus grand embarras, lorsque Jean, inspiré par l'Esprit, s'adresse à tous : «Priez, frères, et si vous aimez le Christ, qu'aucun d'entre vous ne quitte son Église à cause de moi, car je suis déjà répandu en libation et le moment de mon départ approche, comme dit l'Apôtre; et c'est après avoir subi bien des tribulations que je quitterai la vie, je le vois. Je reconnais l'entreprise de Satan; il ne tolère plus d'être en butte aux invectives que j'ai lancées contre lui. Ainsi, que Dieu ait pitié de vous; souvenez-vous de moi dans vos prières.»

Nous étions oppressés par un indicible découragement; quelques-uns d'entre nous pleuraient, d'autres quittaient rassemblée et embrassaient tout en larmes et le souffle coupé, ses yeux, sa tête sainte et sa bouche éloquente et bienheureuse. Mais il nous demanda de revenir à nos places, car nous volions ça et là comme des abeilles bourdonnant autour de la ruche et il nous dit : «Asseyez-vous, frères, et ne pleurez pas, car vous me brisez encore davantage; pour moi) en effet, vivre c'est le Christ et mourir est un gai – le bruit courait, en effet, qu'il allait être décapité pour son franc-parler qui dépassait la mesure –, vous vous en souvenez sans doute, consultez vos mémoires, je vous disais toujours ceci : *La vie présente est une route et ses joies et ses peines défilent au long du chemi*n; et aussi *La vie d'ici-bas est une foire : nous avons acheté, nous avons vendu nous nous retirons*. Sommes-nous meilleurs que les patriarches, les prophètes et les apôtres pour que notre vie d'ici-bas soit immortelle ?»

Alors un de ceux qui étaient là poussa un gémissement et dit : «Oui, mais si nous pleurons, c'est que nous sommes orphelins, c'est que l'Église est veuve, les lois bouleversées; ceux qui ne craignent pas le Seigneur sont avides de pouvoir et sautent sur les premières places, les pauvres sont sans défense, l'enseignement est déserté.» Mais lui, frappant de son index le

plat de sa main gauche – c'était son habitude à cet ami du Christ, de faire ce geste quand il était plongé dans ses pensées –, répondit à son interlocuteur : «Cela suffit, frère, n'en dis pas plus; mais, comme je l'ai dit, n'abandonnez pas vos Eglises; l'enseignement, ce n'est ni avec moi qu'il a commencé, ni avec moi qu'il a pris fin. Moïse n'est-il pas mort ? N'a-t-on pas trouvé Josué ? Samuel n'a-t-il pas achevé ses jours ? N'a-t-on pas oint David ? Jérémie quitta la vie ? n'y eut-il pas Baruch ? Élie fut ravi au ciel; Élisée n'a-t-il pas prophétisé ? Paul fut décapité; n'a-t-il pas laissé derrière lui Timothée, Tite, Apollos et des milliers d'autres ?» A ces mots, Eulysios, évêque d'Apamée de Bithynie, fait cette remarque : «Il est inévitable, si nous gardons nos Églises, qu'on nous force et à entrer en communion avec eux et à signer.» Le saint Jean dit alors : «Entrez en communion avec eux, afin de ne pas déchirer l'Église, mais ne signez pas; ma conscience, en effet, ne me reproche pas une pensée qui mérite que je sois déposé.

Les choses en étaient là quand on annonça les envoyés de Théophile. Sur son ordre, on les fait entrer. Quand ils furent entrés, il leur demanda quel était leur rang. «Evêques», disent-ils. Il les prie de s'asseoir et d'expliquer pourquoi ils sont là. Ils disent alors : «Nous avons seulement une citation en justice; faites-la donc lire.» Jean en ordonne la lecture. Ils font lire la déclaration par le jeune serviteur de Théophile et il la lut. Voici quelle en était la teneur : «Le saint synode rassemblé au Chêne» – le lieu ainsi nommé se trouve sur l'autre rive de la mer; c'est une propriété de Rufin où ils s"étaient rassemblés – «à Jean», – ayant passé sous silence ce qu'il était : évêque; en effet, l'âme plongée dans les ténèbres se complait à voir les choses non pas telles qu'elles sont, mais plutôt à imaginer ce que lui suggère sa passion. «Nous avons reçu des plaintes contre toi qui contiennent d'innombrables griefs. Présente-toi donc en amenant les prêtres Sarapion et Tigris, car on a besoin d'eux.» Ceux gui étaient venus trouver Jean étaient Dioscore et Paul, des hommes jeunes récemment nommés évêques en Lybie.

Après la lecture de la lettre, les évêques réunis autour de l'évêque Jean expriment leur désaccord en faisant connaître leur réponse à Théophile par l'intermédiaire de trois évêques et de deux prêtres, Loupicinos, Démétrios et les prêtres Germain et Sévère, tous des hommes saints et estimables : «Ne ruine pas les affaires de l'Église et ne déchire pas l'Église pour laquelle Dieu est descendu dans la chair. Si tu te livres au désordre, si tu ruines les canons des trois cent dix-huit évêques de Nicée et si fais un procès en dehors des limites de ta juridiction, alors fais la traversée jusqu'à nous dans la ville gouvernée par de justes lois, et n'appelle pas Abel dans la plaine, comme l'a fait Caïn, pour que nous commencions par t'entendre. Nous avons, en effet, contre toi des libelles rédigés en soixante-dix points qui contiennent des crimes manifestes; en outre, nous sommes plus nombreux que ton propre synode et si nous sommes rassemblés, c'est par la grâce de Dieu et non pour la ruine de l'Église, mais dans la paix. Vous êtes trente-six évêques d'une seule et même province; nous, nous sommes quarante de provinces différentes parmi lesquels nous sommes sept métropolites. Il est donc normal que le parti le moins nombreux soit jugé selon les canons par ceux qui sont plus nombreux et d'un rang plus élevé; en effet, non avons aussi ta lettre où tu stipules à Jean, notre frère dans le ministère, qu'il ne doit pas introduire de cause en dehors des limites de son diocèse. C'est pourquoi, obéissant aux lois de l'Église, demande à tes accusateurs qu'ils cessent soit de t'accuser, soit de s'adresser à lui (Jean).»

Devant de tels propos, Jean, dans son émotion, dit à ses évêques : «Pour vous, faites savoir ce qu'il vous plaît, mais il est normal que je réplique personnellement à ce qui m'a été signifié.» Et il adressa cette lettre aux partisans de Théophile : «Pour moi, je n'ai jamais su jusqu'à l'heure présente si l'on a quoi que ce soit à me reprocher; mais si quelqu'un a parlé contre moi et si vous voulez que je comparaisse, chassez de votre réunion mes ennemis déclarés qui se sont laissés aller par négligence à des méchancetés contre moi; ce n'est pas du lieu où il me faudrait être jugé que je discute, même si la Ville était le lieu le plus indiqué pour cela. Mais ceux que je récuse sont d'abord Théophile, que j'accuse d'avoir dit à Alexandrie et en Lycie : Je m'en vais à la Cour pour déposer Jean. Et c'est la vérité, puisque, depuis son arrivée, il n'est pas encore venu me voir et n'est pas entré en communion avec moi. Cet homme donc, qui avant de m'entendre s'est comporté en ennemi, de quoi n'est-il pas capable après le procès ? De même, je récuse Acace pour la parole qu'il a prononcée : Je lui prépare un plat de ma façon. Quant à Sévérien et à Antiochus que la justice divine poursuivra dans peu de temps, qu'en dire ? si ce n'est que, même sur la scène du monde, leurs menées subversives sont dénoncées. Donc, je vous en prie, si vous voulez réellement que je vienne, écartez ces quatre hommes du tribunal, s'ils y sont juges; par contre s'ils sont accusateurs, faites-les comparaître en justice : il faut, en effet, que je sache comment me préparer à la lutte, si c'est contre des adversaires ou des juges; alors non seulement je viendrai devant Votre Charité, mais devant n'importe quel synode rassemblant le monde entier. Sachez donc que, même si vous multipliez sans fin vos messages à mon adresse, vous n'entendrez pas de ma part un mot de plus.»

A peine étaient-ils sortis qu'un notaire, apportant sans tarder un message impérial dans lequel on lui enjoignait de se présenter en jugement, même contre son gré, le pressait de comparaître en justice. Après que réponse eut été donnée au notaire, on annonça deux prêtres de Jean : un certain Eugène, qui reçut l'évêché d'Héraclée en récompense de sa participation au complot contre l'évêque Jean, et Isaak, l'hésychaste, pour ne pas l'appeler autrement; ils déclarèrent : «Voici ce que le synode te fait savoir : Viens te présenter devant nous pour te défendre de ce dont tu es accusé.» A cela Jean fit alors cette réponse dont il chargea d'autres évêques : «Selon quelle procédure jugez-vous, vous qui n'avez pas écarté de vos rangs mes ennemis et qui m'envoyez chercher par mes propres clercs ?»

Alors, s'étant saisis des évêques, ils frappèrent le premier, déchirèrent les vêtements du second et mirent au cou du troisième des chaînes qu'ils tenaient toutes prêtes pour le saint; ils avaient pensé le jeter ainsi enchaîné sur un bateau et l'envoyer vers une destination inconnue; le démon les avait rendus sauvages comme des lions. Le vénérable, lui, sachant leur esprit complètement dénué de scrupules, se contînt; mais nos braves, après avoir, pour la forme, rédigé des actes plus fragiles qu'une toile d'araignée, tendent leur sentence contre le bienheureux dont ils n'avaient même pas vu le visage ni entendu la voix; en un jour, ils achevaient la mauvaise action qu'ils avaient tramée si longtemps – on ne peut arrêter l'élan du démon, il ne veut rien savoir. Ils envoyèrent alors à l'empereur un rapport avec ces considérants : «Puisque Jean, accusé pour divers crimes dont il avait pleine conscience, n'a pas voulu comparaître, les lois condamnent ce genre d'homme à la déposition; et c'est chose faite. Mais les libelles contiennent également une accusation de lèse-majesté. Votre Piété ordonnera donc qu'il soit expulsé de force ou qu'il subisse le châtiment réservé à ce crime, puisque ce n'est pas à nous de le poursuivre sur ce point.»

Ô trois fois malheureux! Ce que vous méditez, mettez-le donc à exécution! Vous avez honte de l'exécuter, par respect ou par crainte des hommes et non de Dieu. Le crime de lèsemajesté en question était l'insulte à l'impératrice que Jean, à en croire leur rapport, avait appelée Jézabel. Et nos hommes admirables qui désiraient le voir mourir par l'épée avaient fait ce rapport; mais Dieu mit en lumière la méchanceté enfouie dans leurs âmes et attendrit le cœur de ceux qui nous dirigent, comme il arriva pout Daniel à Babylone; là, en effet, les lions s'adoucirent et épargnèrent Daniel, alors que ces hommes dans leur férocité n'avaient pas épargné le prophète, et Dieu fit honte à ceux qui avaient été d'une sauvagerie contre nature par le moyen de ceux qui furent d'une douceur contre nature.

C'est ainsi que jean fut chassé de son Église, sur l'intervention d'un compte accompagné de la force armée, comme pour une bataille rangée contre des barbares. Après son expulsion, il arriva dans les environs de Préfète en Bithynie. Une demi-journée s'était passée, quand un accident se produisit dans la chambre impériale. Effrayés par cet événement, ils font rappeler Jean, après quelques jours, par l'intermédiaire d'un notaire du palais et le rendent à son trône. Aussi Théophile, avec les Égyptiens, trouve-t-il son salut dans la fuite. la ville le cherchait, en effet, pour le jeter à la mer.

Deux mois plus tard, ayant repris souffle après ce coup, ils s'agitent à nouveau contre Jean et, ne trouvant pas de prétexte à une initiative, ils écrivent à Alexandrie à l'expert en de telles manœuvres, en lui disant : «Reviens pour prendre la tête des opérations contre Jean ou bien, si tu as peur à cause du peuple, suggère-nous un moyen de reprendre l'initiative.» A la suite de cette lettre, Théophile ne vint pas lui-même, se rappelant comment il avait fuit, mais il dépêcha trois misérables évêques, Paul, Poimen et un autre récemment ordonné, envoyant avec eux la copie de quelques canons que les ariens avaient fabriqués contre le bienheureux Athanase; ainsi, muni de ces mêmes canons, ils pourraient ourdir un procès contre Jean, en l'accusant d'être revenu de son propre chef après sa déposition. C'est, en effet, un être impétueux de nature, fouqueux, effronté, querelleur comme personne; une chose lui plaît-elle à première vue, il n'y a rien sur quoi il ne saute sans retenue, plus vite qu'il ne faut, et sans prendre le temps de juger ou de réfléchir; se laissant aller à une impulsion irraisonnée, il va de l'avant inconsidérément pour qu'on approuve ce qui lui plaît et s'appuyant obstinément sur ce qu'il a décidé, il entre dans une violente colère contre quiconque voudrait avoir un avis opposé; tous ses efforts tendent à montrer que son jugement et sa décision ont force de loi : ceux qui connaissent son caractère se rangent a son avis.

Ayant donc convoqué tous les métropolites et tous les évêques de Syrie, de Cappadoce, du diocèse du Pont et de Phrygie, ils les rassemblent à Constantinople. A leur arrivée, selon la règle formulée par les canons, ils entrèrent en communion avec Jean pour ne pas faire comme les précédents, mais quand ils le surent, les gens influents furent irrités de leur communion avec lui. Quant à Théodore, l'évêque de Tyane, homme plein de dignité, comprenant le complot grâce aux

échos qui parvenaient à ses oreilles; il ne voulut pas s'associer à Théophile dans sa témérité; les ayant tous abandonnés sans cérémonie, il regagna son Eglise, disant à la Cour un éternel adieu et fortifiant sa province du rempart de la piété, il resta jusqu'au bout en communion avec la foi des Romains dont Paul témoigne en disant : «Votre foi est annoncée dans le monde entier.» Pharétrios, au contraire, évêque de Césarée du mont Argée, rempli d'une crainte excessive, comme les tout petits enfants devant les épouvantails, sans même sortir de sa ville, se joint aux ennemis de Jean par une lettre, bien qu'on ne lui ait pas demandé d'entrer en scène, incompétent qu'il était pour remplir sa charge d'évêque par ignorance du bien.

Léonce, évêque d'Ancyre, s'étant acoquiné avec Ammonios évêque de Laodicée-la-Brûlée, ils allumèrent l'incendie dans l'Église. Cédant non pas tellement aux menaces des gens influents, mais plutôt à l'inverse pris au piège par l'espérance de largesses impériales, ils suggèrent à Acace et à Antiochus, lors de ce deuxième synode, une idée pleine de bassesse; le jugement sans jugement de Théophile a force de loi, sans donner du tout à Jean l'occasion de se défendre; cela en vertu des canons envoyés par Théophile qui eurent pour auteurs les quarante évêques de la communion d'Arius et dont voici les termes : «Si un évêque ou un prêtre, déposé injustement ou non, revient dans son Église de son propre chef et sans la décision d'un synode, cet homme n'aura plus la faculté de se défendre, mais sera définitivement expulsé.» Or ce canon, inique étant donné qu'il avait été décrété par des gens iniques, fut aboli à Sardique par des Romains, des Italiens, des Illyriens, des Macédoniens et des Grecs, comme tu le sais assez, ô Théodore, porteur d'un grand nom, quand Libère ou Jules, sous le règne de l'empereur Constance, reçut dans sa communion Athanase ainsi que Marcel le Galate à cause desquels le canon avait été édicté.

Pourtant l'admirable duo que formaient Ammonios et Léonce se joignant à Acace, Antiochus, Cyrinos de Chalcédoine et Sévérien, alla trouver l'empereur et lui proposa de convoquer dix évêques du parti de Jean – or, ils étaient plus de quarante – pour établir la valeur des canons, car les uns soutenaient qu'ils étaient l'œuvre d'orthodoxes, les autres montraient qu'ils étaient celle d'ariens. Étant allés trouver l'empereur, Elpidios évêque de Laodicée de Syrie, vieillard plein d'expérience et aux cheveux blancs, ainsi que Tranquillios, essayaient de persuader l'empereur qu'il ne fallait pas chasser Jean sans raison : «En effet, d'abord il n'a pas été déposé, mais expulsé par le Comte; ensuite ce n'est pas de sa propre autorité qu'il est revenu, mais sur un ordre de Ta Piété, quand on lui eut envoyé un notaire; quant aux canons qu'ils produisent aujourd'hui, nous démontrons qu'ils sont l'œuvre d'hérétiques.

Les ennemis de Jean persistaient à protester de façon désordonnée, les uns d'une voix forte, les autres agités et secoués d'un mouvement des épaules tout à fait inconvenant devant l'empereur; quand un peu de calme fut revenu, Elpidios, très versé en droit canon, dit doucement à l'empereur : «Majesté, n'importunons pas davantage Ta Clémence, mais convenons de ceci : que nos frères Acace et Antiochos mettent leur signature au bas des canons dont ils affirment l'orthodoxie en mentionnant : «Nous sommes de la même foi que ceux qui les ont décrétés et notre débat est clos.» L'empereur, attentif à la simplicité de la proposition, dit en souriant à Antiochus : «Il n'y a pas de meilleure solution» – l'empereur n'était pour rien dans tout ce qui était arrivé, c'étaient les autres qui faussaient le sens de ses décisions empreintes de sagesse. Pris de vertige et se tournant les uns vers les autres comme une eau agitée, les partisans de Sévérien restèrent sans voix devant cette sage réponse et la décision de l'empereur, et leurs traits prirent une teinte livide; cependant, forcés de se contrôler, eu égard au lieu où ils se trouvaient, ils promettent malgré eux de signer. S'étant ainsi retirés, ils ne tiennent pas leur promesse, prétendant y avoir été contraints, car ils craignaient d'avoir le dessous, mais ils complotaient pour trouver un moyen d'expulser Jean. En ces manœuvres et en d'autres aux fortunes diverses, neuf ou dix mois passèrent; l'évêque Jean avait avec lui quarante-deux évêques et le peuple profitait avec grande joie de son enseignement, car l'esprit dépourvu de vaine gloire tient d'ordinaire dans les moments difficiles un discours d'autant plus rempli de charme et d'efficacité.

Là-dessus, le jeûne du Seigneur apporta sa foison de fleurs, comme le printemps à son retour annuel. Antiochus et ses partisans, étant retournés chez l'empereur pour une audience privée, lui conseillèrent, après lui avoir présenté Jean comme déjà vaincu, d'ordonner son expulsion, car Pâques approchait; l'empereur, importuné par leurs pressantes réclamations, se fia à eux parce qu'ils étaient évêques – le prêtre ou l'évêque véritable, en effet, ne connaît pas le mensonge; ces appellations appartiennent au monde d'en haut, puisque rien n'a plus que Dieu, la qualité d'évêque ou de prêtre; Dieu, en effet, est celui qui surveille ou contemple toutes choses; ainsi donc l'évêque ou le prêtre qui partage avec lui les mêmes titres doit agir de la même – et il fait dire à Jean : «Quitte ton Église.» Jean lui répond : «C'est du Dieu Sauveur que j'ai reçu, moi, cette Église, pour veiller sur le salut du peuple et il ne m'est pas possible de l'abandonner; mais si

telle est ta volonté – car la ville dépend de toi – expulse-moi de force, afin que j'aie ton autorité pour excuse à l'abandon de mon poste.» Ainsi, ayant fait envoyer, non sans une certaine crainte, un ordre du palais, ils l'expulsèrent, en l'assignant pour un temps à résidence dans son évêché, car ils s'attendaient à une manifestation possible de la colère de Dieu; c'était au cas où leur arriverait quelque accident fâcheux, pour le ramener bien vite dans son Église et apaiser la Divinité, sinon pour s'acharner sur lui, comme Pharaon sur Moïse.

Sur ces entrefaites arriva le jour du grand Samedi, jour où le Sauveur, après sa crucifixion, alla dépouiller l'Hadès. Une fois encore, ils lui font dire : «Quitte ton Église.» Jean fait la réponse qui convient. Aussi, prenant garde à la sainteté du jour et à l'agitation de la ville, l'empereur convoque-t-il Acace et Antiochus, leur demandant : « Que faut-il faire ? Voyez à ne pas me donner de mauvais conseils.» Alors nos braves, pleins de présomption, dirent à l'empereur: «Majesté, sur notre tête, la déposition de Jean.»

En dernier recours, les évêques qui entouraient Jean et dont le nombre était le même que celui des jours du saint Carême, allèrent trouver l'empereur et l'impératrice aux chapelles des martyrs, les suppliant avec larmes d'épargner l'Église du Christ, surtout à cause de la fête Pâques et pour ceux qui allaient renaître ce jour-là, après avoir été initiés, en lui rendant son évêque. Leur requête ne fut pas entendue, si bien que Paul, le saint évêque de Crateia , lança avec une assurance intrépide: «Eudoxie, crains Dieu; aie pitié de tes enfants, ne profane pas la fête du Christ par l'effusion de sang.» A leur retour, les quarante évêques restèrent à veiller dans leur résidence, les uns pleurant, les autres se lamentant; d'autres encore avaient l'esprit étreint par une torpeur invincible, si bien que chacun se comportait au gré de son émotion.

Cependant, les prêtres de Jean, ceux du moins qui craignaient Dieu, ayant rassemblé les fidèles aux termes dits Constance, étaient pris par la veillée, les uns lisant les oracles divins, les autres baptisant les catéchumènes, comme c'est l'habitude à Pâques. Tout cela, ces corrupteurs, ces mauvais guides, Antiochus, Sévérien et Acace, vont le rapporter à leurs protecteurs, demandant avec insistance qu'on empêche le peuple de participer à la synaxe qui se célébrait à ce moment. Celui qui était alors le maître des offices refuse en disant : «Il fait nuit et la foule est nombreuse. Je crains qu'il n'y ait du désordre.» Acace et ses compagnons répondirent : «Personne n'est resté dans les églises et nous craignons, si l'empereur vient à l'église et s'il n'y trouve personne, qu'il ne s'apercoive de l'affection du peuple pour Jean et qu'il ne nous accuse de calomnie, surtout que nous lui ayons justement affirmé qu'il n'y avait absolument plus personne de bien disposé envers lui (Jean), étant donné que c'est un homme hors la loi.» Ainsi le maître des offices, tout en les prenant à témoins de ce qui allait arriver, met à leur disposition un certain Lucius, un païen à ce qu'on disait, chef du corps des scutarii, lui donnant l'ordre d'inviter en douceur à revenir dans l'église le peuple qui en était parti. Il y alla, mais ne fut pas écouté; il revient alors auprès d'Acace et de ses amis pour leur rendre compte de la ferveur et de la densité de la foule. Alors, ils l'importunent de leurs prières, en l'accablant de paroles dorées et de la promesse d'un plus rapide avancement, pour qu'il fasse obstacle à la gloire du Seigneur; ils lui donnent l'ordre soit d'user de persuasion pour amener la foule à l'église, soit de semer le désordre en usant de violence et de mettre fin au rassemblement motivé par la fête.

Assitôt, se faisant accompagner de clercs du parti d'Acace, il s'en alla remplir sa mission; c'était la deuxième veille de la nuit – car dans nos pays on fait attendre les fidèles jusqu'au premier chant du coq – et il avait avec lui des Thraces armés d'épées, de jeunes recrues, au nombre de quatre cents, comme pour Ésaü, effrontés s'il en fut; il se rua soudain à l'assaut, en pleine nuit avec les prêtres qui lui montraient la route et ses soldats, furieux, comme un loup, il fendit la foule d'un fer étincelant. S'étant avancé jusqu'aux eaux saintes pour en écarter ceux qu'on initiait à la résurrection du Sauveur, il bouscule le diacre avec arrogance et renverse les signes sacrés; quant aux prêtres, eussent-ils déjà un certain âge; il les frappe à coup de gourdin sur le crâne et souille de sang la piscine baptismale. On pouvait voir alors cette nuit angélique, où même les démons tombent frappés de crainte, se transformer en labyrinthe; des femmes dévêtues s'enfuyaient mêlées aux hommes, choisissant cette fuite indécente par peur d'être massacrées ou déshonorées; l'un blessé à la main s'en allait en gémissant, un autre trainait après lui une jeune fille dont il avait déchiré les vêtements; ils s'étaient mis tous à piller et s'appropriaient les objets du culte.

C'est ainsi qu'on jetait en prison les prêtres et les diacres qui s'étaient fait prendre; quant aux fidèles d'un certain rang, ils les chassaient de la grande cité. Décrets sur décrets étaient édictés sur-le-champ contenant diverses menaces pour leur faire renier la communion avec Jean. Cependant tandis que se produisaient ces événements et que les évêques, qui se disent tels, rivalisaient d'ardeur au dehors, le rassemblement de ceux qui aimaient leur maître, ou plutôt leur

Dieu, ne s'en faisait pas moins; au contraire, comme il est dit dans l'Exode, «plus ils en tuaient, plus ils étaient nombreux».

Ce qu'il y a de sûr, c'est que le lendemain, quand l'empereur sortit pour faire son exercice dans la plaine voisine, il vit le terrain inculte qui a voisine le Pempton tout couvert de blanc; rempli d'étonnement au spectacle de cette floraison de nouveaux baptisés – ils étaient à peu près trois mille –, il demanda à ses gardes : «Quelle est cette troupe rassemblée là-bas ?» Ils répondirent par un mensonge : «Ce sont les hérétiques» pour détourner la colère de l'empereur. A cette nouvelle, les instruments de l'entreprise et les protecteurs de la jalousie font aussitôt retourner sur leurs pas les soldats de leur escorte les plus décidés à n'épargner personne, pour disperser l'auditoire et arrêter les prédicateurs. Une fois arrivés, ils se saisissent encore de quelques clercs et de plus nombreux laïcs.

Et Théodore de remarquer : Bienheureux Père, puisqu'ils étaient si nombreux au point d'atteindre le chiffre de trois mille pour les seuls nouveaux baptisés, comment donc cette poignée de soldats a-t-elle réussi à disperser l'assemblée ?

L'ÉVÊQUE. Cela ne prouve pas qu'ils étaient en petit nombre et ne témoigne pas non plus de leur manque d'ardeur, mais c'est le triomphe de la piété et la preuve du zèle des prédicateurs qui ne cessaient d'exhorter à des pensées de paix.

Théodore répliqua : Très bien dit. Il ne convenait pas, en effet, à des gens qui avaient appris du saint Jean la sagesse et la douceur de prendre sa défense d'une manière inconsidérée et désordonnée.

L'ÉVÊQUE. Puisque ma réponse t'a satisfait sur ce point, je t'en prie, n'interromps plus les paroles nées sous la pression de ces terribles événements; car il semble bien que, le plus souvent, ces sont les événements qui font naître les paroles. Donc, en plus des clercs et des laies déjà arrêtés, des femmes de personnages en vue furent appréhendées également. A certaines d'entre elles ils enlevèrent leur voile, à d'autres ils arrachèrent leurs boucles d'oreilles avec le lobe; ce que voyant la femme d'un certain Éleuthère, qui était très riche, ayant quitté son voile et pris le costume des servantes, s'élança en courant vers la ville pour sauver sa vertu, car elle était, à ce qu'il semble, dans la fleur de sa beauté et fort bien faite. De cette façon donc, les prisons des différents magistrats furent remplies et transformées en églises; on chantait des hymnes, les offrandes des mystères étaient célébrées dans les prisons, cependant que dans les églises fouets, tortures et serments effrayants rivalisaient pour faire anathématiser Jean qui avait lutté au péril de sa vie contre la méchanceté du diable.

La cinquantaine étant achevée, cinq jours après, Acace, Sévérien, Antiochus et Cyrinos vont trouver l'empereur et lui disent : «Majesté, puisque, par la grâce de Dieu, tu ne nous dois pas obéissance mais que tu fais obéir tout le monde; il t'est permis de faire ce que tu veux. Ne sois donc pas plus conciliant que des prêtres, ni plus religieux que des évêques. Nous t'avons dit devant tout le monde : *Sur notre tête, la déposition de Jean*. Alors, n'épargne pas cet homme seul, car cela reviendrait à nous condamner tous; c'étaient les paroles des Juifs et peut-être même leurs agissements par lesquels ils persuadaient insidieusement l'empereur. Ainsi l'empereur envoie le notaire Patricios pour signifier à Jean : «Acace, Antiochus, Séverin et Cyrinos ont pris sur le propre tête ta condamnation. Remets donc tes affaires à Dieu et quitte ton église.»

C'est ainsi qu'après cette injonction claire et sans ambiguïté, l'évêque Jean, étant sorti du palais épiscopal avec les évêques, dit à tous : «Venez, prions et allons prendre congé de l'ange de l'église»; d'un côté il se réjouissait de ce qui se passait, mais de l'autre, il était navré de la situation pénible où se trouvait le peuple. Soudain, l'un de ceux qui étaient au pouvoir et qui aimaient Dieu avertit Jean : «Lucius, cet homme effronté au visage arrogant, se tient prêt dans le bain public avec les troupes qu'il commande à se saisir de toi et à te chasser même par la force, si t'opposes à l'ordre et si tu temporises; mais les gens de la ville sont en état d »alerte; hâte-toi donc de sortir en cachette, de peur que le peuple, en prenant ta défense, n'entre en lutte avec les soldats.» Alors Jean, ayant embrassé en pleurant quelques-uns des évêques – son émotion ne lui permit pas d'embrasser les autres – prit congé d'eux en disant à ceux qui étaient à l'intérieur du sanctuaire : «Restez ici un moment pour qu'à mon départ j'aie un peu de répit.»

Passant alors dans le baptistère, il appelle Olympias, qui ne quittait jamais l'église, et Pentadia et Proclè, toutes trois diaconesses, ainsi que la femme du bienheureux Nébridios, Silvina, qui parait de noblesse son veuvage. Il leur dit : «Venez ici, mes filles, écoutez-moi. En ce qui me concerne les choses arrivent à leur terme, je le vois, j'ai achevé ma course, et peut-être 'ne verrez-vous plus mon visage'. Mais voici ce que je vous recommande; qu'aucune de vous ne mette fin à son dévouement habituel envers l'Église; quant à celui qui, involontairement, sera amené à être élu sans avoir intrigué pour cela et avec le consentement de tous, inclinez-vous devant lui comme devant Jean, car l'Église ne peut être sans évêque. Ainsi, que Dieu ait pitié de

vous. Souvenez-vous de moi dans vos prières.» Bouleversées par les larmes, elles se roulaient à ses pieds. Alors faisant signe à l'un des vénérables prêtres, il lui dit : «Emmène-les d'ici pour qu'elles ne mettent pas la foule en révolution.» Après avoir été retenues un moment, elles parurent céder à son désir.

C'est ainsi qu'il sortit du côté du levant, car il n'y avait rien de ténébreux en lui. Mais du côté du couchant où se trouvait le portail de l'église, il fit placer devant le porche le mulet qu'il montait toujours; pour détourner l'attention des fidèles qui l'attendaient à cet endroit; et l'ange de l'église sortit avec lui, car il ne supportait pas l'abandon de l'église que les Principautés et les Puissances du mal avaient provoqué, en la transformant en un théâtre. «Comme dans un théâtre, en effet, il y avait un grand tumulte : sifflets des impies, railleries et insultes hurlées sans mesure par Juifs et païens, et, comme dans une prison, coups et blessures portées aux entrailles par les soldats, tension de toutes les facultés, de l'âme devant le maître qu'on faisait disparaître et Dieu qu'on blasphémait.» Et en effet, dans les lieux réservés à la «rémission des péchés,», ce fut «l'effusion de sang».

Après ces ténèbres indicibles et indescriptibles, voilà qu'une flamme s'élève du milieu du trône où Jean avait l'habitude de s'assoir, tel le cœur placé au milieu du corps; pour commenter aux autres membres les paroles du Seigneur; resplendissante, elle cherchait l'interprète de la parole; ne l'ayant trouvé, elle consumait le mobilier; poussent alors ses branches vers le haut comme un arbre, elle se propagea par les chaînes jusqu'au toit; comme un serpent qui dévore ses entrailles, elle s'élevait jusqu'au faite du bâtiment de l'église, comme si Dieu payait pour «salaire de l'injustice» la juste punition fixée pour elle, afin d"amender et de corriger ceux qui ne voulaient pas se laisser corriger, grâce au spectacle de telles catastrophes envoyées par Dieu; et ce n'est pas tout, car il laissait en même temps le mémorial du synode sauvage.

Et ce qui est arrivé à l'église n'a rien d'extraordinaire, si l'on sait que le même bâtiment que les païens appellent Sénat et qui se trouve en face de l'église, à de nombreux pas de distance vers le sud, le feu que guidait la sagesse le détruisit, ayant franchi, comme un pont, le peuple qui se trouvait entre les deux, allant et venant sur la place, non pas d'abord le côté le plus voisin de l'église, afin que nous n'attribuions pas la catastrophe à la proximité, mais bien du côté qui donnait sur le palais impérial, afin que le caractère prodigieux de l'événement démontrât bien que cet ingénieux stratagème était l'œuvre de Dieu; on pouvait voir, en effet, entre deux montagnes de flammes les gens vaguer sans danger à leurs occupations personnelles.

Ainsi le feu, volant de toutes parts et s'enflant comme une vague, semblable à la mer qu'agite un vent violent venu du sud, s'avançait comme sur un mot d'ordre, s'attaquant sans pitié aux bâtiments d'alentour; il épargna seulement la petite salle où étaient déposés en grand nombre les vases sacrés, non qu'il respectât l'or ou le reste qui était en argent, mais pour ne pas laisser la possibilité aux calomniateurs de dire des mensonges contre le juste, en prétendant qu'il s'était approprié quoique ce soit de ces trésors. Ainsi le feu retenait son élan, dépistant la jalousie des responsables de l'affaire, afin de confondre la folie de Théophile quand il tente de montrer que Jean a été expulsé à cause des vases sacrés. Bien que la foule fût si dense, il n'y eut aucune mort par le feu, homme ou bêtes, mais la souillure de ceux qui se comportaient en ce lieu de façon impie était lavée par la puissance du feu qui, en trois heures du jour, de la sixième à la neuvième heure, fit disparaître l'œuvre de bien des années.

LE DIACRE. Et ensuite, Père, pendant les événements où donc le bienheureux Jean et les autres évêques étaient-ils ?

L'ÉVÊQUE. Pour ce qui est des autres évêques, les uns furent mis en prison, d'autres furent chassés par la force, d'autres enfin se cachèrent.

Quant à Jean, ainsi que Cyriaque et Eulysios, ils étaient retenus prisonniers, en Bithynie, sous la garde des soldats du préfet et menacés d'un châtiment pour avoir mis le feu à l'église. Plus tard, Cyriaque et Eulysios conduits enchaînés devant un tribunal avec d'autres clercs, furent reconnus innocents et relâchés. Le saint Jean quant à lui, outre les autres traits de son franc parler, leur lança ce dernier en disant : «Même si, pour le reste, vous ne m'avez pas donné la possibilité de me défendre, entendez-moi au moins sur les événements concernant l'église, si toutefois je suis coupable, comme vous le dites, de son incendie. » Mais sans l'avoir entendu sur ce point, on l'envoie sous la conduite de soldats dans une petite ville d'Arménie, très isolée, assiégée jour et nuit par le Isauriens, pour y être massacré. C'est Cucuse.

Et c'est Arsace, le frère du bienheureux Nectaire, qui fut, promu à la place de Jean, l'hiérophante des vérités sacrées. C'était un homme plus muet qu'une carpe et plus inerte qu'un crapaud, car il y a des moments où l'action est un langage, surtout quand grâce à elle s'accomplit le bien. La vie se maintint en lui encore quatorze mois et il meurt en état de parjure envers les évangiles : en effet, il avait juré à son frère Nectaire qu'il n'accepterait jamais une élection à

l'épiscopat, quand ce dernier lui avait reproché de ne pas vouloir aller à Tarse, le soupçonnant de guetter le moment de sa mort. La raison de son parjure fut d'abord la vaine gloire, car a cause d'elle il avait, pour ainsi dire, désiré la femme de son frère, et ensuite la honte devant les reproches prophétiques à lui adressés par son frère.

A la place de cet Arsace est promu Atticos, pris parmi les prêtres, artisan de toute la machination contre Jean et homme, qui voyait qu'aucun des évêques d'Orient n'entrait en communion avec lui, ni même personne du peuple de la ville, à cause de tant de procédés irréguliers contraires aux lois et aux canons, entreprend, ignorant qu'il était des saintes Écritures, de forcer la main à coup d'édits impériaux à ceux qui n'entraient pas en communion avec lui. L'édit contre les évêques contenait cette menace : «Si un évêque n'entre pas en communion avec Théophile, Porphyre et Atticos, qu'il soit chassé de son Église et dépouillé du revenu de ses biens personnels.» C'est pourquoi ceux qui étaient alourdis par le fardeau de leurs biens entrent malgré eux en communion avec lui, d'autres, plus pauvres, mais trop faibles pour une foi saine, se laissaient entraîner à sa communion par la promesse de quelques présents; mais d'autres, qui regardaient avec détachement famille, richesse, patrie, gloire périssable et souffrances physiques, sauvegardaient la noblesse de leur âme en prenant la fuite, car ils avaient en mémoire la parole de l'Evangile : «S'ils vous persécutent dans cette ville, fuyez dans l'autre», et ils se répétaient ce passage des Proverbes : «Les biens ne serviront à rien le jour de la colère.» Les uns aboutirent à Rome, les autres dans les montagnes, d'autres encore échappèrent à la méchanceté judaïque en se réfugiant dans les retraites des moines.

Quant à l'édit contre les laïcs, il stipulait que «ceux qui avaient une dignité quelconque seraient déchus de la dignité inhérente à leur charge et que les employés des services impériaux seraient privés de leur insigne, quant au reste du peuple et aux artisans, ils seraient soumis à une lourde amende en or et envoyés en exil. Mais malgré toutes ces mesures les prières des fidèles zélés se faisaient en plein air au milieu de bien des vexations, par amour pour le Sauveur qui a dit : «Je suis la voie et la vérité», et aussi : «Courage, j'ai vaincu le monde.»

Le bienheureux Jean, lui, vécut à Cucuse un an durant; il y nourrit bien des pauvres d'Arménie, non tant de pain – à cette époque une grande famine avait envahi le pays – que de sa parole. Remplis de jalousie contre lui pour cette raison-là aussi, les fratricides le font transférer à Arabissos, le soumettant à toutes sortes de mauvais traitements pour qu'il y laisse la vie. Mais, là encore il brillait et resplendissait par ses vertus, «car la ville située en haut d'une montagne ne peut être cachée»; ni la lampe qui brûle avec éclat ne peut être recouverte d'un boisseau de bois; il faisait passer, pour ainsi dire, du sommeil de l'ignorance à la clarté de sa parole tous ceux de la contrée qui étaient plongés dans la torpeur profonde de l'incroyance.

Mais brûlés plus violemment par la flamme de la jalousie, Sévérien, Porpyre et autres évêques de Syrie se préparent à lui faire quitter le pays; car ce n'était pas seulement dans ce qu'on peut considérer comme des jours de bonheur qu'il leur était un fardeau, mais bien plus encore dans les jours d'adversité; étant incapables de comprendre ce que sont en réalité les épreuves, ils oubliaient l'oracle adressé par Dieu à l'Apôtre dans ses tribulations : «Ma grâce te suffit, car ma puissance se manifeste dans la faiblesse.» Or, voyant toute la ville d'Antioche se déplacer vers l'Arménie et, en retour, la philosophie de Jean pénétrée d'action de grâce revenir à Antioche chantée sur tous les tons, ils souhaitaient que la vie même lui fût arrachée, torturés par ces récits qui leur étaient comme des coups de fouets – car telle est la jalousie : elle hait le bien –, au point que les clercs de leur entourage qui en étaient témoins disaient pleins d'étonnement : «Voyez-vous ce mort si terrible aux vivants, la hantise des puissants, comme les épouvantails pour les petits enfants ? Eh quoi ! eux qui ont tout pouvoir sur le monde et les richesses ecclésiastiques à leur disposition, qui ont la haute main sur les affaires, ils trépignent en pâlissant de crainte devant l'évêque qui est seul, l'apatride, le faible dans la chair, l'exilé!»

Alors, ne pouvant supporter de cacher plus longtemps le serpent sous la tente, ils envoient une délégation à la cour pour machiner un autre édit plus sévère avec un surcroît de peine : il serait transféré dans les plus brefs délais à Pityonte, un lieu totalement désert, chez les Tzanes, et situé sur la rive du Pont. Les soldats du préfet du prétoire qui le conduisaient se hâtaient d'autant plus que, disaient-ils, ils avaient des instructions selon lesquelles s'il mourait en route ils accéderaient à un grade supérieur; l'un d'entre eux, qui se souciait moins de sa carrière présente; lui manifestait un certain sentiment d'humanité, à la dérobée en quelque sorte; mais l'autre était à ce point cruel et désagréable qu'il considérait comme des outrages les bonnes paroles à lui adressées par les gens qu'ils rencontraient pour qu'il ménage le saint; son seul souci était de faire périr Jean d'une mort pénible. Tombait-il une grosse pluie ? Il sortait sans y prêter attention, de façon à lui faire recevoir l'averse sur le dos et sur la poitrine; inversement, la canicule faisait sa joie, car il savait que la tête du bienheureux, chauve comme celle d'Elisée, en souffrait.

Quand ils arrivaient à une ville ou à un village où l'on pouvait s'offrir le soulagement d'un bain, le misérable ne lui accordait même pas un instant pour le faire; au milieu de toutes ces épreuves, au long de ce terrible voyage de trois mois, le saint restait comme un astre brillant; son pauvre corps était comme un fruit qui rougit au soleil sur les plus hautes branches.



Arrivés près de Comane, ils la traversèrent comme un pont et demeurèrent à l'extérieur des remparts dans le martyrium qui se trouve à cinq ou six bornes de distance et cette nuit-là, le martyr du lieu lui apparut. Il s'appelle Basiliscos. Celui-ci, étant évêque de Comane, rend témoignage à Nicomédie sous Maximin avec Lucien, prêtre d'Antioche qui se trouve en Bithynie. lil lui dit : « Courage, frère Jean), demain nous serons ensemble. On raconte aussi qu'il avait averti le prêtre attaché à la chapelle : «Prépare une place pour mon frère Jean, car il arrive.» Recevant le message avec foi, Jean demandait le lendemain aux soldats la permission de rester sur place jusqu'à la cinquième heure. Mais eux, sans rien savoir, le poussèrent dehors; cependant après avoir fait environ trente stades, ils reviennent sur leurs pas vers la chapelle d'où ils étaient partis, car il était dans un état critique.

Ainsi donc, une fois revenu, il demande des vêtements blancs bien dignes de sa vie, et s'étant dépouillé de ceux qu'il avait sur lui, il s'habille posément, allant jusqu'à changer de chaussures; les vêtements qui restaient, il les distribua à ceux qui étaient là; puis, après avoir communié aux saints mystères du Seigneur, il fait sa dernière prière devant les assistants, concluant par ses mots habituels : «Gloire à Dieu pour tout», qu'il scelle de son dernier *Amen*; alors «il souleva ses pieds,» qui avaient couru au temps favorable pour le salut de ceux qui avaient choisi la conversion et pour la confusion de ceux qui avaient abondamment cultivé le péché – car si les reproches ne profitèrent nullement aux méchants, ce n'est pas dû au manque d'énergie de celui qui parlait avec franchise, mais à l'impudence de ceux qui ne le supportaient pas –, «il fut réuni à ses pères; après avoir secoué la poussière de ses pieds et passa au Christ selon qu'il est écrit : «Tu arriveras à la tombe comme le blé mûr qu'on moissonne en son temps; mais les âmes des méchants mourront prématurément.» Il eut une telle foule de vierges; de moines et de personnes dont la piété était reconnue venant de Syrie, de Cilicie, du Pont et de l'Arménie; que la plupart crurent qu'ils étaient accourus sur un signe.

Il fut enseveli et célébré comme un athlète vainqueur; son pauvre corps repose auprès de Basiliscos, dans la même chapelle.

A la suite de ce récit, Théodore rempli d'admiration demanda, en Puisqu'il est écrit : «Ne détourne pas ton oreille du récit des vieillards, car ils l'ont appris eux aussi de leurs pères», dis-

⁷ fêté le 22 mai

nous donc sans tarder la raison pour laquelle Jean mangeait seul et si c'est vraiment seul, comme on le dit, qu'il mangeait.

L'ÉVÊQUE. Il mangeait seul, c'est un fait reconnu; mais je ne voudrais pas, ô Théodore si plein de tact, que tu me poses des questions qui sont le fait d'enfants gourmands. Puisque tu es un homme, tu dois t'enquérir de ses qualités d'homme et m'interroger sur son courage, son attitude face à l'argent, sa tempérance, sa douceur et son équité, sa compassion, sa sagesse et son énergie, sa mémoire oublieuse ou fidèle. «Ce n'est pas en effet, la nourriture qui nous rapproche de Dieu, que nous ne mangions ou que nous ne mangions pas», mais la connaissance, qui se réalise par l'action. Si donc Jean mangeait seul, c'est, autant que je le sache, pour les raisons suivantes : d'abord il ne buvait pas de vin, parce que cela échauffe la tête; cependant parfois, lors des grosses chaleurs il usait d'un vin de roses; de plus, il avait l'estomac si délabré par suite de la maladie que souvent les mets bien préparés lui paraissaient indigestes et il en réclamait qui n'étaient pas là. Ensuite il y avait des jours où il oubliait de manger, remettant son repas au soir, tantôt plongé dans des soucis pastoraux, tantôt absorbé par la contemplation spirituelle ; il s'efforçait, en effet, de n'être embarrassé par aucun passage des saintes Écritures; or tout cela exige d'ordinaire soit l'abstinence, soit une nourriture légère. Mais voilà bien l'habitude des amateurs de banquets : si l'on n'est pas avec eux à s'empiffrer ou à boire comme un trou ou à éclater d'un rire inconvenant en tenant du bout des doigts la coupe tiède, ils transforment en médisance le plaisir de la table.

D'un point de vue général maintenant, et c'est, à mon avis, une raison plus vraie, il était parcimonieux à l'extrême vis-à-vis des amis de la bonne chère, considérant comme un sacrilège de dépenser pour de tels gens; par là même, il enlevait aux économes les occasions de vol : ils ne décupleraient pas sur les livres de comptes les dépenses d'intendance en s'appropriant ce dont les pauvres avaient besoin. De plus, il songeait à la multitude de la ville jugeant, en sa qualité d'économe du Christ, qu'il devait regarder chacun, quel que fût son rang, comme digne de cet honneur ou n'attribuer cette faveur à personne. Ayant considéré les désordres des banquets et la quantité de dépenses à faire pour les pauvres, il frissonna devant cet état de choses et envoya promener toutes les calomnies en se répétant cette parole des Actes : «Frères, il ne nous sied pas se servir à table, mais préposons à cet office des hommes remplis de piété. Quant à nous, consacrons-nous à la Parole et à la prière.»

Quand un cheval de course ne peut plus courir sur la piste, on le relègue au moulin et il parcourt sans fin le même cercle; il en est de même pour le prédicateur dont le zèle à prêcher les paroles de la vertu s'est ralenti : il se met à prendre les gens par la table. Et plût au ciel du moins, qu'il y reçût les pauvres et les nécessiteux grâce auxquels il est possible d'obtenir en récompense la bénédiction du Seigneur : «j'avais faim et vous m'avez rassasié», mais il reçoit seulement les riches, soit pour se ménager une bonne réputation, soit pour une gloire périssable, soit pour être invité en retour ou, si ce n'est pour aucun de ces motifs, afin de ne pas donner prise à la médisance; il oublie en cela la malédiction du Seigneur : «Malheur à vous quand tous les hommes – il dit bien les hommes et non pas les pauvres diront du bien de vous; car c'est de la même manière que leurs pères traitaient les faux prophètes.» Ne cherchons donc pas, Théodore, comme les amateurs de vaine gloire, la gloire des faux prophètes. «Jean est venu, en effet, qui ne mangeait ni ne buvait, dans la voie de la justice, et on dit : Il a un démon. Le Fils de l'homme est venu qui mange et qui boit, et l'on dit : Voilà un glouton et un ivrogne, ami des publicains et des pécheur.»

LE DIACRE. Mais, excellent Père, ce n »est pas du tout pour blâmer ou critiquer une telle ascèse que j'ai interrompu par ma question ton récit détaillé; je connaissais, en effet, la pensée de l'homme par sa réputation même aussi bien que par les écrits de lui qui nous sont parvenus, homélies ou lettres; c'était au contraire pour savoir quel était son but et tenter d'imiter cette pratique. Qui donc, en effet, est assez sot pour ignorer que par les joies de la table on perd plus que l'on ne gagne, sauf quand on doit, si c'est nécessaire, offrir l'hospitalité à des saints.

L'ÉVÊQUE. Et moi, Théodore si ami de la vérité, j'ai dît tout cela sans mépriser la vertu de nos pères, surtout pas celle de l'hospitalité.

En effet, celle-ci est unique parmi les autres vertus tendant à la piété au moyen desquelles les principaux patriarches y ont, eux aussi, tendu : l'un invita à sa table le Dieu Sauveur et un autre eut pour hôtes les anges; en récompense, le premier eut un fils dans sa vieillesse, le second fut sauvé de Sodome avec ses filles. C'est d'eux que parle également l'Apôtre, nous exhortant à les imiter : «N'oubliez pas l'hospitalité, dit-il; grâce à elle certains, sans le savoir, reçurent des anges.» Mais il faut que l'hôte ait la prudence du serpent et la simplicité de la colombe, fidèle en cela aux deux préceptes : d'une part, «donne à qui conque te réclame,» mais d'autre part, «ne fais pas entrer n'importe quel homme chez toi», pour ne pas accueillir un loup au lieu d'une brebis ni un

ours en le prenant pour un bœuf, et faire ainsi une perte au lieu d'un gain. On doit d'abord se rendre compte de l'endroit où l'on se trouve; s'il est désert ou fréquenté; ensuite de sa propre aptitude à l'accueil : est-on capable ou non de supporter la manière de vivre des autres ? enfin examiner celui qui doit recevoir le bienfait : s'il est riche ou pauvre, bien portant ou malade; s'il a besoin de nourriture ou de vêtements, car c'est en tenant compte de cela que la compassion aboutit à des actes.

En effet, le bienheureux Abraham n'accueillait pas les consuls, ni des généraux, ni les grands personnages de ce monde, dont les chevaux scintillent à la muselière et au mors, et dont le chausses aux clochettes de bronze éructent le bruit de l'arrogance; au contraire, il habitait un lieu désert et accueillait ceux qui passaient, et ceux-là qui traversaient le désert allaient vers le patriarche attirés par sa vertu ou pressés par la misère, le dernier degré de la pauvreté. De même il était normal que Lot qui vivait dans une ville pire encore que le désert, reçût les étrangers de passage à cause de la manière dont vivaient les habitants. Mais dans une ville régie par de bonnes lois comme celle de Constantin, où tous les habitants sont hospitaliers, il serait inutile sans doute qu'un prêtre, ayant abandonné le ministère de la parole, aille s'occuper des livres de l'intendance; il se ferait, à son insu, aubergiste au lieu de prédicateur; il altérerait la pure teneur de son savoir en y mêlant la fadeur de ses calculs et encourrait alors la malédiction prophétique : «Tes aubergistes coupent d'eau le vin.»

Autant, en effet, le vin est meilleur que l'eau pour les gens affaiblis, autant l'enseignement surpasse l'hospitalité. Celle-ci profite aux hommes d'aujourd'hui, l'autre aux hommes de demain également; l'une profite seulement aux gens qui sont là, l'autre aussi aux absents; aux présents par la parole prononcée, aux absents par la parole écrite. C'est bien ainsi que fit le Sauveur durant son séjour dans la chair : il nourrit de pain cinq mille personnes, non pas dans une ville, mais en plein désert; cependant il instruisit aussi par sa parole la foule qu'il avait devant lui, tandis qu'il sauva encore la terre entière par le texte des Évangiles; et il en est de même des paroles, surtout de celles des hommes inspirés par l'Esprit. Ne va pas admirer, Théodore, un homme qui rassasierait un affamé, mais bien plutôt celui qui arracherait une âme à l'ignorance; pour bourrer un ventre vide, gratuitement ou non, de pain ou de légumes, on trouve aisément quelqu'un, en cas de besoin, mais un maître qui distribue la parole en nourriture, voilà ce qu'on trouve difficilement, et quand on l'a trouvé, on ne le croit pas, ou bien on le croit avec peine, car les esprits mauvais s'opposent sans cesse au salut des âmes. Cette famine-là, celle de la prédication de la Parole, le Seigneur a menacé d'en frapper son peuple pour le châtier en disant au prophète : «Je leur enverrai la faim, non point une faim de pain ni une soif d'eau, mais la faim d'entendre la parole du Seigneur.» Et certes, pour ce qui est de la faim du corps, si une ville ou une région sont dans la disette, on peut les quitter et trouver son salut ailleurs; c'est ce que firent les saints patriarches en descendant de Palestine en Égypte; mais pour ce qui est de la faim spirituelle, qui ne peut s'abattre sur les Églises que si l'on manque de prédicateurs, un autre prophète dit encore : «Ils courront de l'Orient à l'Occident, cherchant la parole du Seigneur, et ils ne la trouveront pas.»

Quel est le bienfait qui ne nait pas de l'enseignement ? y a-t-il rien de fâcheux qui n'ait son origine dans un abus de nourriture ou de boisson? Maladies, rixes, excès des plus bas instincts, et leurs séquelles. Quand donc Ève fut-elle chassée du paradis ? N'est-ce pas après avoir écouté le serpent et avoir mangé du fruit de l'arbre, au lieu de se contenter de la nourriture qui lui avait été assignée ? Quand donc Caïn se souilla-t-il du fratricide ?N'est-ce pas lorsqu'il eut goûté le premier aux prémices, en ayant réservé la primeur à sa gourmandise ? Quand donc les enfants de Job eurent-ils sur-le-champ leur table pour tombeau? N'est-ce pas en buvant et en mangeant? Quand donc Ésaü fut-il privé de la bénédiction ? N'est-ce pas lorsque, séduit par un plat, il se fit l'esclave de son ventre ? Quand donc Saül fut-il déchu de la royauté ? N'est-ce pas lorsqu'il mangea les plus belles brebis contrairement à la loi ? Quand donc le peuple d'Israël provoqua-t-il la colère de Dieu ? N'est-ce pas en regrettant les tables d'Égypte et en réclamant à son maître des viandes et des chaudrons ? Ophni et Phinéès, les fils d'Héli, pourquoi périrent-ils en un seul moment à la guerre ? N'est-ce pas pour avoir tiré des chaudrons avec une fourchette les viandes réservées au sacrifice ? Quant à Jacob, l'objet de blâme, pourquoi donc a-t-il regimbé ? N'est-ce pas après «s'être gavé, s'être engraissé, avoir épaissi, grossi»? Quand donc les Sodomites furentils aiguillonnés par un désir contre nature ? N'est-ce pas lorsqu'ils avaient l'esprit corrompu par des festins continuels ? comme Ézéchiel le raconte pour leur honte en disant : «Dans l'abondance du vin et la satiété du pain, ils s'adonnaient à la luxure», eux, c'est-à-dire la ville, «et ses filles», c'est-à-dire les bourgades qui suivent la loi de la ville. Et le sens de la tempérance, quand donc abandonna-t-il le peuple des ancêtres ? N'est-ce pas également lorsqu'ils passèrent la plus grande partie de leur vie sur des lits de table ? puisque le prophète s'indigne en ces termes : «Ils

mangent les chevreaux des troupeaux et prennent à l'étable les veaux à la mamelle; ils boivent du vin bien filtré et s'oignent de parfums exquis, vautrés sur leurs divans, mais de la ruine de Joseph ils ne se soucient pas.» Isaïe, contre qui a-t-il lancé la malédiction ? N'est-ce pas contre ceux qui commencent leur journée dans des beuveries, lorsqu'il s'exprime en ces termes : «Malheur à ceux qui, levés de bonne heure, courent après les boissons fortes et qui s'attardent le soit. Le vin, en effet, les brûlera, car ils boivent le vin au son des cithares et de la harpe, mais ne prêtent pas attention à l'œuvre du Seigneur »? Quand donc les prêtres de Bel furent-ils confondus par Daniel ? N'est-ce pas quand la cendre les dénonça en les ayant pris au piège par le moyen des aliments et des boissons ?

Mais quel besoin ai-je de parler de tous ceux qui choisirent la voie large et critiquent la voie étroite? Il me suffit de la parole du Sauveur pour confondre les amateurs de rôtis, là où il nous montre, sans le nommer, un riche qui a passé tous les jours de sa vie à faire bonne chère; le voilà plein d'envie pour quelques miettes de pain et un peu d'eau du pauvre Lazare, sans même pouvoir les obtenir. Considérons le chœur des saints de jadis et voyons simplement quelle était la marque distinctive de leur enseignement; est-ce celui qui se donne à travers une vie respectable et une parole sincère ou à travers une participation continuelle aux beuveries et aux festins? «Hénoch», le premier, «fut-il enlevé à cause de sa foi» ou à cause d'un banquet? Puis Noé est-ce par sa foi qu'il sauva le genre humain dans l'arche, lorsque l'eau avait purifié toute la surface de la terre de cette suite de beuveries et d'actions impures, ou bien par le jeûne et la prière? N'est-ce pas pour s'être adonné à la boisson peu après une si grande tempête que les Écritures proclament sa honte et non sa gloire? Et quand le bienheureux Abraham fut vainqueur des cinq rois du pays de Sodome et ramena Lot, triompha-t-il par la foi et la justice ou par le manger et le boire?

Théodore prit alors la parole :

Si tu veux citer Abraham, alors écoute mon opinion : n'importe qui te dira que c'est grâce à sa foi qu'il fut vainqueur à la guerre, mais c'est par la table qu'il s'attira la faveur de Dieu, comme tu as été le premier à le rappeler.

L'ÉVÊQUE. Eh quoi ! Si c'est par sa table qu'Abraham s'attira la faveur de Dieu, allons-nous tous abandonner la foi et les autres vertus, pour ne plus nous préoccuper que des banquets ? Nous ressemblerions alors tout à fait à des aubergistes ou à des cabaretiers qui ont construit des établissements sur toutes les routes pour y faire fortune. Et les vierges donc, elles qui luttent pour être pures de corps et d'esprit en vue de la gloire de Dieu, vont-elles, parce que Marie a enfanté le Christ, enfanter elles aussi ? Si elles agissent ainsi, elles ne différeront en rien des courtisanes; car si les prédicateurs se mettent à dresser la table à cause d'Abraham, que les vierges, elles aussi, enfantent à cause de Marie ! Allons, mon très honorable ami, ne faisons pas injure à des événements qui se sont produits ou se produiront encore à bon droit dans une circonstance particulière; la conscience de chacun, s'il le veut, lui dicte son devoir.

Et puis, si Jacob, le lutteur, put voler à Laban tout son bétail, fut-ce grâce à son austérité ou parce qu'il présidait à des beuveries, lui qui dit : «J'ai été brûlé par la chaleur du jour et par le gel de la nuit et le sommeil m'a quitté »? Dans sa prière, il ne demande que du pain et de quoi se vêtir en disant : «Si tu me donnes du pain à manger et un manteau pour me couvrir, tout ce que tu me donneras, je t'en paierai la dîme.» Il n'a pas dit : Je le dépenserai en festins. Et le grand Moïse, porte-parole et fidèle serviteur de Dieu, rassembla-t-il le peuple sur la montagne devant une table qu'il aurait dressée ? Quels cratères remplis de boissons avait-il, lui qui, devant l'incrédulité du peuple, tira l'eau du rocher avec son bâton, lui qui, étant le guide de six cent mille hommes, portait les tables de la Loi pour remettre le peuple dans le droit chemin, est-ce en offrant à ceux qu'il instruisait des coupes transparentes, des matrices de truie, des oiseaux du Phase, du poisson de mer, du vin de Tyr bien filtré et du pain lavé ou bien la parole ?

LE DIACRE. Mais on pourra t'objecter devant ces arguments, Père : Donne-moi donc aussi de cette manne et de cette eau; je ne demande rien d'autre.

L'ÉVÊQUE. Et qui serait assez borné pour préférer une manne palpable et une eau courante à l'enseignement spirituel ? Ensuite, Samuel, l'éducateur du peuple, qui pendant vingt-cinq ans demeura à Armatayim, détourna-t-il jamais quelqu'un des idoles par la table et non par la parole ? Quand donc le roi à la fois prophète et auteur des psaumes dressa-t-il une table raffinée, lui qui dit : «La cendre est le pain que j'ai mangé et je mélangeais a boisson de larmes »? Élie le Thesbite, qui soumit au jeûne tout le pays et força pendant trois ans et demi les gloutons à l'abstinence, à quelle table les a-t-il invités pour les délivrer du péché ? Quels cuisiniers avait-il à son service ? N'est-ce pas de corbeaux qu'il recevait sa nourriture quotidienne ? Et le sage Daniel qui voyait j'avenir de ses propres yeux, à quelle table instruisit-il les Assyriens ? N'est-ce pas grâce au jeûne et à la prière qu'il fit périr le dragon, renversa Bel, musela les lions et persuada au

roi de renier les dieux de ses pères et de confesser le seul Dieu qui existe ? Et le chœur des autres prophètes et des apôtres, à quelles tables, de quelles friandises se régalèrent-ils ? N'étaient-ils pas des éducateurs et ne s'étaient-ils pas vu confier la terre entière ? Ne sommesnous pas leurs successeurs ? La Parole ne nous ordonne-t-elle pas de les imiter en méditant sur leur conduite, comme Paul l'enseigne en disant : «Considérant l'issue de leur carrière, imitez leur foi »? Et le héraut de la pénitence, Jean le Baptiste, avait-il des gâteaux de miel dans le désert, lui qui non seulement ne préparait pas de repas à ceux qui venaient à lui, mais encore leur rendait sa compagnie amère par ses réprimandes ? En effet, il bouleversait leur conscience souillée non seulement par la sévérité de son regard, mais aussi par sa seule apparence et bien plus encore par sa parole avec laquelle, comme avec un glaive, il perçait les abcès de leurs âmes : «Engeance de vipères! Qui vous a suggéré de fuir devant la colère imminente ? Produisez donc des fruits dignes du repentir», sans vous rassurer par le seul fait que vous êtes baptisés ou que vous êtes es enfants d'Abraham.

Que dire du docteur des Gentils qui abolit la circoncision de la chair pour instituer la circoncision de la foi, «le vase d'élection», Paul ? le trouve-t-on uniquement préoccupé de la table ? lui qui plus qu'en toutes choses avait une dette dans ce domaine et l'obligation, puisqu'il s'adressait à des peuples sans foi, de lier d'abord avec eux des relations de table ? Qu'est-ce donc qu'il écrit à Timothée, l'épiscope d'Ephèse ? «Mets tous tes soins» ... au raffinement de la table ? ou «à la lecture, à l'exhortation et à l'enseignement »? c'est à ces activités que le bienheureux Jean consacrait tout son zèle et toute son ardeur. «Insiste à temps et à contretemps, dit-il, accuse, réprimande, exhorte», personne ne lui reprochant de préconiser deux fois la sévérité et une fois la douceur et peut-être encore cette dernière avec parcimonie; d'un côté «accuse, réprimande», qui sont choses extrêmement pénibles, mais de l'autre «exhorte» et non «sois complaisant»; et cela, pratiqué en toute connaissance de cause, est plus pénible aux gens qui, tombés bien bas par la débauche, trouvent les reproches trop durs; car dans un cas, l'âme s'obstinant, peut-être sous l'empire de la colère, reste insensible aux paroles de reproche, tandis que dans l'autre, rendue sensible calmement et progressivement par des mots où la douceur est jointe à la vérité, comme brûlée à feu doux, elle se fend. Et que lui rappelle-t-il encore : des beuveries, des festins ou les sujets de fierté que sont ses tribulations ? quand il dit : «Tu as été témoin de ma conduite», -comment j'ai tenu ma résolution de tout faire pour la gloire de Dieu -«dans les persécutions.» Fait-il jamais mention de la table pour réfuter l'erreur ? Voyons encore ce qu'il écrit à Tite l'épiscope de Crète; parle-t-il de nourriture et de boisson ou de reproches et d'enseignement ? Quand il dit : «Je t'ai laissé en Crète pour que tu mettes en ordre ce qui reste à régler et que tu les persuades de ne pas enseigner des doctrines étrangères, ni de s'attacher à des fables et à des généalogies interminables,» ajoutant en manière de reproche, «ces Crétois toujours menteurs, de mauvaises bêtes, des ventres paresseux.»

Qu'ils nous disent alors, ces adorateurs du ventre, ces géants de la table, ces chasseurs de femmes qui blâment l'ascèse de Jean, où ils ont pu trouver, après avoir parcouru l'Ancien et le Nouveau Testament, un éloge des banquets, si ce n'est peut-être devant des nations étrangères et cela pour conclure la paix avec des peuples sauvages et barbares que la loi de la table peut apprivoiser ? Quand donc les banquets n'ont-ils pas été une occasion de péché ? Que dis-ie : de péché ? bien plutôt d'une grande idolâtrie et d'un fratricide, comme il est écrit : «Le peuple s'assit pour manger et pour boire; puis il se relevèrent pour jouer»; or le jeu était le fruit de l'ivresse. «Venez, fabriquons des dieux qui marchent devant nous.» Ils chancelaient sous l'effet du vin et réclamaient des dieux qui bougent, reniant le Dieu immuable qui remplit l'univers sans avoir à se déplacer. Et le prophète que dit-il ? Les lèvres du prêtre parleront de banquets, parce qu'on lui réclamera des festins et des repas, ou «les lèvres du prêtre garderont la Loi et on recherchera l'instruction de sa bouche, parce qu'il est le messager du Seigneur,» et non pas un cuisinier ? Et la tour, à Khalannê, quand fut-elle bâtie, avant ou après le vin ? N'est-ce pas à l'époque du vin, lorsque Noé, qui planta la vigne, fut le premier à récolter l'opprobre, si du moins il en est ainsi, non pour avoir bu, ni pour avoir planté la vigne, mais pour son manque de mesure ? Quand donc Joseph fut-il vendu par ses frères ? Alors qu'ils mettaient tous leurs soins à paître leurs brebis ou bien après avoir égorgé les plus belles, ils les mangeaient tout à loisir et au cours d'un banguet complotaient par jalousie contre lui ? Quand donc offrit-on à la courtisane la tête de Jean Baptiste sur un plat, dans un colloque de sages ou dans une beuverie d'impies ? Le bienheureux Paul estce en buvant et en mangeant qu'il prolongeait ses discours jusqu'au milieu de la nuit, ou en jeûnant et en enseignant pour amener à la foi ceux qui ignoraient Dieu ? Enfin, le pasteur suprême, le sage suprême, Jésus le Christ, le redresseur des erreurs de l'humanité, quand donc le trouve-t-on à manger dans une ville, sinon pour la Pâque, ce qui était l'accomplissement des mystères ? Et de quoi le trouve-t-on occupé à parler avec ses disciples qui s'inquiétaient, de

nourriture ou des Écritures ? «Travaillez, dit-il, non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui demeure.

Que l'admirable Jean dise, lui aussi, avec le Seigneur : mon banquet, c'est l'enseignement et la distribution de la parole; c'est pour cela que j'ai été choisi en vue du salut du peuple, «car ce n'est pas la nourriture qui nous rapproche de Dieu, que nous mangions ou que nous ne mangions pas». C'est, en effet, une coutume chez les païens d'abuser par la table ceux qu'ils veulent tromper; incapables de les persuader par la parole, ils disent : «Mangeons et buvons, car demain nous mourrons»; c'est à eux que l'Apôtre adresse cette réprimande assez dure: «Ne vous y trompez pas; les mauvaises conversations corrompent les bonnes mœurs», entendant par «mauvaises conversations» les propos qui tournent autour de tels sujets.

LE DIACRE. Voilà un noble discours, orné d'une belle érudition et il en est bien ainsi : «Malheur à celui qui appelle amer ce qui est doux et doux ce qui est amer; malheur à celui qui change les ténèbres en lumière et la lumière en ténèbres !» Mais on pourra te répondre : nous ne disons pas non plus que Jean s'est livré à de telles agapes; certes, la libéralité sans mesure entretient la propension aux plaisirs et une trop grande réclusion est signe de défiance et de mesquinerie. Mais il aurait pu inviter seulement les évêques et particulièrement les plus pieux d'entre eux; ou bien, sinon des évêques, tout au moins son propre clergé, imitant en cela le Maître qui mangeait avec les douze apôtres.

L'ÉVÊQUE. Ton objection serait tout à fait pertinente, ô ami le plus amoureux de la vérité parmi les hommes, si du moins les clercs avaient accepté de prendre leurs repas avec Jean et de manger après L'heure ou de ne pas manger du tout de la journée; mais ils exigeaient à l'heure juste une table abondante et raffinée. Or, il eût été inconvenant de dépenser la nourriture des malades e des pauvres pour combler l'avidité de gens en bonne santé. Mais quelle est cette loi selon laquelle les élèves dictent leur loi au maître ou les malades au médecin ou les matelots au pilote ? alors que c'est toujours le médecin qui tend la santé aux malades, l'enseignant qui corrige les élèves et le pilote qui garantit à l'équipage l'arrivée à bon port. Ils s'en remettent bien au médecin et au pilote ceux qui acceptent, par amour de la vie, la douleur ou le désagrément, malgré l'incertitude du succès; mais le maître qui enseigne une vie meilleure, qui a reçu la charge de chasser maladies et infirmités, qui enfin est expert à franchir la vague redoutable des plaisirs, voilà que tous l'accablent en déchaînant contre lui leurs langue sans frein et en éclaboussant tous ses actes de la boue de leurs pieds.

De plus, s'il s'était livré tout entier aux plaisirs de la table, eût-il pu suffire à tant de requêtes, alors qu'il vivait dans une ville si grande où chacun, soit pour obtenir une faveur, soit poussé par la pauvreté, soit mû par la gloutonnerie, cherchait à manger avec lui ? Quand donc auraient trouvé place la contemplation de Dieu, l'attention portée à la parole, l'étude des Écritures; la sollicitude à l'égard des veuves, la consolation des orphelins, le soin des malades, l'assistance à ceux qui étaient accablés, la conversion de ceux qui étaient dans l'erreur, la préoccupation constante des affaires, la visite des prisonniers ? Comment a-t-il échappé à la malédiction de Dieu qui lance cette invective par la bouche d'Ézéchiel : «Ô pasteurs qui se paissent eux-mêmes au lieu de faire paître les brebis, vous n'avez pas ramené au bercail celle qui était égarée, vous n'avez pas cherché celle qui était perdue, vous n'avez pas veillé sur la malade, vous n'avez pas fait un bandage à celle qui était blessée, mais vous avez égorgé et mangé celles qui étaient grasses» – c'est à leur sujet que Paul écrit : «Vous supportez bien qu'on vous asservisse, qu'on vous dévore,qu'on vous dépouille» – « et vous vous revêtez de leurs toisons, mais vous ne faites pas paître le troupeau», et dans Jérémie, il dit aussi à propos des bergers négligents : «Bien des bergers ont dévasté ma vigne.»

Le diacre repartit :

Il aurait pu répartir son temps entre les soins à donner à tout ce monde et le souci des affaires de l'Église, afin de ne pas avoir mauvaise réputation, alors qu'il était grand dans tous les autres domaines.

L'ÉVÊQUE. Ce qu'on lui demande justement, pour qu'il n'ait pas mauvaise réputation, c'est d'offrir abondamment sa parole, son ardeur, son zèle et toute la sollicitude qu'on attend d'un prêtre. Ignores-tu donc, mon très honorable ami, que pour la médisance, il y a aussi une béatitude bien spécifiée par le Seigneur, quand, parmi les autres béatitudes, il dit : «Heureux êtesvous quand on vous outragera et qu'on dira contre vous toutes sortes de méchancetés.» – «Mais malheur à vous quand tous les hommes diront du bien de vous; c'est de cette manière, en effet, que leurs pères traitaient les faux prophètes.» Comment une bouche exercée à répéter les paroles de Dieu et une oreille à obéir aux oracles divins pouvaient-elles supporter le bavardage d'une table, alors que le Seigneur dit : «Nul ne peut servir deux maîtres» et ensuite :«Vous ne pouvez servir Dieu et Mamon »? Cherchons donc à savoir qui est Mamon, pour ne pas nous retrouver à

servir, non pas les deux maîtres, mais le seul Mamon. Par «Mamon», ce n'est pas le diable qu'il désigne ici, mais la vaine sollicitude de ce monde dont le Verbe a détourné ses disciples.

LE DIACRE. Reviens maintenant, très saint Père, au reste des événements, car ton propos au sujet de la table a été suffisamment explicite. Et ne me reproche pas mes objections : c'est pour en savoir davantage que j'ai interrogé tes nombreuses connaissances avec tant de minutie.

L'ÉVÊQUE. Laisse-moi éclaircir ce point davantage encore, ô Théodore si désireux d'apprendre, car j'ai fait partie, moi aussi, de ceux qui s'efforcent d'utiliser la table pour plaire à la foule. Qu'un évêque, surtout dans une grande ville, abandonnant le service de la parole, ne tienne pas en mains jour et nuit les livres de la Loi, qu'il s'occupe des pauvres sans payer de sa personne, mais en déléguant cette tâche à d'autres, il sera bien loin de ceux qui ont dit : «Vois, nous avons tout laissé et nous t'avons suivi; que nous adviendra-t-il ?» – Il s'ajoutera au nombre de ceux qui disent : «Seigneur, n'est-ce pas en ton nom que nous avons fait ceci ou cela ?» et il s'entendra répondre avec eux: : «Éloignez-vous de moi, maudits; je ne sais d'où vous êtes.» Car la Parole ne reconnaît pas les ouvriers qui ne parlent pas. «Son œil est trop pur pour voir le mal.»

En effet, beaucoup d'évêques, qui se disent tels, cherchant à désarmer la haine dont ils sont l'objet à juste titre en raison de leur conduite personnelle et de leur indifférence aux réalités spirituelles, échangent une passion contre une autre, l'avarice contre la vaine gloire; d'une main ils commettent des injustices sans nombre en vue d'un gain méprisable, de l'autre ils rivalisent en festins et érigent comme des stèles des monuments élevés, croyant par ce moyen apparaître comme des bienfaiteurs pleins d'activité, pour récolter ainsi l'estime au lieu du mépris; ils oublient l'Ecclésiaste qui a bâti et déteste son œuvre et dissuade expressément d'en faire autant en écrivant : «Je me suis fait des maisons et des vergers» et il suite : «et voilà tout est vanité; et j'ai détesté toute la peine qui me fait peiner sous le soleil.» Il n'a pas dit : au-dessus du soleil, pour ne pas faire insulte aux soucis spirituels. Et si je dis cela, ce n'est pas pour comprendre parmi eux tous ceux qui font construire à bon escient et quand c'est nécessaire, ou restaurent les bâtiments de l'Eglise, mais c'est à cause de ceux qui dépensent le bien des pauvres en galeries surélevées, en fontaines d'eaux aériennes à trois niveaux, en thermes dissimulés pour accueillir honteusement les deux sexes, soit pour gagner plus d'argent, soit au contraire pour se faite des amis par des divertissements, les remerciant ainsi de leur faveur en fournissant tous les instruments de plaisir à ceux qui tombent dans le péché. Qu'il me soit épargné, ô Théodore au grand nom, de ne jamais plaire à des méchants, car je ne pourrais leur plaire autrement qu'en employant des moyens qui ne plaisent pas au Christ.

A ces mots, le diacre plein d'admiration prit la parole et demanda :

Ces paroles sont conformes à la nature des choses et il n'y a rien à redire; mais si tu as quelque connaissance des événements que le saint Jean a marqués de son empreinte en Asie, puisque c'est lui qui est actuellement le sujet de notre entretien, fais-nous en part, L'ÉVÉQUE. Bien volontiers.

LE DIACRE. Es-tu au courant pour en avoir été témoin ou as-tu été renseigné par d'autres ? L'ÉVÊQUE. Je n'ai pas manqué le moindre détail du procès.

LE DIACRE. Retrace-moi alors en détail la succession des événements, leur issue et leur point de départ; Théophile, en effet, voulant mettre en valeur ou couvrir sa propre témérité dans un récit de sa composition, a précisément dit que le bienheureux Jean, mû par une passion de domination, déposa seize évêques en un seul jour et intronisa à leur place ses partisans.

L'ÉVÊQUE. Il n'a rien fait là de contraire à ses manières habituelles, cet homme admirable : écrire contre Jean et écrire des mensonges. Les accusations sous lesquelles il croit cacher sa propre ignominie servent plutôt à la mettre en évidence et font ressortir malgré lui l'innocence de Jean, comme l'histoire de Balaam. S'il venait de le déposer, point n'était besoin d'écrire contre lui ou de l'exiler, puisque la déposition suffit à l'opprobre de ceux qui sont déposés; mais l'homme vertueux reste à l'abri de la déposition et s'il triomphe dans sa défaite même, la jalousie demeure, essuyant l'échec d'une victoire imméritée; elle s'enfle comme une bulle et crève sur elle-même, par ses écrits et ses calomnies, selon le mot du prophète Isaïe : «Malheur», à celui qui se laisse entraîner à ne fabriquer, dire et écrire que des mensonges : «Malheur, en effet, dit-il, à ceux qui écrivent, car ils écrivent l'iniquité!»

Quant à l'affaire des évêques déposés en Asie, dont le nombre n'est pas de seize, mais de six comme je l'affirmerai devant le tribunal de Dieu, je ne retrancherai rien aux chiffres, je n'ajouterai rien à la nature des événements, mais je raconterai les choses comme elles sont. Lors de la treizième indiction, à Constantinople, les évêques d'Asie, qui étaient venus pour certaines affaires urgentes, séjournaient avec nous; étaient présents également d'autres évêques, l'un de Scythie, je veux dire Théotime, un autre de Thrace, Ammon l'Égyptien, et un troisième de Galatie, Arabianos, tous trois métropolites et avancés en âge, ce qui faisait en tout vingt-deux évêques.

Profitant de ce qu'ils étaient ainsi rassemblés et en communion les uns avec les autres, un certain Eusèbe, du pays des Celbiani, évêque de Valentinopolis, se présenta devant le synode réuni le premier jour de la semaine et remit au synode des libelles contre Antoninos, évêque d'Ephèse, en ayant évidemment inscrit en premier, comme il est naturel, le nom de Jean; ils comportaient sept têtes de chapitres : premièrement, il a fait fondre des objets sacrés et en a mis le produit sur le compte de son fils; deuxièmement, il a pris des marbres dans l'entrée du baptistère et les a utilisés pour ses bains personnels; ensuite, il a fait dresser dans sa salle à manger des colonnes appartenant à l'Église, qui pourtant gisaient là depuis plusieurs années; quatrième, esclave a commis un meurtre, et il le garde toujours à son service sans l'inquiéter; cinquièmement, Basilina, la mère de l'empereur Julien, ayant légué des terres à l'Église, il les a vendues et s'en est approprié l'argent; sixièmement, après s'être séparé de sa femme, il l'a rejointe et en a eu des enfants; septièmement enfin, sa loi, sa règle c'est de vendre les ordinations d'évêques en proportion des revenus. «Et ils sont là, ceux qui ont payé et ont été ordonnés, ainsi que celui qui a reçu l'argent; j'ai des preuves de ce que j'avance.»

LE DIACRE. Je t'en prie, Père, écourte ce récit; ceux qui sont ici sont scandalisés, quand ce sont des évêques qui racontent de tels abus, à plus forte raison s'ils les commettent.

L'ÉVÊQUE. Hélas! malheureux que je suis! J'ai été réservé pour ce temps où le sacerdoce est vendu pour de l'argent – si du moins on peut parler de sacerdoce. Mais si «je suis devenu fou» au point de faire ce récit, c'est à cause des calomniateurs de Jean qui nous ont mis dans cette situation. Écoute-moi cependant avec patience et tu admireras, cette fois encore, la modération de Jeau qui, ayant maîtrisé pour un temps son impulsivité, dit à Eusèbe: «Frère Eusèbe, les accusations portées sous l'empire de la contrariété sont souvent difficiles à prouver; cesse, je t'en prie, d'accuser par écrit notre frère Antoninos et nous mettrons bon ordre aux faits qui motivent ta contrariété.» Là-dessus (Eusèbe), s'étant échauffé, usait d'expressions violentes, débordant de rage contre Antoninos en persistant dans son accusation. Jean demande alors à Paul, évêque d'Héraclée – il semblait être, en effet, partisan d'Antoninos – de réconcilier les deux hommes, puis il se leva et se rendit à l'église avec les évêques, car c'était le moment de la célébration des mystères. Il adressa au peuple le salut de paix habituel et prit place au milieu des évêques.

Mais voilà qu'Eusèbe, l'accusateur, arrivant sans être vu, présente devant tout le peuple et les évêques un autre libelle contenant les mêmes charges; il se met à adjurer Jean avec de terribles menaces, y mêlant «le salut des souverains», dans la plus grande agitation, au point que les gens, affolés par son audace, crurent qu'il demandait à Jean d'intervenir auprès de l'empereur pour obtenir grâce de sa vie. Jean, lui, ayant vu l'obstination de l'homme et soucieux de maintenir le calme dans l'assemblée, prit le document et après la lecture des divines Écritures, ayant demandé à Pansophios, évêque de Pisidie, de présenter les offrandes, il se retira avec les autres évêques; car il refusait d'officier avec l'esprit troublé, fidèle à la parole de l'Évangile : «Quand tu apportes ton offrande ...» et la suite.

Ayant examiné la chose à fond après le renvoi du peuple et ayant pris place dans le baptistère avec les autres évêques, il fait appeler l'accusateur et lui dit devant tous : «Je te répète ce que je t'ai dit : beaucoup disent et écrivent bien des choses sous l'empire de la contrariété ou de la colère, mais sont incapables de fournir des preuves. Si donc tu as des certitudes contre ceux que tu veux accuser - car nous ne te repousserons pas si tu peux prouver, mais si tu ne le peux, nous ne te contraindrons pas -, avant la lecture de ton libelle, choisis le parti le meilleur; car une fois la lecture faite et entendue de tout le monde, les actes du procès seront fixés par écrit et. en tant qu'évêque, tu ne pourras plus retirer ta plainte.» A ces mots, l'autre persistait toujours dans sa résolution. On fait lire alors le document; les points énoncés plus haut furent lus. Ayant donc entendu la teneur du document, les évêques les plus âgés disent à Jean : «Bien qu'en tout état de cause chacun des chefs d'accusation soit une impiété et une chose absolument défendue par les saintes lois pour ne pas paraître donner tout notre temps à des charges mineures que l'enquête commence par l'accusation la plus redoutable; si elle est vérifiée, il n'y a plus de contestation possible sur les autres chefs d'accusation, car la racine de ce grief porte comme fruit toute espèce de mal, selon celui qui a dit : L'amour de l'argent est la racine de tous les maux. En effet, celui qui a accepté de l'argent contre des innocents et qui a pensé vendre pour de l'argent le don du saint Esprit, comment aura-t-il des scrupules pour les vases sacrés, les bâtiments ou les terres de l'Église ?»

Alors, Jean commence l'examen des accusations et demande à Antoninos : «Que distu devant ce frère Antoninos ?»Il nia naturellement; comment aurait-il pu dès le début, reconnaître son déshonneur ? Ceux qui avaient donné de l'argent furent interrogés; ils nièrent aussi. Làdessus, l'enquête s'étant poursuivie soigneusement jusqu'à la huitième heure, le jugement commençait à prendre forme d'après certains indices. Finalement, on en arrive, comme il est

naturel, aux témoins en présence desquels l'argent avait été donné et reçu. Les témoins étaient absents; leur comparution était nécessaire. Ayant bien vu la difficulté de les faire comparaître, Jean est saisi du vif désir d'épurer l'Église et, pour ménager les témoins, de se rendre lui-même en Asie afin de mettre le point final à l'enquête. Antoninos alors, ayant vu la ferme résolution de Jean et son impartialité, et très conscient lui-même de sa propre culpabilité, va trouver un magistrat dont il administrait les domaines en Asie et le conjure de faire en sorte que Jean soit retenu de façon à ne pouvoir partir pour l'Asie, lui promettant de faire connaître les témoins. L'autre prend aussitôt des dispositions pour que Jean reçoive un ordre du palais rédigé en ces termes : «Il ne convient pas que toi, qui es évêque et protecteur de nos âmes, tu quittes notre ville menacée d'un si grand trouble pour entreprendre ce voyage en Asie, alors qu'on peut facilement faire venir les témoins. C'était Gaïnas, le barbare, le trouble auquel on s'attendait.

Qu'ajouter encore ? Pour ne pas trop allonger ce récit, on le persuade de rester, malgré le souci qu'il avait du procès et de ne pas imposer une fatigue excessive aux témoins. Ce report de la comparution des témoins fut une aubaine pour l'accusé : il lui était maintenant possible de s'en débarrasser, en les corrompant ou en faisant pression sur eux. Mais Jean l'avait prévu. Il décide, avec le synode assemblé, d'envoyer en Asie quelques-uns des évêques présents pour interroger les témoins. Aussitôt furent désignés pour cette mission trois évêques : Synclétios, métropolite de Trajanopolis, Hésychios de Parion et Palladios d'Hélénopolis, après délibération synodale inscrite aux minutes du procès : celui qui, dans deux mois, ne se serait pas présenté pour soutenir ses droits dans la ville d'Hypaepa en Asie - on avait choisi cette ville parce qu'elle était à égale proximité des accusés et des autres évêques devant juger l'affaire avec Syndétios - serait retranché de la communion. Là-dessus Syndétios et Palladios, les deux évêgues qui avaient été désignés, descendirent à Smyrne; Hésychios, en effet, ami d'Antoninos, avait prétexté une maladie. Tout de suite, par lettre, ils signalèrent leur arrivée aux deux parties, afin qu'elles viennent ensemble dans la ville fixée pour remplir leurs engagements. Mais eux s'étaient concertés et, l'un payant l'autre jurant, étaient devenus complices avant l'arrivée des juges. Ils vinrent pour la forme à Hypaepa et pensaient se jouer de ceux qui devaient arbitrer le conflit, retardant une fois encore la comparution des témoins qui étaient soi-disant en voyage pour diverses affaires. Les juges demandent alors l'accusateur : «Dans combien de temps nous les amènes-tu ? Nous les attendons.» Pensant qu'ils supporteraient difficilement les désagréments du climat - c'était au plus fort de – et s'en iraient, il promit par écrit de produire les témoins dans les guarante jours ou de se soumettre aux sanctions canoniques. On le laissa donc partir à la recherche des témoins; mais lui, abandonnant l'affaire, gagne Constantinople et y reste caché. Ceux qui devaient arbitrer le conflit attendirent naturellement quarante jours; comme il ne paraissait nulle part, ils écrivirent à tous les évêques d'Asie pour le retrancher de la communion comme coupable soit de fuite, soit de fausse accusation. Ensuite, ils s'attardèrent encore trente jours dans le pays; comme il n'apparaissait toujours pas, ils prirent le chemin du retour et rentrèrent à Constantinople; là, tombant sur lui à l'improviste, ils lui reprochaient sa conduite scandaleuse. Mais lui, excusant à nouveau son retard par une prétendue maladie, promettait de produire les témoins.

Après tout ce temps passé en démarches inutiles, voila que meurt celui avec qui Eusèbe était en procès, Antoninos. Aussitôt parvient d'Asie une résolution rédigée par le clergé de l'Église d'Éphèse, ainsi que par les évêques de la province; elle contenait une requête adressée à Jean et accompagnée d'un terrible serment : «Puisque dans les années passées les lois établies et nous avons été conduits dans la confusion, nous t'en prions, vénérable Père, viens imposer à l'Église d'Éphèse une forme selon Dieu; elle est éprouvée depuis longtemps à la fois par la faute des sectateurs d'Arius et par la cupidité et l'égoïsme de ceux qui se prétendent fidèles à notre foi; car nombreux sont ceux; tels des loups alléchés par l'espoir du trône épiscopal sont prêts à s'en saisir à tout prix.

Jean alors, malgré une si mauvaise santé et la saison hivernale, sans considérer ce que la situation avait de pénible, alors qu'il s'agissait surtout de remettre en ordre toute la province d'Asie où les affaires étaient bien malades par suite de l'impéritie et de l'abandon des pasteurs, fortifié par sa résolution, s'embarque et quitte la ville. Mais un vent du nord violent s'étant élevé, las marins effrayés, pour ne pas être jetés sur l'île de Proconèse, hissent la voile de fortune sur le navire ballotté et gagnent l'abri de la montagne du Tritôn; là, ayant jeté les amarres, ils attendaient un vent du sud pour gagner Apamée. Pendant deux jours ils restèrent à jeun, secoués sur le navire; le troisième jour, ils débarquèrent à Apamée où les attendaient Paul, Cirions et Palladios – c'était eux, en effet, que Jean avait pris pour compagnons de voyage. Achevant leur route par voie de terre, ils atteignent Éphèse; alors ils procèdent à l'élection, ayant rassemblé tous les évêques de Lydie, d'Asie et de Carie, en tout soixante-six évêques surtout de Phrygie, venus avec une ardeur spontanée pour profiter de la sagesse qui sortait de sa bouche, selon la parole : «La

sagesse se fait entendre aux issues de la ville» c'est-à-dire en ceux qui parlent – «et sur les places elle montre de l'assurance», ce qui veut dire dans les cœurs que les angoisses de toutes sortes ont élargi, selon qu'il est écrit : «Dans l'angoisse tu m'as élargi», car la sagesse est à l'étroit chez ceux qui sèment l'ivraie et étouffent les parole.

Les choses en étaient là quand le responsable de notre long récit, Eusèbe, l'accusateur des six autres évêques, se présenta devant l'ensemble des évêques; il demandait à être reçu dans leur communion. Quelques-uns des évêques présents s'y opposèrent, arguant qu'il ne fallait pas le recevoir, étant donné que c'était un délateur. Alors, il se met à supplier en disant : «Puisque la cause dans son ensemble a été soumise pendant deux ans à une enquête approfondie et qu'elle a été ajournée jusqu'à l'audition des témoins je supplie Votre Piété de me laisser produite les témoins dès aujourd'hui. Même si Antoninos est mort, lui qui a reçu l'or pour consacrer des évêques, il reste au moins ceux qui ont payé pour être consacrés.»

Le synode rassemblé résolut d'examiner la chose. On entame la procédure par la lecture des actes relatant les précédents de l'affaire. Les témoins comparurent et comparurent en outre les six qui avaient payé pour être ordonnés. Au début, ils niaient; mais les témoins persistaient, les uns laïcs, les autres prêtres auxquels ils avaient cru pouvoir se fier - il y avait aussi quelques femmes -; ils précisaient en quoi avaient consisté les gages, les circonstances de temps, de lieu et leur valeur; les accusés, n'ayant guère la conscience tranquille, avouent d'eux-mêmes, sans qu'on ait beaucoup à les presser : «Nous avons payé, c'est entendu, et nous avons été ordonnés, mais nous pensions que c'était un moyen légal pour échapper aux charges municipales. Et maintenant nous demandons à rester au service de l'Église, si c'est conforme à la Loi divine; sinon à récupérer l'argent que nous avons versé, car certains d'entre nous ont engagé jusqu'au mobilier de leur femme.» En réponse Jean fit une promesse au synode : «Avec l'aide de Dieu, je les exempte des charges municipales, non sans en avoir fait la demande à l'empereur; quant à vous, ordonnez qu'ils soient remboursé par les héritiers d'Antoninos.» Le synode ordonna ils soient remboursés par les héritiers d'Antoninos et qu'ils pourraient communier à l'intérieur du sanctuaire mais qu'ils ne soient plus comptés au nombre des prêtres, de peur que, si on les y autorisait, la coutume judaïque ou égyptienne ne s'instaurât de vendre ou d'acheter le sacerdoce. On raconte, en effet, que le patriarche des Juifs, corrompu et indigne du titre qu'il porte, change, pour récolter de l'argent, chaque année ou tous les deux ans, les chefs des synagogues; de même son émule, le patriarche d'Égypte, pour que soit accomplie la parole du prophète : «Ses prêtres ont donné des réponses pour des cadeaux et ses prophètes vaticinaient pout de l'argent.»

De tous ces faits; il reste et des procès-verbaux et ceux qui ont tendu le jugement; ce n'est pas en un jour que l'enquête a été menée, comme l'a faussement affirmé Théophile, mais en deux ans; de plus, ceux qui furent déposés s'y résignèrent facilement, tout heureux d'échapper au jugement qui les menaçait, si bien que l'un d'eux devint défenseur des intérêts publics; enfin à leur place on en nomma d'autres, des célibataires qui pouvaient se parer de leur vie et de leur doctrine. Mais nos braves, tout à leur esprit de querelle, après l'exil de Jean, ayant reçu ce qu'ils avaient reçu – le vice n'a pas de nom, pas plus qu'il n'a d'existence – remirent en place dans leurs Églises ceux qui en avaient été expulsés quatre ans auparavant, chassant ainsi ceux qui avaient été intronisés légitimement et provoquant la disparition du troupeau du Christ.

Voici maintenant le plus ridicule de l'histoire, ou plutôt le plus lamentable; quand tu l'apprendras, Théodore, toi qui aimes tant à apprendre, «tes deux oreilles en tinteront» comme dit le prophète, et tu pleureras, dans ton amour pour Dieu, devant la folie de ces évêgues qui souillent de leur main ténébreuse les dons du Christ; en effet, les ordinations que Pierre et Jean accomplissaient dans le jeûne et la prière, après une mise à l'épreuve des candidats et dans la crainte de Dieu, eux, aux contraire, c'était dans l'ivrognerie, la débauche et en échange de misérables cadeaux, au profit de rebuts d'humanité, moins dignes encore que ces créatures dépourvues de raison, porcs et chiens, et dont Job, préfigurant le Sauveur, a prophétisé : «Eu que je considérais comme indignes d'être mêlés aux chiens de mes troupeaux, ils se cachaient dans les broussailles.» Ces compagnons des mimes et des Juifs se voient donc confier par nos sages les secrets du sacerdoce, comme s'ile étaient des amis du Sauveur; à cause d'eux les vrais fidèles fuient les lieux de prière; en effet, elle est sûrement arrivée jusqu'à vous la nouvelle du coup de force réalisé sans aucune raison valable dans l'Église d'Ephèse. Comment pourrait-il en être autrement, puisque c'est une ville au bord d la mer et qui colporte facilement les nouvelles ? Donc, à la place, bien plus, sur le trône de jean l'évangéliste, de celui qui s'appuya avec foi sur le sein de la sagesse et dont il est écrit : «Celui que jésus aimait,» auquel succède également Timothée, le disciple de Paul à qui l'Apôtre adresse deux de ses lettres, c'est «l'abomination de la désolation;» ayant ordonné l'eunuque du tribun Victor, ils l'intronisèrent et firent languir en prison

où il est encore celui que soixante-dix évêques avaient intronisé, un homme qui avait été moine au désert, avait parcouru le cycle des connaissances, avait pénétré à fond les saintes Ecritures et avait exercé trois ans le diaconat! Et plût au ciel, au moins, que cet eunuque qui avait été ordonné eût mené une vie respectable! Ce n'eût été qu'un demi-mal. Mais non, c'était un ver de terre, esclave de son ventre, débauché, effronté, ivrogne, prostitué, vendu, vil, cupide, bon à mettre aux fers dès sa naissance, une créature asexuée, un fou furieux; il avait porté sur ses épaules, comme je l'ai souvent entendu dire, des filles de théâtre, dans des beuveries de satyres où, tout couronné de lierre, il tenait en main un cratère et versait le vin pour figurer le Dionysos de la mythologie. Et tout cela il l'a fait non pas avant d'avoir été initié au Christ, mais c'était après son baptême, montrant ainsi qu'il ne croit même pas à la résurrection; car celui qui a sapé le fondement de la résurrection, comment croirait-il à celle-ci? Or, celui qui ne croit pas à la résurrection, comment pourrait-il être le héraut de la résurrection? Car quelqu'un a dit: «Comment prêcheront-ils, s'ils n'ont pas la foi?» Quant à lui, sa continence reste sans mérite n'étant due qu'au fer et sa folie est stérile à cause de sa propre infamie.

Voilà les événements d'Asie sur lesquels tu m'as interrogé à cause du rapport de Théophile prétendant que Jean a déposé seize évêques. En fait, sache bien, au nom de la vérité, qu'il n'y en a que six. Restent en notre possession les procès-verbaux de ces événements avec la signature des vingt-deux évêques qui ont entendu la muse dès le début et les soixante-dix autres qui ont prononcé la déposition et mis le point final au procès.

LE DIACRE. Pardonne-moi, Père, mais de tels agissements dépassent l'ivrognerie, la folie, l'infantilisme. Les fous, les ivrognes, les enfants, les premiers quand ils ont retrouvé le contrôle d'eux-mêmes, les seconds quand lis ont cuvé leur vin, les derniers quand ils sont parvenus â l'âge de raison, renient leurs actes, rougissant de ce qu'ils ont pu dire ou faire de honteux ou d'inconvenant; mais ces gens-là, des hommes mûrs pourtant et qui ont apparemment agi en toute lucidité, loin de se repentir de leurs actes, souhaitent au contraire que leur malfaisance demeure constante et durable. Ceux qui, en effet, ont placé sans frémir l'Évangile sur une tête indigne, au-dessus de laquelle se sont trémoussées des femmes indécentes, avec qui seront-ils comptés sinon avec ceux qui couronnèrent d'épines la tête du Fils de Dieu ? Mais toi, si tu es au courant de la façon dont fut installé Porphyre d'Antioche ou de ceux qui l'ont installé, si tu connais la vie passée du personnage dans ce qu'elle a ou n'a pas de notable et sa doctrine vraie ou fausse, renseigne-nous, surtout qu'il a écrit une lettre à l'Église de Rome, mais qui ne fut même pas jugée digne d'une réponse.

L'ÉVÊQUE. Mon langage sera le même, celui de la vérité, car je n'oublierai pas, la voix du Seigneur qui déclare : «De toute parole dite à la légère les hommes rendront compte au jour du jugement»; et je ne crain drais pas de paraphraser : ainsi que de toute écoute accordée à la légère. Aussi prends bien garde, si tu t'aperçois que je ne dis pas la vérité, de ne pas faire crédit à mes cheveux blancs, mais à la réalité des faits. Quel avantage aurais-je à mentir dans ce que j'ai raconté hier et aujourd'hui, puisque je serais confondu pour l'éternité devant le tribunal infaillible ? Comment supporterai-je la meule de la calomnie attachée au cou de ma pensée, entraîné dans l'abîme de la géhenne à cause de ceux que le mensonge a scandalisés ?

Ce Porphyre donc était depuis long temps dans l'Église où il avait d'abord été diacre, puis prêtre dans le prespytérium, mais pendant toutes ces années, la conduite qu'il adoptait n'était pas conforme à sa charge et il ne fut jamais d'aucune utilité à l'Église au point de vue spirituel; en opposition incessante avec les pieux évêques du voisinage, parce qu'il était soi-disant de la ville la plus importante et qu'il avait des magistrats à ses ordres, il trafiquait de sa charge; usant d'intrigues dans les saintes ordinations, il se faufilait grâce à l'habileté de ces manières parmi les évêques du moment, pourrait-on dire, les amenant malgré eux à conférer des ordinations emportées par le vent. C'est que la flatterie est redoutable quand elle s'unit à la perversité; Ménandre, le poète comique, le dit bien : «Ô Pamphile, il est difficile à une honnête homme de lutter contre une courtisane; celle-ci en sait plus long, elle fait plus de mal, ne rougit devant personne, mais enjôle davantage.» Et comme dit le sage Salomon : «La parole des fourbes est mielleuse, mais elle atteint l'homme jusqu'aux entrailles.»

En effet, il n'était pas seulement étranger à la modération dans les plaisirs de la chair, mais encore elle lui était insupportable, comme le parfum à un vautour, au point que s'est imposée sa réputation de pratiquer le vice des Sodomites; en effet, des lois, des bornes, des barrières ont été fixées par la nature à nos plaisirs, comme tout le monde le dit; mais lui franchissant la barrière renversant la borne, violant la loi, fit naître ce soupçon en s'affichant et en mangeant avec les charlatans et les cochers et tous ceux qui représentent les vieilles légendes au moyen de pantomimes inconvenantes en se tordant bras et jambes. Il n'eut pas honte de prendre la défense de ces charlatans et d'avoir lié de bonnes relations avec eux d'après les accusations qui figurent

dans les actes de nombreux magistrats, et il ne semble pas avoir lu le proverbe : «Ce qu'il ne faut pas faire, ne laisse même pas soupçonner que tu le fais.» On dit qu'en plus des scandales antérieurs, il a fait fondre, après son ordination, des vases sacrés et en a offert le produit aux magistrats; si bien qu'il parut dominer non par la parole, mais la tyrannie, ceux qui avaient le malheur de tomber en son pouvoir.

C'est au moment de l'exil de Jean en Arménie que se produisit la mort de Flavien, l'évêque d'Antioche. Porphyre s'apercut que l'andrôn aussi bien que le gynécée étaient suspendus par l'affection au cou du prêtre Constance qui avait été au service de l'Église depuis sa plus tendre enfance, un homme qui était «ambidextre», selon l'expression des juges, et dont la main réputée gauche était plus habile que la droite des autres. Ayant d'abord servi comme secrétaire, il s'était gardé pur de toute corruption et vénalité: ensuite, il accéda à la charge de lecteur, puis de diacre. dominant sans peine le désir de femmes qui règne chez les hommes, comme dit l'auteur des Proverbes : «La main des élus vaincra, sans efforts.» Certes la continence peut être aussi le propre des faibles, par crainte ou par honte, maîtrisent avec beaucoup de peine leurs instincts physiques; mais que l'amour des choses d'en-haut permette de ne pas être vaincu par les choses d'en~bas, cela appartient à ceux-là seulement qui aiment Dieu et que l'Écriture nomme «les élus», quand elle dit : «La main des élus vaincra sans efforts.» Constance est doux autant qu'on peut l'être, il pratique l'ascèse et il a le don de clairvoyance surnaturelle, rapide à comprendre, lent à punir, réfléchi, exprimant à mots couverts ses avis, pondérés, miséricordieux et détaché des richesses, équitable dans ses jugements, patient devant les injures, plein d'ardeur à convaincre, souvent il jeûnait jusqu'au soit pour soulager les affligés; d'aspect vénérable, l'œil vif, la démarche rapide, célibataire comme il se doit, il gardait le sourire sur son visage, même dans les maladies.

Voilà l'homme que lui, à prix d'or, se dispose à bannir et voici de quelle manière : il écrit aux palais en s'adressant aux évêques les plus influents et le le fait exiler à Oasis par un décret impérial, comme agitateur du peuple; mais Constance, très vite renseigné, est mis à l'abri en Chypre grâce à ses amis. Quant à Porphyre, ayant fait mettre sous bonne garde les prêtres Cyriaque et Diophante ainsi que d'autres membres du clergé, il attend le moment où toute la ville se transportait dans les faubourgs et il tient caché auprès de lui Acace, Sévérien et Antiochus; c'était, en effet l'une des plus célèbres fêtes païennes qui a lieu tous les quatre ans en l'honneur d'Héraclès, appelée Jeux Olympiques, où même les femmes en troupes errantes, si l'on peut dire, vont jusqu'à Daphné s'enflammer avec le peuple au spectacle des athlètes. Alors, ayant bondi dans l'église avec les évêques déjà nommés et un petit nombre de prêtres, Porphyre est ordonné en cachette, portes closes et dans une telle hâte qu'ils n'arrivent même pas à réciter la prière jusqu'au bout, de peur d'être surpris; ainsi en est-il de l'adultère qui n'est que bâtardise dans ses fruits et dans es œuvres.

Sévérien et ses compagnons, «ayant touché leur salaire», s'enfuirent a travers es montagnes sans routes frayées, échappant à la crainte que leur inspiraient les hommes, mais transpercés par celle de Dieu, qu'ils ignoraient. Cependant, une fois terminé le spectacle public et la foule revenue vers la ville, on annonce ce qu'il est advenu de Porphyre et la mise en scène d'Acace. Après s'être contenu ce soir-là et jusqu'à l'aube, comme sous l'aiguillon d'un adultère, le peuple entier se souleva et se précipita en foule avec des torches et des fagots, pour faire disparaître à la fois Porphyre et sa maison. Mais Porphyre n'ignorant pas la haine dont il est l'objet, ayant abandonné Dieu, va se réfugier auprès du commandant de l'armée et, après lui en avoir mis plein les mains, il part en guerre contre les disciples du Sauveur, non sans l'avoir détourné de ses campagnes contre les Isauriens. Ainsi, les Isauriens, ces terribles bandits, saccageaient Rhôsos et Séleucie, alors que Porphyre et le comte Valentin ravageaient avec leurs soldats l'Église des vrai fidèles; foulant aux pieds le très redoutable signe de la croix qu'ils portaient sur leurs épaules, à l'imitation de leur Maître, en processionnant sur la terre désolée.

Quelques jours plus tard, Porphyre écrit à la hâte a la Capitale et s'arrange pour qu'en plus des magistrats de son acabit un individu vieilli dans la cruauté, malfaisant et fourbe, soit nommé préfet des vigiles; ainsi, libre de calomnier les fidèles pleins de zèle, il pourrait se rendre maître de la ville, en imitant les manières de Néron, l'ennemi de Dieu. Ce n'est pas son genre de convaincre par la raison, mais bien plutôt de persécuter les gens par sa folie, et sa méchanceté, car il n'a pas pour but de plaire à Dieu en lui ramenant les âmes égarées, mais de remplir son ventre de serpent qui rampe sur la poitrine. Il y a donc des gens qui, par peur des sévices, se rassemblent dans les églises, de mauvais gré, pour sauver les apparences, mais en réalité, maudissant leur vie, attendent de recevoir le secours de Dieu.

A ces mots, Théodore stupéfait prit la parole :

Je remarque que ces actes sont en contradiction avec le sens des mots, Père. D'ordinaire, en effet, les amateurs de vaine gloire cherchent à plaire aux hommes; on les voit pratiquer la

flatterie et ils dressent des tables somptueuses pour être aimés et estimés, même s'il leur faut souvent essuyer des crachats. Comment alors Porphyre, ou d'autres ont-ils utilisé si habilement menaces, punitions, exil ? Je ne comprends pas.

L'ÉVÊQUE. Voilà bien l'étonnant, ô Théodore; ils en sont arrivés à un tel point de malice que, bien loin de chercher à plaire aux hommes, ils ne se soucient même plus de rougir de leurs actes. Le vice suscite les vices dans le vice; en effet, le vice utilise la vaine gloire quand il espère régner sur les sots en les flattant; mais quand ceux qu'il pourchasse se trouvent être inaccessibles à la flatterie et au luxe de la table, il lance des menaces et des représailles pour faire, par la cruauté et la terreur, se blottir de crainte ceux qu'il n'a pu allécher par les plaisirs de la table ou la flatterie, comme pour les martyrs. Avec eux, en effet, les deux moyens étaient mis en œuvre : le filet tendu par la corruption et les honneurs capturait ceux qui restaient bouche bée devant la gloriole, et la menace des châtiments leur préparant gril, chevalet, bêtes féroces et tout ce qui est bon à faire plus cruellement souffrir révélait les chrétiens courageux et pleins d'amour de Dieu.

Quant au clergé estimable d'Antioche, il réunit en cachette les fidèles, sans même s'approcher des murs de l'église, ainsi que toutes les femmes estimables dont la fortune affole ceux qui, parmi les chefs de l'Église, ne songent qu'à amasser de l'argent. Et que dire des fidèles de Constantinople ? Tel est le nombre de ceux qui ont déserté l'église pour se rassembler en plein air, comme nous l'avons déjà dit, que les détenteurs du pouvoir dans l'Église n'ont même pas autant d'auditeurs pour écouter ... leur silence, car ils n'ont jamais rien à dire.

LE DIACRE. Tu as libéré mon esprit de l'incertitude où il se trouvait prisonnier, Père, en me mettant devant les yeux ces événements; en effet, la cohérence de tes arguments et la sincérité de ton récit me garantissent que tout cela est bien arrivé; car il est impossible qu'un discours mensonger concorde avec lui-même.

Maintenant, si cela ne t'ennuie pas, parle-nous e ce qui touche à Olympias, SI tu en as que que peu connaissance.

L'ÉVÊQUE. Laquelle ? car il y a plusieurs femmes de ce nom.

LE DIACRE. La diaconesse de Constantinople, celle qui a été mariée autrefois à l'ex-préfet Nebridius.8

L'ÊVÊQUE. Effectivement, je la connais très bien.

LE DIACRE. Quelle sorte de femme est-ce donc ?

L'ÉVÊQUE. Ne dis pas «femme», mais plutôt quel «genre de personnage», car malgré sa constitution physique, c'est un homme.

LE DIACRE. Comment cela?

L"ÉVÊQUE. Par la vie qu'elle a menée, par son ascèse, par sa connaissance des Ecritures, par la patience dans les vicissitudes du sort.

LE DIACRE. Pourquoi Théophile l'a-t-il insultée ?

L'ÉVÊQUE. Quel Théophile.

LE DIACRE. Le prélat d'Alexandrie.

L'ÉVÊQUE. Il me semble, ô Théodore, que tu as recouvert d'oubli la longue course de mon récit.

LE DIACRE. En quoi donc ?

L'ÉVÊQUE. Celui qui n'a pas respecté la vérité, mais l'a foulée aux pieds comme l'ont montré mes récits précédents, celui qui, loin d'honorer l'Église d'ici-bas pour l'unité de laquelle le Seulengendré s'est mis en quatre comme on dit, fit tout, au contraire, pour l'outrager par son comportement, peut-il épargner une veuve qui passe sa vie dans la prière ? Cherche un peu pour voir s'il a jamais insulté un méchant, cet ennemi constant de la piété. Comment peux-tu ne pas remarquer, après lecture de ses lettres, qu'il s'y contredit de l'une à l'autre. En effet, d'un côté il médit du bienheureux Épiphane, évêque de Constantia de Chypre, qui a été à la tête de son Église pendant trente-six ans, en le traitant d'hérétique et de schismatique, cela auprès de Damase et du bienheureux Jean; alors qu'un peu plus tard, insultant le bienheureux Jean dans sa lettre au pape Innocent, on le voit qualifier Épiphane de «très saint». Combien de fois, à ton avis, alla-t-il, dans l'espoir de l'argent, embrasser les genoux de celle qu'il insulte maintenant ? Elle en tomba à terre devant un tel comportement, fondant en larmes à l'idée qu'un évêque s'abaissât ainsi. Mais, au fait, pourquoi j'insulta-t-il ?

LE DIACRE. Sous prétexte qu'elle aurait accueilli des moines qu'il avait chassés.

⁸ Olympias fut ordonné diaconesse par Nectaire. Nébridius était intendant du domaine impériale sous Théodose et préfet en 386.

L'ÉVÊQUE. Il est donc légitime et convenable, en règle générale, qu'un évêque chasse n'importe lequel de ses disciples, sans parler d'un moine ?

LE DIACRE. Oui, au cas où ils l'auraient irrité ou calomnié.

L'ÉVÊQUE. Et devrait-il assouvir sa propre colère en s'inquiétant de la calomnie ? Comment un tel homme désirera-t-il alors les outrages subis par le Christ, s'il s'occupe ainsi de sa réputation personnelle ? Pourquoi n'a-t-il pas en tous points imité le Maître qui a dit : «On nous insulte et nous bénissons »?

LE DIACRE. Et si ces moines étaient hérétiques, que devait-il faire ?

L'ÉVÊQUE. A coup sûr, il avait à les remettre dans la bonne voie et à les convaincre, et non pas à les expulser.

LE DIACRE. Et s'il l'avait fait, mais si eux ne l'avaient pas écouté, dans leur goût pour la dispute ? L'ÉVÊQUE. Il devait suivre le précepte de l'apôtre : «Quant à l'hérétique, après un premier, puis un second avertissement, évite-le, sachant que cet homme est un dévoyé.» Il n'est pas question de l'expulser, de le dépouiller, de le bannir de sa terre natale sous la menace des magistrats.

LE DIACRE. Tu me donnes la définition d'un homme parfait, qui aime Dieu et qui supporte le mal qu'on lui fait.

L'ÉVÊQUE. Ce n'est pas une bien grande gloire que de supporter celui qui est plus faible que soi. Mais s'il n'est pas aussi parfait qu'il conviendrait, comment cet homme peut-il être évêque ? Car un homme imparfait ne pourra pas exercer sa sollicitude sur des hommes imparfaits. De plus, comment peut-il s'appeler Théophile s'il n'aime pas Dieu pour lequel il aurait dû aisément supporter les outrages des hommes ? S'il n'aime pas Dieu, il est clair qu'il ne s'aime pas luimême; or, l'ennemi de lui-même, comment peut-il aimer les autres ? Rien d'étrange donc à ce qu'il ait blâmé Olympias, sous prétexte qu'elle avait accueilli des moines.

LE DIACRE. On s'accorde à reconnaître que Théophile s'est laissé aller à un acte de colère en les chassant, qu'ils aient été orthodoxes ou hérétiques; cependant la diaconesse n'aurait pas dû les accueillir.

L'ÉVÊQUE. Que t'en semble ? A-t-elle eu raison ou tort.

LE DIACRE. Tort, je viens de le dire.

L'ÉVÊQUE. Et condamne-t-on jamais la bienfaisance ?

LE DIACRE. Certes oui, si elle profite à des méchants et à des gens qui ne méritent pas de recevoir des bienfaits.

L'ÉVÊQUE. Et les cinq mille que le Sauveur nourrit avec cinq pains d'orge, étaient-ils bons ou mauvais ?

LE DIACRE. Bons, évidemment, puisque le Sauveur les rassasiés.

L'ÉVÊQUE. S'ils étaient bons, pourquoi leur donna-t-il du pain d'orge?

LE DIACRE. Peut-être à cause de la rareté des pains de blé et de la disette.

L'ÉVÊQUE. Comment s'entendent-ils reprocher leur incrédulité, en tant que bons ou en tant que mauvais ?

LE DIACRE. S'il la leur reproche, c'est en tant que mauvais, bien sûr.

L'ÉVÊQUE. Les mêmes personnes peuvent-elles être à la fois bonnes et mauvaises ?

LE DIACRE. Certainement.

L'ÉVÊQUE. Comment cela?

LE DIACRE. Bonnes par rapport à de pires qu'elles, mauvaises par rapport à de meilleures.

L'ÉVÊQUE. Admirablement répondu. De cette façon, les moines étaient, eux aussi, bons et mauvais à la fois; et celle qui était remplie de foi les a reçus comme bons, alors que l'autre, cet homme admirable, les chassa comme mauvais, chose qu'il n'aurait pas du faire.

LE DIACRE. Mais il te répondra : «C'est pour me contrarier que tu as recueilli mes ennemis.»

L'ÉVÊQUE. Toute sa faute est là; il les appelle ses ennemis, lui qui a toujours à recevoir des insultes, en tant qu'imitateur du Christ.

LE DIACRE. Mais au fait, où donc les cinq mille hommes ont-ils reçu des reproches du Sauveur, comme tu le prétends ? On ne le rapporte pas.

L'ÉVÊQUE. Quand ils se rassemblèrent pour aller trouver Jésus, la seconde fois, il leur dit : «Vous me cherchez non parce que vous avez vu des signes et des prodiges, mais parce que vous avez mangé du pain et que vous avez été rassasiés.»

Théodore répondit : C'est bien clair.

L'ÉVÊQUE. Donc, si quelqu'un mérite des reproches, dans cette mesure, il est mauvais.

LE DIACRE. Tout à fait d'accord.

L'ÉVÊQUE. Ceux que le Sauveur a rassasiés étaient-ils donc bons ou mauvais ?

LE DIACRE : Mauvais, on s'accorde à le reconnaître, car «ce ne sont pas les gens en bonne santé qui ont besoin de médecin, mais les malades».

L'ÉVÊQUE. Alors, Olympias a-t-elle mal agi en imitant son Seigneur qui fait pleuvoir et qui fait lever son soleil aussi bien sur les justes que sur les injustes »? et cela en dépit des reproches que les Pharisiens adressaient aux disciples : «Votre maître mange et boit avec les publicains et les pécheurs.»

LE DIACRE. A ce qu'il semble, c'est contrairement à la raison que chez la plupart des gens la sainteté est décriée et l'infamie approuvée ?

L'ÉVÊQUE. A quoi tend ce propos, ô Théodore si ami de la vérité?

LE DIACRE. Je veux dire que si tu n'avais pas mis au clair cette question par la logique de tes explications, je me serais laissé entraîner dans une façon de voir absurde, en m'attachant non à la vérité, mais aux racontars de Théophile.

L'ÉVÊQUE. Ainsi donc inversement, si l'on montre que ces saints personnages non seulement ne sont pas mauvais, mais ont aussi ramené bien des hommes du vice à la vertu, il apparaît clairement que leur persécuteur mérite, non pas d'être persécuté à son tour, mais d'être pris en pitié, puisque sans cesse il traite indignement les bons et accueille favorablement les méchants.

LE DIACRE. Tu as dit vrai; et même s'il s'avérait qu'ils ne sont ni sages, ni saints, comme la plupart des gens le prétendent, Olympias ne mériterait aucun reproche, comme l'a établi ta démonstration précédente, puisqu'elle a montré qu'elle imitait le Sauveur.

L'ÉVÊQUE. Si l'on envisage les actes, quel témoignage regardes-tu comme le plus autorisé, celui de l'Évangile ou celui de Théophile ?

LE DIACRE. Arrête, je t'en prie. Tout le monde reconnaît que c'est par une sorte de colère et par goût de la domination qu'il a chassé ces hommes et que c'est sous l'allégation de fausse doctrine, et par haine qu'il a insulté Olympias, en prenant pour prétexte cette affaire de moines; en effet, n'ayant rien pu obtenir d'elle par ses flatteries serviles, sinon de la nourriture ou des présents d'hospitalité, il en est venu aux. insultes, car c'est son habitude à l'égard de tout le monde.

L'ÉVÊQUE. Écoute alors, ô le meilleur des diacres, car, je le vois, tu sers utilement la communauté –, le zèle de ta jeunesse te promet une vieillesse honorable.

Ces hommes, soumis à Dieu dès leur plus tendre enfance et nés de parents chrétiens, n'ont pu supporter, même dans leur première jeunesse, d'être esclaves de la vanité, ni de partager la vie des foules; ayant gagné le désert du sud, qui s'étend au-delà du monde habité, ils construisirent des huttes bonnes tout juste à les protéger de la brûlure du soleil et de la rosée du ciel; ils récurent dans ces huttes, passant leur vie à prier et à lire et n'usaient leurs mains à des travaux corporels que pour produire ce qui suffisait à leur vie frugale, préférant la compagnie des antilopes, des autruches et des buffles au bien-être parmi les hommes qui ne connaissent pas Dieu.

Le plus âgé d'entre eux, qui a franchi environ quatre-vingt-dix ans, a vécu avec le bienheureux Antoine; on l'appelle Hiérax, c'est son nom propre et il continue à de porter encore aujourd'hui; le deuxième, Ammon, est sexagénaire ; il a deux frères moines et un troisième évêque; ces hommes portèrent le carcan, puis furent exilés sous Valens; comme tout Alexandrie le sait; ils étaient si savants, que dans les Écritures rien ne leur échappait de ce qui embarrassait la plupart. Deux d'entre eux sont morts, ayant fini leurs jours à Constantinople. Ammon, comme l'ont rapporté Aurélien et Sisinnios, avait prophétisé au moment de son décès qu'une grande persécution et un schisme surviendraient pout les Églises; mais les coupables auraient une fin terrible et les Eglises retrouveraient l'unité, ce qui s'est déjà en partie réalisé et se réalisera.

Depuis ce temps, en effet, la maladie s'est abattue sur un bon nombre d'évêques et de laïcs, leur causant à chacun des souffrances diverses, tantôt brûlant leurs entrailles d'une fièvre lente, tantôt déchirant toute leur peau sous les griffes d'une démangeaison intolérable et, de plus, des douleurs d'intestins continuelles. L'un d'eux, atteint d'hydropisie, eut aux pieds des enflures livides; un autre des épanchements dans les autres membre; chaud et froid faisaient trembler ses doigts qui avaient signé de façon déshonorante; à cela s'ajoutait une inflammation du ventre et une gangrène au membre viril qui répandait alentour une odeur infecte et engendrait des vers; en outre de l'asthme, des difficultés respiratoires et des crampes dans tous les membres; des fantasme nocturnes prenaient la forme de chiens enragés et barbares armés de glaives qui hurlaient en un langage étrange des flots de paroles, changeant son sommeil en insomnie. L'un

tomba de cheval ,et eut la jambe droite brisée net; il rendit l'âme sur-le-champ. Un autre, privé de voix pendant huit mois, se consumait sur son lit sans même pouvoir porter les mains à sa bouche. Tel autre, tout en restant en vie, avait peu à peu les jambes rongées jusqu'aux genoux, en trois ans, des suites d'un érysipèle; un autre encore, dit-on, fut atteint d'une fièvre violente et sa langue s'enfla à un tel point que, pressant contre ses dents, elle forma une barrière dans sa bouche, car elle ne tenait pas dans l'espace fixé par la nature; c'est par écrit, sur une tablette, qu'il se confessait. Et l'on pouvait voir la colère divine infliger encore de verses manières, des châtiments; ils avaient irrité le médecin des âmes et l'enchanteur et avaient chassé son interprète de l'atelier du salut; ils étaient livrés, pour leur tourment aux médecins des corps qui accroissent la souffrance par leurs prétendus remèdes sans procure la guérison. Qui, en effet, soignera celui qui est châtié : par Dieu ? Comme dit le prophète : «Les médecins se lèveront-ils pour te confesser ?» C'est ainsi que périssaient tous ceux qui avaient œuvré contre la paix de ton Église, Seigneur.

On dit que le tombeau du moine Ammon guérit les maladies qui donnent la fièvre; il est enterré dans le martyrium des Apôtres, de l'autre côté de la mer. Quant à l'évêque Dioscore, après avoir très souvent prié, dit-on, pour voir régner la paix dans les Églises ou mourir, il lui fut accordé de mourir, puisque le monde n'était pas digne de la paix; il est enseveli dans le martyrise qui se trouve devant la Porte et, depuis lors, la plupart des femmes ont cessé d'invoquer dans leurs serments la martyre pour jurer par les prières de Dioscore. Quant aux autres moines, il me reste beaucoup à raconter, mais tu es peut-être pressé, ô toi le bien nommé.

LE DIACRE. Quel est l'homme trois fois malheureux au point de ne pas donner place aux entretiens sur la vertu ? Parle donc, je t'en prie, et utilise toutes sortes de belles paroles pour détourner mon esprit des pensées de ce monde.

L'ÉVÊQUE. Je continue donc. Il existe un autre Hiérax; il porte un nom païen, mais il est paré de moeurs inspirées par l'Esprit; d'abord il se retira tout seul, par-delà l'Égypte tout entière et la Thébaïde, dans le mont Porphyrite, loin de toute présence humaine; il tint bon quatre ans se contentant pour tout encouragement de seules vertus; ensuite, il passa vingt-cinq ans dans le désert de Nitrie en compagnie des pères dont je viens de parler. Comme il nous l'a lui-même raconté, des démons lui apparurent, lui promettant une longue vie; il s'efforçaient de le détacher «de l'espérance offerte», «s'étant transformés en anges de lumière». «Tu as encore cinquante ans à vivre, disaient-ils; comment tiendras-tu bon dans le désert ?» Lui, avec l'intelligence que donne la foi, réplique en disant : «Vous me faites de la peine, car vous me promettez là un temps plus court que je n'envisageais; en effet, je m'étais préparé à deux cents ans de désert.» A ces mots, ils s'enfuyaient en poussant des cris aigus. Eh bien, cet homme d'une telle trempe que les démons eux-mêmes n'ont pas ébranlé en le poussant à l'acédie par la perspective mensongère d'une longue vie, le pape Théophile l'a chassé par ordre et l'a placé dans une telle nécessité qu'il dut gagner la cour; actuellement, après la mort d'Ammon, il a regagné le désert se rappelant avec crainte la parabole de la charrue.

Il y a aussi un autre prêtre nommé Isaac, disciple de Macaire, lui-même disciple d'Antoine, grand amoureux du désert, âgé de cinquante ans, conservant dans sa mémoire l'Écriture tout entière, pouvant sans danger tenir dans ses mains des vipères cornues; vierge depuis sa naissance, il avait gagné le désert depuis l'âge de sept ans; le pape Théophile, après quarante ans avec ceux dont j'ai parlé, le passa au crible. Il y a enfin un autre Isaac, prêtre également, disciple et successeur du prêtre Cronios, lui-même disciple d'Antoine, connaissant lui aussi mieux que personne les Écritures, un homme hospitalier s'il en fut, au point que dans son extraordinaire charité il aménagea une maison d'accueil en plein désert pour le soulagement des moines malades ou des étrangers venus rendre visite aux bienheureux pères; ignorant la colère, dit-on, il en était à sa trentième année de retraite, quand il fut maltraité comme les autres. Le premier de ces deux Isaac avait cent cinquante moines sous son autorité; Théophile, du temps où il était effectivement Théophile,⁹ nomma évêques sept ou huit de se disciples; l'autre en avait deux cent dix et beaucoup de ses disciples furent également comptés parmi les évêques.

Voilà les hommes dont nous avons raconté, il y a deux jours, comment) à cause de l'affaire du prêtre Isidore, ils furent chassés du désert par le pape Théophile. Ceux-là, des prêtres et des lévites sont passés devant eux sans les voir, et pour la honte des hommes, une femme au mâle caractère les recueillit et, pour la condamnation des évêques, une diaconesse, les traita en hôtes, elle dont la louange est célébrée dans les Églises pour bien d'autres motifs encore et qui imita le fameux Samaritain, quel qu'il fût : descendant à Jéricho et trouvant à moitié mort un homme que

-

⁹ Aimé de Dieu

les brigands avaient roué de coups, il le hissa sur sa propre monture, le porta jusqu'à l'auberge et, mêlant l'huile de la miséricorde au vin qui cicatrise, soigna ses blessures.

Mais j'en ai assez dit. Ce n'est pas à moi d'évoquer la surabondance des dons, en espèces et en nature, quelle a distribués aux pauvres, mais à ceux qui en ont bénéficié; vivant au loin, je n'ai pas été à sa charge. Apprends cependant un plus beau trait de vertu encore : orpheline, elle fut unie à un mari, mais Dieu, qui sait tout par avance et connaît l'avenir des hommes, permit qu'elle fût asservie vingt mois à peine au plaisir de la chair qui domine sur tous, car son conjoint paya rapidement sa dette à la nature. Par ailleurs, on dit qu'elle est restée vierge, si l'on en croit la rumeur publique; elle aurait sans doute pu se soumettre au précepte de l'Apôtre qui déclare : «Je veux que les jeunes veuves se remarient et gouvernent leur maison»; mais elle refusa de le faire, quoique parée de la naissance, de la richesse, de la culture en toutes sortes de domaines, d'heureuses dispositions naturelles et dans la fleur de la jeunesse; comme une gazelle, elle bondit avec intrépidité par-dessus le piège des secondes noces, «car la Loi n'est pas faite pour le juste, mais pour les insoumis et les sacrilèges» insatiables dans la corruption.

Or, il arriva, par une certaine jalousie de Satan, que, son veuvage précoce fut rapporté, par délation, aux oreilles de l'empereur Théodose qui entreprit de la donner en mariage à l'un de ses parents, un Espagnol nommé Elpidius; malgré son insistance auprès de cette personne, il ne réussit pas et en éprouva une vive contrariété quand elle répliqua : «Si mon roi, avait voulu que je vive avec un mari, il ne m'aurait pas enlevé le premier; mais comme il savait que je ne suis pas faite pour la vie conjugale, étant incapable de plaire à un homme, il l'a libéré, lui, de ce lien, et m'a délivrée, moi, de ce joug très pesant et de la soumission à un mari, en mettant mon âme sous son joug facile, celui de la continence.» Après cette réponse, Théodose ordonna au préfet de la ville de de placer tous ses biens sous tutelle jusqu'à ce qu'elle atteigne l'âge de trente ans; mais lui, aussitôt muni des ordres de l'empereur, infligeait à Olympias toutes sortes de brimades, poussé à cela par Elpidius, au point qu'elle n'avait même pas la liberté de rencontrer les évêques les plus en vue ni de fréquenter une église, afin que, réduite au désespoir, elle en vînt à choisir le mariage. Mais elle ne s'en réjouissait que davantage et, rendant grâce à Dieu, elle répliqua à l'empereur : «Tu as témoigné, ô maître envers mon humble personne d'une vertu qui convient à un empereur et siérait à un évêque, en faisant monte, la garde autour de ce fardeau très pesant qui me donnait tant de soucis à administrer; tu feras mieux encore si tu ordonnes qu'il soit réparti entre les pauvres et les Églises. J'ai demandé depuis longtemps dans ma prière que me soit épargnée la vaine gloire qui pourrait me venir de ces distributions et de ne pas négliger la richesse essentielle, en me laissant prendre par la matière.» Ainsi donc, au retour de la guerre contre Maxime, l'empereur ayant appris son ardeur pour la vie ascétique, lui fit rendre la libre disposition de ses biens.

LE DIACRE. Jean avait raison de tenir en haute estime, celle qui pratiquait une telle ascèse.

L'ÉVÊQUE. Elle s'abstient de viande et vit le plus souvent sans se laver; si cela lui est parfois nécessaire à sa mauvaise santé – le maître de maison ¹⁰ la fait continuellement souffrir –, elle descend dans l'eau vêtue de sa tunique, allant jusqu'à la pudeur de se voir elle-même, à ce qu'on dit.

LE DIACRE. On raconte aussi qu'elle s'est chargée entièrement de l'entretien du bienheureux Jean.

L'ÉVÊQUE. Et quelle preuve de dévouement qui fût digne de sa vertu lui a-t-elle donnée, sinon celle de lui épargner tout souci en lui procurant sa nourriture quotidienne? Car ceci n'est pas de peu d'importance pour les ouvriers du Christ qui, nuit et jour, ont souci des affaires du Christ, comme le dit saint Paul en saluant Persis qui prenait sans doute le même soin qu'Olympias : «Saluez la chère Persis, écrit-il, qui s'est donné beaucoup de peine dans le Seigneur.» «Tous, en effet, recherchent leurs propres intérêts non ceux du Christ.» Je sais qu'elle a rendu plus de services encore au bienheureux Nectaire, au point qu'il se rangeait à son avis dans les affaires de l'Église. Et que dire d'Amphiloque, d'Optimos, de Grégoire, de Pierre, le frère de Basile, et d'Epiphane de Chypre, autant de saints à qui elle a fait don de terres et d'argent? Quand Optimos mourut à Constantinople, elle lui ferma les yeux de ses propres mains. En outre, elle a grandement soulagé en toutes circonstances ces misérables que sont Antiochus, Acace et Sévérien et, en un mot, pour une bonne part, tous les membres du clergé de passage dans la ville, ainsi qu'un ombre incalculable d'ascètes et de vierges.

Jean cependant, se considérait comme envoyé aux évêques futurs pour être, en quelque sorte, un modèle du style de vie qui doit être le leur; selon saint Paul, proclamer la conversion «en vivant à ses propres frais»; aussi, sans toucher à ce qui appartenait à l'Église, ne prenait-il que la

_

¹⁰ pris dans le sens d'estomac.

nourriture de la journée, fuyant toujours les soucis de cet ordre; on dit même qu'il semblait honteux de prendre de cette nourriture matérielle.

Quand les fruits sont arrivés à leur pleine maturité, ils ne peuvent plus rester sur la branche et aspirent à la main du maître; il en est de même pour les saints : quand ils sont arrivés à un amour extraordinaire pour la beauté des réalités célestes, ils ont hâte d'obtenir la promesse, avant même le moment fixé pour leur départ. C'est ce qui se passe aussi chez les enfants des grands de ce monde : souvent, en prévision des gâteaux de miel, ils refusent de toucher aux plats qui sont devant eux pour garder de l'appétit et pouvoir s'empiffrer des douceurs qui vont suivre. Ceux qui ont suivi les mêmes traces dans l'itinéraire spirituel comprendront ces paroles : «Si un sage entend une parole avisée, il l'appréciera et y ajoutera du sien.»

LE DIACRE. Tu m'as tranquillisé l'esprit, Père vénérable, en prenant la peine de me faire ce récit complet tout à fait conforme à ce qu'on racontait antérieurement et tu as su l'agrémenter d'un certain charme. Je dois dire cependant que l'entretien d'un évêque n'eût pas été une grosse charge pour l'Église, si le bienheureux Jean avait pris sa part des ressources de l'Église, selon celui qui a dit : «L'ouvrier mérite son salaire» et encore : «Qui donc fait paître un troupeau et ne se nourrit pas du lait de ce troupeau ? qui plante une vigne et ne mange pas de son fruit ?» Ces mots, et bien d'autres encore, ne sont-ils pas des citations de l'Écriture ?

L'ÉVÊQUE. Ta remarque est pertinente et intelligente, ô Théodore. Mais ajoute donc à ces citations les mots qui leur font suite : certes, la Loi sainte donne toute liberté «aux ministres du Temple de vivre du Temple», mais Paul, insatiable des biens spirituels, qu'ajoute-t-il ? «Nous n'avons pas usé de ce droit à» pour les besoins du corps, «afin d'avoir ma part de l'Évangile») dans le domaine spirituel et je n'ai pas été «une occasion de chute pour les faibles» selon celui qui a dit : «Si quelqu'un te voit, toi qui as la science, gisant» dans la faiblesse, «sa conscience à lui qui est faible ne va-t-elle pas se croire autorisée» à imiter les traits de faiblesse ? Si nos actes se limitaient à nous-mêmes et si personne ne devait nous succéder au service des fidèles, on pourrait dire bien à tort : «Vivons comme nous voulons en jouissant des bonnes choses de la vie !» Mais puisque ceux qui nous suivront nous prendront comme leurs maîtres en mettant en avant notre règle de vie et notre comportement, il est nécessaire de «ne pas vivre seulement pour nous-mêmes, mais aussi pour celui qui est mort et ressuscité pour nous et, en fortifiant la faiblesse du peuple, de tracer une règle à notre vie dans le sens d'une plus grande tempérance et d'une plus grande austérité, en nous exhortant nous-mêmes, selon celui qui a écrit : «Quel est l'homme qui craint le Seigneur ? Celui-ci lui fixera une règle dans la voie qu'il a choisie.» Aux audacieux et aux misérables qui pèchent inconsidérément le Seigneur donne une règle, car ils s'attachent à un «esprit de servitude», selon David, le psalmiste : «Le Seigneur tracera une règle à eux qui pèchent dans leur vie», ce sont les transgresseurs qu'il châtiera. Mais le juste, lui, parce qu'il aime le Maître, a franchi la mesure de la loi de servitude et devient, dans son empressement à vivre en fils adoptif, son propre législateur. Tel était Job dans ses actes et dans ses paroles : «J'ai fait un pacte avec mes yeux, celui de ne pas regarder une vierge.» Quel était ce pacte ? Celui de les arracher pour les forcer à la tempérance s'ils s'étaient égarés. David dit la même chose : «J'ai juré, et je m'y sais tenu, d'observer les décrets de ta justice;» il liait par un serment son esprit plein de doute et d'hésitation.

En imitateur de tels ancêtres, lui qui était un fils légitime et non un bâtard, Jean, brûlant de guérir, en l'amenant à une vie plus stricte, le troupeau des hommes relâchés par toutes sortes de convoitises, se faisait juge et législateur de lui-même; s'accrochant fermement à une décision irrévocable, il se tenait à l'écart des banquets, de la conversation des railleurs, des plaisantins et des vains discoureurs, ayant protégé l'œil de son âme avec toutes les armes de l'Esprit, de peut que l'intempérance, trouvant en lui une brèche à travers festins et paroles déplacées, ne réduisit à néant sa tempérance, selon celui qui a dit : «Les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs.»

C'est la raison pour laquelle il fut victime de complots; car, rien qu'à se montrer, il leur était insupportable, comme une lampe à des yeux malades. Tel était le cas de Jérémie 1, plein de compassion, qui se lamentait et pleurait sur l'incrédulité des chefs et des prêtres en ajoutant : «Qui donnera de l'eau à ma tête et à mes yeux des sources de larmes que je pleure jour et nuit sur mon peuple ?» Et encore : «Qui me donnera un gîte tout au fond du désert, que je puisse quitter mon peuple et m'éloigner d'eux, car tous ils sont adultères ?», appelant «assemblée de traîtres» le colloque des faux prophètes et des prêtres. De même ailleurs il s'adresse à Dieu, non que celui-ci ignorât sa conduit, mais pour donner un exemple à imiter. «Seigneur, dit-il, si jamais je me suis assis dans une assemblée de moqueurs ..., au contraire, j'étais dans la crainte devant ta face; je me suis tenu seul, car j'ai été rempli d'amertume.» David également fait écho à ces paroles : «Je n'ai pas été m'asseoir à l'assemblée de vanité et je n'irai pas avec les violateurs de

la Loi»; et il ajoute en s'expliquant : «J'ai détesté le parti des méchants, et avec les impies je n'irai pas m'asseoir; je me laverai les mains – c'est-à-dire ses facultés d'action – parmi les innocents e t je ferai le tour de ton autel, Seigneur.»

Mais ceux-ci ont moins de souci de l'autel et lui tournent plutôt le dos, sinon de propos délibéré, du moins par leur facon de vivre, non seulement le profanant de leurs mains impures et souillées de sang qui ont donné ou reçu des pots de vin et rédigé de fausses accusations, mais encore le piétinant de leurs pieds pleins de boue; c'est bien à eux que le prophète Ézéchiel fait allusion en disant : «Il me conduisit à l'entrée de la cour et je vis et voici qu'il y avait un trou dans le mur. Il me dit : Fils d'homme, perce le mur. Et je perçai le mur et je vis, et voici qu'il y avait une porte. Et il me dit : Entre et vois les crimes contre la Loi qu'ils commettent ici. J'avancai et voici qu'il y avait tout ce qui peut ressembler à un serpent, à du bétail, à des idoles vaines et abominables. Et il me dit : As-tu vu, fils d'homme, que font les anciens de la maison d'Israël dans l'obscurité de leur chambre secrète ?» - voulant dire par là : au fond de leur pensée impure -, car ils ont dit! «Le Seigneur ne nous voit pas; le Seigneur a abandonné le pays. Et il me dit: Tu verras des abominations dépassant encore celles que ceux-ci commettent. Et il me conduisit dans un autre lieu et me montrai, et voici qu'il y avait là des femmes assises qui pleuraient Tammuz.» Et encore : «Il me conduisit dans la maison extérieure du Seigneur; et voici qu'il y avait là vingtquatre prêtres qui, le visage détourné, se tenaient dos à l'autel. Et il me dit : Est-ce peu de chose tout cela que fait la maison d'Israël ?»

Nous avons été forcés de rappeler ce passage du prophète à cause des gens qui pensent sans compter, « s'imaginant être quelque chose et s'illusionnant eux-mêmes», perturbant du même coup la paix de l'Église, parce qu'ils tournent le dos à la table du Seigneur, «eux dont la condamnation ne reste pas inactive et dont la ruine ne s'endort pas»; «ils ne pensent qu'aux choses de la terre», eux dont Jude, le frère de Jacques, dit : «Ce sont eux les écueils de vos agapes; ils font bonne chère et se repaissent eux-mêmes sans vergogne; nuées sans eau emportées par les vents, vagues sauvages de la mer se couvrant de l'écume de leurs propres hontes, astres errants auxquels l'obscurité des ténèbres est à jamais réservée.» Par l'appellation «nuées sans eau», il a dit à mots couverts la mauvaise grêle qu'ils sont, ennemie de la vigne, et par «astres errants», il a suggéré les dangers qui guettent le navire; or, le navire, comme la vigne, c'est l'Église. Quelles sont les conséquences inévitables d'une telle situation ? Écoute encore le même prophète Ézéchiel continuant son récit : «Et il me montra et voici que six hommes s'avancèrent venant par la route de la porte haute qui regarde vers le nord et chacun d'eux avait en mains une hache; au milieu d'eux, il y avait un homme vêtu d'une longue robe qui portait sur les hanches une ceinture garnie de saphirs; et ils entrèrent et se tinrent à côté de l'autel de bronze. Et la gloire du Dieu d'Israël s'éleva d'au-dessus des chérubins, elle qui était placée sur eux, vers le seuil du Temple. Et il appela l'homme vêtu de la longue robe qui portait sur les hanches une ceinture et le Seigneur lui dit : Traverse par le milieu de la ville de Jérusalem et mets le signe sur le front des hommes qui gémissent et qui souffrent de toutes les iniquités qui se commettent au milieu d'eux. Et il leur - aux six hommes porteurs de hache évidemment -, je l'ai entendu : Allez vers la ville à sa suite - à la suite évidemment de celui qui mettait le signe sur les fronts - et frappez; que vos yeux n'épargnent personne et n'ayez pas de pitié; le vieillard, le jeune homme, la vierge, les petits enfants, les femmes, tuez-les jusqu'à extermination; mais tous ceux sur lesquels se trouve le signe, ne vous en approchez pas et commencez à partir de mon sanctuaire. Et ils commencèrent par les vieillards qui se trouvaient dans la maison du Seigneur.»

.. Si quelqu'un pense que cette prophétie s'applique aux événements de Judée, c'est qu'il ignore, semble-t-il, la venue du Sauveur sur la terre; car Ézéchiel n'a pas exercé le sacerdoce avant la captivité; tout jeune enfant encore, il fut emmené en captivité avec toute la tribu de Lévi, selon le dessein de Dieu et c'est dans sa trentième année, alors qu'il était prêtre parmi les captifs, que la vision lui fut accordée, comme il le raconte lui-même : «Et il arriva la trentième année, au quatrième mois, le cinq du mois, alors que j'étais parmi les captifs près du fleuve Chobar.» Et un peu plus loin : «La parole du Seigneur fut adressée à Ézéchiel, fils de Buzi et prêtre en terre de Chaldée, sur le fleuve Chobar.»

Si maintenant quelqu'un, gêné par ces précisions, nous dit : «C'est le Sauveur marchant en tête qui traça le signe de la croix sur les fronts, mais comme on ne crut pas au Sauveur, ce qui l'a suivi, c'est l'empire romain qui sous Vespasien, en la quarantième année, massacra la Synagogue qui s'était rendue coupable d'impiété», nous faisons bon accueil à celui qui pense ainsi, mais nous l'invitons, comme fils du Nouveau Testament à écouter Paul qui nous initie à ces mystères et qui, parlant de tous ces livres, nous dit : «Cela leur arrivait de manière figurative, mais fut écrit pour notre instruction à nous qui touchons à la fin de temps.

Si je dis cela, ce n'est pas que je souhaite qu'une épée de fer s'abatte sur les ennemis de Dieu. Loin de moi cette pensée! D'ailleurs, le prophète ne parle pas de fer, mais plutôt d'un autre genre d'instrument de punition. C'est lui dont le même Ezéchiel dit: La terre sur laquelle je fais venir l'épée...» – «Je fais venir» a-u lieu de «je laisserai venir» –, «et si le peuple de cette terre prend un homme et qu'il se le donne pour sentinelle, que la sentinelle voie venir l'épée et sonne de la trompette et le signal au peuple et que celui qui écoute entende, mais n'y prenne pas garde, si bien que l'épée, en survenant, fait périr quelqu'un, je lui réclamerai son sang, parce qu'il n'a pas écouté le son de la trompette.» Et encore: «Mais si la sentinelle voir venir l'épée et ne sonne pas de la trompette et ne le signale pas au peuple, si bien que l'épée, survenant, fait périr quelqu'un, je redemanderai compte d son sang à la main de la sentinelle chargée de la trompette, parce qu'ayant vu l'épée, elle n'a pas sonné.»

C'est ce danger qu'avait sous les yeux le bienheureux Jean et, loin de dormir du sommeil de l'incrédulité, loin de se laisser aller à la nonchalance du plaisir, il élevait la voix plus fort qu'une trompette; il n'émettait pas un son confus mais, fournissant une connaissance claire de l'épée diabolique, il exhortait tous les fidèles à l'éviter. Ceux qui avaient la conscience pure, comme un signe sur le front de l'âme, furent sauvés comme vous, les fidèles Romains, par la grâce de Dieu, mais ceux qui, au contraire, avaient la conscience souillée suscitèrent parmi le peuple et les prêtres une discorde intestine, pour que leurs vices fussent cachés par les malheurs de la communauté.

LE DIACRE. Tu as admirablement parlé; mais enfin, on s'accorde à reconnaître qu'il est impossible de trouver dans la vie terrestre un homme irréprochable, parfait, comme le répète souvent l'Écriture : «Qui se vantera d'avoir le cœur pur ? ou qui osera dire qu'il est exempt de péché ?» Cependant le bienheureux Jean n'avait pas le sens de l'opportunité, car il ne faut pas porte atteinte aux pouvoirs établis.

L'ÉVÊQUE. Tu me sembles bien retors, mon bon Théodore. Au début, en effet, tu manifestais pour nous la sympathie qui convenait à ta personne, ainsi qu'une certaine componction; mais depuis, peu à peu, tu te révèles prompt à la critique; en effet, même ceux que l'on considère comme des ennemis de Jean ne lui ont pas fait de reproche aussi redoutable.

LE DIACRE. Pourquoi te fâches-tu, Père, toi qui as la réputation d'aimer la vérité, parce que j'ai dit : «Le bienheureux Jean ne tenait pas compte de l'opportunité», alors que l'Écriture dit : «Ne te mets pas à la place des puissants»; et encore : «Rachetant l'occasion,», cela surtout face à des gens qui n'acceptent ni admonestation ni conseil utile.

L'ÉVÊQUE. Heureux êtes-vous, si vous interprétez ainsi l'Écriture. «Ne te mets pas à la place des puissants» a été adressé par l'Ecclésiaste à ceux qui sont indignes ou incapables d'exercer le sacerdoce, pour qu'ils ne l'usurpent pas. En effet, ceux qu'il appelle puissants, ce sont les maîtres en matière de vertu, ce sont d'abord les apôtres qui étaient puissants, étant revêtus d'un «esprit de puissance» et après eux leurs imitateurs. Quant au fait de «racheter l'occasion», cela ne veut pas dire que nous devons être des hypocrites, courant avec les voleurs et unissant notre sort à celui des adultères, mais que nous devons, en face d'une occasion de péché, «racheter l'occasion» grâce à la vertu, au lieu de la vendre au péché. Celui qui peu à peu «rachète l'occasion» de cette façon, c'est toute sa vie qu'il a rachetée renonçant aux plaisirs de l'existence pour trouver des joies supérieures à cette existence. C'est ce que firent les martyrs; ayant donné leur vie selon le sang, ils héritèrent de l'immortalité; voilà ceux qui, à proprement parler, ont «racheté l'occasion». Si l'on ne comprend pas cette expression dans ce sens-là, alors Moïse, Elie, Michée, Daniel, Jean-Baptiste, Isaïe, Pierre et Paul, pour n'en pas citer un plus grand nombre, n'ont pas eu, eux non plus, le sens de l'occasion qui s'offrait à eux, puisque l'un deux ne trouve son salut que dans la fuite, pour avoir adressé des reproches à un compatriote et va dans les montagnes garder les troupeaux d'un païen; l'autre accablé par la torpeur et l'affliction sombra dans, le sommeil, faute de trouver l'ombre d'un mur ou d'un rocher, sinon sous une plante, un genévrier qui ombrage bien peu par lui-même; le troisième était soumis au supplice de la scie; l'autre était descendu dans la fosse aux lions à cause de sa piété; l'autre était gardé en prison ou bien dans quelque trou, enchaîné, condamné à absorber «pain d'angoisse et eau» rationnée, afin qu'à la longue, épuisé, il fût arraché de force à la vie à cause de son franc-parler devant le roi; et que me diras-tu de Jean-Baptiste qui n'avait pas son pareil «parmi les enfant des femmes »? qu'il n'a pas su saisir l'occasion, parc qu'il fut décapité pour avoir reproché clairement Hérode son adultère, lui qui prenait soin d'Hérode comme médecin d'un malade, en brûlant ou en tranchant le mal incurable ? C'est de cette manière que Jean, toujours avec pitié ou amour, faisait des reproches aux malades. Et si Jean-Baptiste n'eut pas le sens de l'opportunité, comment reconnut-il l'artisan et le créateur de tout le cours des siècles en proclamant : «Voici l'agneau de Dieu qui enlève le péché du monde.» Comment peut-il se faire que Paul et Pierre n'aient pas eu le

sens de l'opportunité, eux, les colonnes de l'Église, qui après leur mort ferment et ouvrent les temps du repentir pour ceux qui le désirent et frappent à la porte, puisque le premier fut crucifié les pieds en l'air, désignant ainsi la route qui mène au ciel et l'autre fut décapité à cause de son franc-parler dans le Christ, afin de ne pas être retranché de la véritable tête?

Ainsi donc, n'écoute pas ceux qui critiquent de manière tatillonne le franc-parler des saints; cela, c'est ce que font les païens, eux qui se croient des sages, eux qui sont attachés à la vie et raillent à plaisir le courage des martyrs. En effet, ni l'épée ne doit être émoussée ni le franc-parler inefficace. Et de même qu'on ne peut séparer l'effluve du parfum, on ne peut séparer la bienveillance du franc-parler. Certes, si des reproches sont adressés à quelqu'un personnellement, devant des serviteurs, des amis ou des proches devant lesquels il est déjà pénible d'avoir à rougir, celui qui a pris cette liberté est peut-être blâmable de n'avoir pas su discerner le moment ni le lieu, mais si, comme dans un marché, on loue à l'église les gens vertueux et l'on blâme les négligents, pourquoi nous irritons-nous de ces reproches lancés anonymement et pour notre utilité ? C'est alimenter les accusations que de ne pas obéir au précepte de celui qui a dit : «Tout cc qui se vend au marché, mangez-le sans vous enquérir de rien.»

S'il n'en est pas ainsi, les saints resteront des occasions de scandale pour certaines villes ou certains pays, à cause des reproches qu'ils leur ont adressés, ou en auront perverti d'autres par leurs éloges. Le saint Job, le premier, en donne l'exemple : il accuse une région de Phénicie d'avoir attiré chez elle Satan et ses guerres, quand il dit : «Les familles phéniciennes se le partagent-elles ?»

Ensuite, Moïse et les prophètes vitupèrent contre l'Égypte en rappelant «fournaise de fer» et «ténèbres», et ils louent la Palestine comme une «terre de promesses»; or, c'est l'Égypte qui, par son zèle, se révèle comme une «terre de promesses», alors que la Palestine apparaît, dans sa négligence, non seulement comme une «fournaise de fer», mais aussi comme une «ténèbre extérieure», en raison de son manque de foi; car ce ne sont pas les pays gui méritent blâme ou louange, mais les dispositions des hommes. Quel besoin ai-je encore de parler si longtemps, au lieu de commencer par des expressions concises ? Quand Paul appela les Crétois «menteurs», les Galates «insensés», les Corinthiens «enflés d'orgueil» et d'autres encore de différents noms, est-ce en eux seuls qu'il reconnut ces vices, comme si c'était à eux seuls qu'il les avait reprochés, ou bien aussi à tous les hommes ? Ou inversement quand il appela les Romains «croyants» et les Éphésiens, à qui il écrit dans un style élevé, «initiés», les Thessaloniciens «pleins d'amour fraternel», est-ce à eux seuls qu'il a limité ces éloges ? Pas du tout, mais c'est en inspiré qu'il a distribué les blâmes et les éloges, afin que l'homme digne d'éloges s'y reconnaissant soit stimulé dans son ardeur et qu'un autre, à cette lecture, blessé par l'admonestation, se débarrasse de ce qui motivait le blâme. Donc les Galates ne sont pas les seuls à être insensés, ni les Crétois menteurs, ni non plus les Corinthiens orgueilleux; tout se trouve partout par le fait que c'est la même et unique nature qui est pécheresse et qui est vertueuse et qu'elle est ceci et cela dans le même homme selon sa propre volonté.

Telle est la façon dont Jean, dans l'Église, disait de franc-parler ou pour mieux dire, il découpait la vertu pour les affamés comme une viande, en la désossant du péché par ses réprimandes publiques, obéissant à celui qui a dit : «Le pécheur, reprends-le devant tous, pour que les autres en éprouvent de la crainte.» Mais si certains sont atteints à ce point d'orgueil ou de folie qu'ils veulent qu'on loue jusqu'à leurs voluptés, telle n'est pas l'habitude des serviteurs de Dieu. En effet, ceux qui s'indignent des reproches lancés contre la cupidité, la fornication ou toute autre volupté abominable, ne veulent rien dire d'autre sinon qu'il faut approuver ces vices qui sont des poisons.

LE DIACRE. Mille grâces Père, pour la visite de ton amitié fraternelle; elle nous a été salutaire et c'est un souvenir pour la vie.

Après ces nombreux compliments, Théodore se tut; mais l'un des assistants rompit le silence en disant : Comment un homme comme lui, paré de tant de mérites, pouvait-il être hautain ?

L'ÉVÊQUE. L'as-tu jamais rencontré pour le trouver hautain ou tiens-tu cela d'un autre ? Mais il répondit :

Je ne le connais pas personnellement, dit-il, mais j'ai entendu raconter par un certain tanneur qu'il était rare de le voir au milieu d'un groupe en dehors de l'église et qu'il éprouvait de la gêne à s'entretenir longtemps avec les premiers venus. C'est un signe de dédain et d'orgueil que de fuir la compagnie du premier venu.

L'ÉVÊQUE. Qui d'autre qu'un tanneur respirant la puanteur de son atelier comme un élément naturel, pouvait reprocher à Jean sa sagesse ? Mais si c'est un signe de dédain que de fuir les foules, alors suivant ton raisonnement, Jean Baptiste aussi passera pour dédaignneux, lui qui s'est retiré au désert; et ensuite le Sauveur aussi, car il est écrit : «A la vue des foules, Jésus gravit la montagne; quand il se fut assis, ses disciples s'avancèrent vers lui», et non pas les foules. Et encore : «Voyant les foules, il se retira à l'écart»; c'est donc à son imitation, autant qu'il le pouvait, que le bon Jean s'éloignait des foules et ne se plaisait qu'en la compagnie de gens véritablement désireux d'apprendre quelque chose.

LE DIACRE. Tu es expert à persuader avec des exemples de l'Écriture; mais que peux-tu répondre à cela ? Il était insolent et se tenait non seulement loin des foules, mais encore d'une ou deux personnes.

L'ÉVÊQUE. Certes, s'il s'agit d'une compagnie inutile et importune; tel était celui qui disait à Jésus : «Maître, je te suivrai où que tu ailles.» N'est-ce pas en fuyant la compagnie que le Sauveur répondit : «Les renards ...» et la suite. Mais tu ne me feras pas croire que Jean, après son baptême, ait jamais juré ou prononcé des serments, calomnié quelqu'un ou menti, lancé des malédictions ou toléré des plaisantins.

LE DIACRE. Je n'ai rien dit de tout cela, mais qu'il était insolent.

L'ÉVÊQUE. Ô excellent homme, comment celui qui n'a rien fait de ce que je viens de dire pouvaitil être insolent en perdant tout contrôle de sa langue ? Car dans les petites comme dans les grandes choses la souillure est la même.

LE DIACRE. A quoi riment donc, je te prie, les bavardages de gens et quand cesseront-ils de bavarder?

L'ÉVÊQUE. Écoute tout ce qui se dit, mais n'attache plus aucune importance aux racontars, car tu n'auras jamais aucune excuse. Les gens qui ne mènent pas une vie droite n'ont pas non plus des pensées droites; ils se fondent toujours sur des vraisemblances et ne s'occupent qu'à cela, maintenant surtout que personne n'ose les contredire. Même sur le Dieu Sauveur, en effet, dont la vie, les paroles et les actes dépassaient de beaucoup les possibilités d'un homme et d'un prophète, les gens racontaient des histoires extravagantes, rassemblant comme des porcs ou des mouches les bruits le concernant; ainsi le voulaient alors les circonstances. Les uns disaient : «Il abuse le monde»; d'autres : «C'est par Béelzéboul, le chef des démons, qu'il chasse les démons»; d'autres encore : «Voilà un glouton et un ivrogne»; d'autres : «C'est un Samaritain et il a un démon.» Mais qu'ai-je besoin de collectionner toutes ces balivernes ? Le Sauveur lui-même le savait bien, puisqu'il a demandé à ses disciples : «Qui est le Fils de l'homme, au dire des hommes et les disciples, lui rapportant les jugements les plus favorables à son sujet, lui répondent : «Les uns disent Élie, d'autres Jérémie, d'autres encore Jean le Baptiste, passant sous silence les propos des gens les plus malveillants. Il leur pose une seconde question, les distinguant ainsi des «hommes», car ils n'étaient plus des hommes par la pensée, mais des enfants de Dieu, le Verbe nous ayant «donné le pouvoir de devenir des enfants de Dieu». «Mais vous, qui dites-vous que je suis ?» Ils ne répondent pas tous, mais Pierre seul interprétant leur pensée à tous : «Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant.» Le Sauveur, approuvant l'exactitude de cette réponse, fit cette déclaration : «Tu es Pierre et sur cette pierre - c'est-à-dire sur cette confession - je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle,»

Aujourd'hui tu trouveras le même genre de reproches ou d'éloges non seulement à propos de Jean; mais aussi à propos de tout le monde. Et de même qu'à cette époque-là on disait du mal du Christ et des apôtres, les Éphésiens criant : «Voilà ceux qui ont mis le monde à l'envers» – mais le calme est venu, puisqu'on les glorifie – de même, quand cette génération aura passé, tu trouveras Jean honoré comme un martyr, une fois anéantis ceux qui s'opposent aux louanges à son sujet; tous ceux qui ressemblent à des porcs ou à des chiens diront : «Il abuse le monde» et la suite; mais ceux qui sont ses disciples, s'attachant à lui en hommes sincères et clairvoyants, diront : «Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ,» Mais si, dans le cas du Christ Sauveur, parmi des milliers d'hommes, il ne s'en est trouvé au début que douze qui, en hommes clairvoyants, ont reconnu Jésus, alors qu'aujourd'hui encore la plupart racontent sur lui des balivernes, pourquoi nous livrons-nous sur Jean à une enquête minutieuse, lui qui, étant homme, n'existe pas devant une goutte de la salive du Christ ? Que dis-je «devant une goutte de salive »? pas même devant la frange de son manteau; car, selon Isaïe : «Toutes les nations seront comptées comme une goutte d'eau au bord d'un vase, comme une goutte de salive.»

Quant à la façon dont tu l'as qualifié d'insolent, voici ce qu'il en est. D'abord il était impensable qu'il plaisantât avec le premier venu et donc, à plus forte raison, qu'il fût insolent; mais si par hasard il voyait que, parmi ses véritables disciples ou parmi les prêtres ou les évêques, certains d'entre eux se montraient fiers, par exemple, d'une épreuve d'abstinence ou

d'un effort d'ascèse corporelle, il leur donnait, par plaisanterie, le surnom opposé, traitant, par exemple, d'ivrogne un buveur d'eau, d'avare celui qui n'avait rien, de voleur celui qui était charitable – c'est là une plaisante forme d'enseignement à l'égard de disciples sincères que de mettre en valeur les qualités qu'ils ont au moyen des défauts qu'ils n'ont pas. Mais à la vérité, il avait plus d'estime pour un jeune homme chaste que pour un vieillard licencieux ou pour un vieillard désireux d'apprendre que pour un jeune homme ignorant, pour un ignare qui vivait dans la pauvreté que pour un avare cultivé, pour un laïc plein de vertus que pour un moine négligent. Voilà peut-être ce que les gens avides d'honneur considèrent comme des insolences. Et pourtant, l'Ecriture contient aussi en quelque sorte des insolences, quand Jean-Baptiste dit à ceux qui viennent à lui pour être instruits : «Engeance de vipères, qui vous a suggéré de vous soustraire à la colère menaçante ?» Quand Paul, à son tour, dit au Grand-Prêtre : «Dieu va te frapper, muraille blanchie»; quand le Sauveur tantôt dit aux Juifs : «Génération mauvaise et adultère qui réclame un signe», tantôt à tous les apôtres : «Ô cœurs sans intelligence et lents à croire !» Tantôt enfin traite Pierre de Satan : «Retire-toi de moi, Satan, car tu m'es un objet de scandale», alors qu'ils n'avaient fait aucune faute grave qui méritât ces insultes.

Ainsi donc, testons en silence et ne cherchons qu'à nous instruire, incapables que nous sommes de juger les hommes inspirés par l'Esprit; en effet ce n'est pas la hargne qui leur fait dire des choses insolentes ni l'orqueil qui les fait rechercher la solitude, car tous les services qu'ils s'efforcent de rendre sont inspirés par la charité. C'est bien pour cela qu'on voit tous les hommes vertueux dont nous parlent les livres saints se détourner et s'éloigner de la compagnie des ignorants, de peut qu'avec le temps un contact prolongé ne diminue quelque peu leur vertu ou qu'ils ne soient entraînés par la méchanceté de ces gens-là. Sara, la première, conseillait à son mari Abraham d'éloigner de leur foyer le fils de la servante, pourtant jeune encore; car elle le jugeait indigne de jouer avec son fils Isaac, de peur que celui-ci, dans leurs amusements, ne fût corrompu par les habitudes et les manières de l'autre. Jacob, lui, assure son salut par la fuite en entreprenant un voyage en Mésopotamie. Lot est poussé par les anges à quitter ces impies de Sodomite. Et Moïse donc ! comme je l'ai déjà dit, «devenu grand, ayant renoncé à être appelé fils de la fille de Pharaon», il décide de se soustraire au tyran et à ses gardes; il pousse tous ceux qui pensaient comme lui à partir avec lui et à préparer l'exode. Les prophètes, eux aussi, fuyaient le trouble causé par les méchants et on alla les chercher la plupart du temps dans les déserts. C'est à leur sujet que l'Apôtre dit : «Ils erraient dans les déserts, les montagnes, les cavernes et les antres de la terre», pour éviter la contagion des impies et parce qu'ils savaient, d'autre part, que la vie en commun peut égarer et faire tomber dans les mêmes défauts tous ceux qui demeurent ensemble; je dirai même plus : la vie de relations est, par elle-même, blâmable, pernicieuse et même honteuse. En effet, il n'est pas naturel de vivre avec ce qui ne vous plaît pas, ni même de vivre un court instant en sa compagnie; car toujours «le semblable est un ami pour le semblable», et, comme on dit, «tout être vivant aime son semblable»; mais ce qui est dissemblable est hostile et étranger. Qui décidera jamais la colombe et la tourterelle, ramasseuses de graines, à manger avec les milans et les corbeaux carnivores ? ou l'oie et la grue mangeuses d'herbes à s'attrouper avec des vautours croqueurs d'os ? «Quoi de commun, en effet, entre la lumière et les ténèbres», entre la vertu et le vice, entre les méchants et les bons ?

LE DIACRE. Comment alors l'Apôtre dit-il : «Je me suis fait tout à tous, avec les Juifs comme Juif, afin de gagner les Juifs, avec les faibles comme faible, afin de gagner les faibles, avec les sans-loi comme sans-loi, afin de gagner les sans-loi »?

L'ÉVÊQUE. Ce témoignage, mon excellent ami, n'est d'aucun secours pour nos propos, car Paul n'a pas dit : «Je me suis fait insouciant avec les insouciants, bavard avec les bavards, cupide avec les cupides, ou n'importe quoi d'analogue, mais «Je me suis fait» comme ceci ou comme cela, et non pas : Je me suis fait cela. «Comme cela» et «cela», ce n'est pas la même chose. «Semblable», voilà ce qui est dit ou réalisé par l'Apôtre. La condescendance, même si elle n'offrait pas grand avantage, du moins ne causait pas de tort. «En effet, je me suis fait avec les Juifs comme Juif, afin de gagner les Juifs» – bien qu'il fût d'origine juive, puisqu'il était circoncis; en quel sens alors dit-il «comme Juif» et non simplement «Juif» ? En ce qu'on le voyait souvent observer le sabbat ou jeûner avec eux, non pas au détriment des préceptes du Sauveur, mais en se liant avec eux et en les fréquentant, pour les amener à une connaissance plus parfaite; comme les médecins avec les malades, sans rester toujours avec eux, sans souffrir du même mal, sans être agités des mêmes désirs frénétiques. Le genre de vie qui convient à un prédicateur n'est pas de passer son temps au milieu des foules; il doit au contraire, dans le calme nécessaire à ses recherches, apprendre à discerner les caractères les plus variés, comme le font aussi les médecins les plus expérimentés. Ceux-ci, en effet, passant la majeure partie du temps dans les livres, exposent à l'avance les causes des maladies et en fournissent l'explication; ils ne côtoient les malades que pour diagnostiquer le mal et administrer le remède sans s'amuser ou rendre leurs repas avec eux. Le mérite dont se prévaut le médecine, ce n'est pas de manger ou de s'amuser avec les malades, mais de ramener le patient à la santé. Cesse donc, je te prie, de mettre mes paroles à la question sur les mêmes sujets, car la vertu n'est jamais vaincue par les reproches de ceux qui ne savent pas tenir leur langue; range-toi plutôt à mon avis et mets une garde à l'entrée de tes oreilles de peur qu'elles ne te rapportent et ne laissent entrer dans le trésor de ta mémoire n'importe quel propos qui te trouble l'esprit. Quant à moi, laisse-moi compléter mon récit, car je dois me dépêcher de reprendre la route.

Mais Théodore demanda:

Que sont devenus les évêques Eulysios, Palladios, Cyriaque et Démétrios qui avaient été envoyés en délégation avec les nôtres ? Nous avons vaguement entendu dire qu'ils ont été exilés. L'ÉVÊQUE. Si ce que je t'ai déjà raconté de la vie du bienheureux Jean t'a semblé clair sans présenter de mensonge et si tu t'en souviens, je te donnerai en outre des détails sur ceux dont tu t'enquiers.

LE DIACRE. Je suis aussi pleinement convaincu que si j'avais été présent sur les lieux mêmes. Et que la meilleure preuve de ma confiance soit l'attention que j'ai prêtée à tes paroles; elles résonnent encore dans ma mémoire et j'en ferai peut-être un compte rendu écrit que je copierai à l'encre sur du très beau parchemin pout garder le souvenir de notre temps et pour l'utilité de tous ceux qui aspirent à l'épiscopat, afin qu'ils ressemblent au saint Jean ou à vous qui avez choisi la route des martyrs en faveur de la vérité; ou sinon, afin qu'ils renoncent à porter la charge trop lourde pour leur âge et embras sent la vie sans danger des laïcs, car il vaut mieux qu'ils paient leur place comme passagers à des pilotes expérimentés et arrivent à bon port, plutôt que de prendre eux-mêmes le poste de pilote et de perdre le navire en le coulant avec toute sa cargaison.

Tu nous as tout dit de la vie du bienheureux Jean : l'ascèse à laquelle il se soumit, la façon dont il brilla au sein des Églises d'Antioche d'abord, puis de Constantinople, comment il fut promu, les complots dont il fut victime, les cruautés qu'il subit entre temps et que les méchants ont mis tant de soin à susciter contre lui; tu nous as parlé de Porphyre et de l'eunuque d'Éphèse. Raconte-nous maintenant le reste. Lesquels moururent en prison, et lesquels furent exilés parmi ceux qui étaient en communion avec Jean ? En effet, il est juste de célébrer la mémoire de tels hommes, pour encourager ceux qui restent en vie; car si, dans les affaires de ce monde, les serviteurs qui sont emprisonnés, battus ou écorchés pour la cause de leur maître obtiennent de lui en retour des marques de bienveillance et leur affranchissement, combien plus ceux qui souffrent pour la cause du Christ ont-ils droit au respect et à la bienveillance de l'Église, eux dont l'Apôtre dit : «Comme enchaînés avec ceux qui sont dans les chaînes, maltraités avec ceux qui sont maltraités du fait que nous aussi sommes dans un corps a.» Car «elle a du prix devant le Seigneur la mort de ses saints.»

L'ÉVÊQUE. Très bien dit. Alors écoute. Au début, le bruit courut que ces évêques avaient été précipités dans la mer; mais la vérité, c'est qu'ils furent envoyés en un lointain exil, dans des régions barbares où ils sont encore aujourd'hui sous la surveillance d'esclaves publics. Un diacre qui avait voyage avec eux nous a raconte à son retour que Cyriaque était à Palmyre, place forte à la frontière perse, à plus de quatre-vingts milles d'Émèse à l'intérieur des terres; qu'Eulysios était à trois jours, de marche de Bostra, en Arabie, également dans un fort nommé Misphâs, près des Saraoènes, que Palladios était gardé à vue dans l'endroit du nom de Syène, dans le voisinage des Blemmyes ou des Éthiopiens, que Démétrios était loin dans les terres, vers oasis qui avoisine les Maziques – car il y a d'autres –; Sarapion, après une infinité de calomnies sans fondements, dut subir la cruauté de ses juges qui l'accablèrent de tortures physiques, allant jusqu'à lui arracher les dents, à ce qu'on dit, et le reléguèrent dans sa propre patrie. Hilarios, un saint homme avancé en âge, fut envoyé au fin fond de la région du Pont, après avoir été battu non par un juge, mais par les membres du clergé; il y a dix-huit ans qu'il n'a pas mangé de pain, se nourrissant de légumes sans assaisonnement et de galettes de froment bouilli. Antonios s'est exilé lui-même dans des grottes de Palestine. Timothée de Maronée et Jean de Lydie sont, dit-on, en Macédoine. Rhodon d'Asie est parti à Mytilène. Grégoire de Lydie est, dit-on, en Phrygie, Brisson le frère de Palladios, ayant volontairement abandonné son Église, vit dans une petite propriété qui lui appartient et travaille la terre de ses propres mains. Lampétios, à ce qu'on dit, vit dans un coin de Lydie; un certain Éleuthère subvient à ses besoins et il se consacre à lire les Écritures. Eugène est dans son pays d'origine. Elpiclios, l'éminent évêque de Laodicée de Syrie, et Pappos ont passé trois ans sans descendre l'escalier de leur maison, s'adonnant à la prière. Voilà quatre ans qu'Héraclide d'Éphèse est sous les verrous dans une prison de

Nicomédie. Quant au reste des évêques qui étaient en communion avec Jean, les uns, le désespoir dans l'âme, passèrent au parti d'Atticos, après avoir été transférés dans d'autres Églises de Thrace et l'on ignore ce que sont devenus les autres; on dit seulement qu'Anatolios est en Gaule.

Du côté des prêtres maintenant : certains furent relégués en Arabie et en Palestine. Tigrios fut relégué en Mésopotamie. Philippe mourut après avoir fui dans la région du Pont. Théophile vit en Paphlagonie. Jean, de l'Aethrion, érigea de ses mains un monastère à Césarée. Stephanos fut banni en Arabie, mais les Isauriens l'arrachèrent à ses gardes et le mirent en liberté sur les hauteurs du Taurus. On dît que Salloustios est en Crète. J'ai entendu dire que le moine Philippe, prêtre des Scholes, est malade en Campanie. Le diacre Sophronios est dans une prison de Thébaïde. Le diacre Paul: l'auxiliaire de l'économe, est, dit-on, en Afrique. Un autre Paul, celui de l'Anastasia, est à Jérusalem. Helladios, le prêtre du Palais, vit dans sa propriété de Bithynie. Plusieurs se cachent à Constantinople, d'autres sont retournés dans leur pays d'origine. Le saint évêque Silvanos est en Troade où il fait le métier de pêcheur pour vivre. Le moine Stéphanos qui apporta les lettres des Romains, fut, pour ce motif, fouetté à Constantinople et jeté pour dix mois en prison . On lui fit des offres de communion, mais il refusa et fut cruellement écorché sur les flancs et sur la poitrine - je l'ai vu de mes yeux -, cependant la protection du Christ le sauva, peut-être en vue d'autres combats et, après dix mois de soins, il fut banni à Péluse. Un certain Provincalios, soldat de la garde de l'empereur, dénoncé comme un fidèle partisan de Jean, fut roué de coups et écorché sans pitié avant d'être banni à Pétra. Un serviteur du prêtre Elpidios, qui avait été payé cinquante pièces d'or, dit-on, pour tuer par traîtrise le bienheureux Jean, ayant été pris en flagrant délit avec trois épées sur lui, frappa successivement sept de ceux qui l'arrêtaient; quatre d'entre eux furent ensevelis sur-le-champ, les trois autres s'en remirent après avoir été soignés pendant longtemps; le meurtrier, lui, fut relâché. Le bienheureux Eutrope, un chantre, homme pur de tout rapport avec les femmes, fut battu et il eut la poitrine et le front horriblement écorchés, au point d'avoir les sourcils arrachés; finalement, sur ses flancs dont les os avaient été nus à nu, on lui appliqua des deux côtés des lampes bouillonnantes d'huile; il rend l'âme sous le carcan; il fut enterré en pleine nuit par les prêtres mêmes qui étaient responsables de ce supplice et Dieu ajouta à sa mort son témoignage, par une apparition d'anges chantant, à cause de la conformité de sa passion avec celle du Sauveur.

Le diacre qui était revenu du voyage aux côtés des évêgues nous a raconté que les soldats du préfet qui les conduisaient, obéissant aux ordres de certaines personnes, leur infligèrent tant de sévices qu'ils priaient pour voir venir la mort et refusaient de vivre. Les sommes d'argent qu'ils avaient prises pour la route, les soldats du gouverneur les rassemblèrent après les avoir confisquées et se les partagèrent entre eux; ils les avaient juchés sur de maigres mulets et, parcourant en une seule étape le trajet de deux jours, les faisaient arriver à la nuit noire et repartir avant l'aube, au point que leur estomac ne pouvait même pas garder leur misérable nourriture; ils ne leur épargnaient pas non plus les obscénités et les grossièretés. Ils supprimèrent à Palladios son serviteur et le forcèrent à montrer la lettre. Parmi ceux qui conduisaient Démétrios, il y en avait un qui le maltraitait particulièrement, au point de le harceler de sa lance en pleine nuit; cet homme fut pris soudainement de douleurs dans tout le corps et rendit l'âme dans de grandes souffrances, si bien que ceux qui vénéraient Dieu y virent un châtiment de ses insultes; Palladios le lui avait d'ailleurs prédit, comme le raconta l'autre soldat à son arrivée : «Tu ne feras pas un second voyage; tu vas mourir misérablement.» Ils ne leur permettaient absolument pas d'entrer à l'église, mais les logeaient dans des auberges pleines de prostituées ou, cela surtout à partir de Tarse, dans les synagogues des Samaritains ou des Juifs, au point que, même là, dans la promiscuité où ils se trouvaient, une nouvelle idée leur vint à laquelle ils n'avaient jamais pensé auparavant; l'un des évêques déclare : «Pourquoi nous affliger au sujet de nos logements? Nous appartient-il de décider où demeurer, si bien que nous méritions d'être punis pour avoir manqué aux bienséances ? Ne savez-vous pas que si tout cela s'est produit et doit se produire encore, Dieu est glorifié en toutes choses ? Combien de ces prostituées qui avaient oublié Dieu ou qui n'en avaient jamais eu connaissance, nous voyant dans cet état, en sont venues à le craindre et à penser à lui ? Peut-être se sont-elles tournées vers le bien ou du moins ne sont-elles pas tombées plus bas. Ce n'est pas un mince avantage pour une âme douée de raison que la passion domine de reprendre souffle, le temps d'une étincelle de pureté; c'est pourquoi Paul, notre initiateur, qui eut à subir lui aussi ce genre d'épreuves a dit : «Nous sommes la bonne odeur du Christ parmi ceux qui se sauvent et parmi ceux qui se perdent, car nous sommes livrés en spectacle aux anges et aux hommes.»

Les évêques locaux qui étaient en communion avec. Théophile dans tout l'orient en arrivèrent à ce point de cruauté qu'aux dires du moine qui revenait de là-bas, certains d'entre eux

non seulement ne montrèrent pas la modération qui s'imposait, mais encore offrirent de l'argent aux soldats du préfet pour les inciter à éloigner au plus vite des villes leurs prisonniers. Ceux qui ont agi ainsi sont principalement l'évêque de Tarse, celui d'Antioche et Eulogios, l'évêque de Césarée de Palestine; mais les pires de tous furent celui d'Ancyre et Ammonios de Péluse; tantôt par des gratifications, tantôt par des menaces, il excitaient toujours davantage contre eux les soldats qui les conduisaient, en sorte qu'ils ne laissaient pas faire les faire qui voulaient les recevoir chez eux, comme le bienheureux Jean récrit à Gaïus dans les épîtres catholiques où il condamne un évêque, mais loue Gaïus pour son hospitalité, l'exhortant à ne pas imiter les mauvais évêques. Voici à peu près ce qu'il dit : «A Gaïus, le bien-aimé que j'aime en vérité. Bienaimé, je souhaite que tu prospères à tous égards et que tu te portes aussi bien que ton âme est prospère. Je me suis fort réjoui, en effet, quand certains sont venus et m'ont raconté que tu marches dans la voie de la vérité et comment tu as réconforté les saints; je n'ai pas de plus grande joie.» Et il ajoute : «J'ai écrit à l'Eglise, mais Diotréphès, avide d'y occuper le premier rang, ne nous accueille pas; il se répand en mauvais propos et, non content de cela, lui-même n'accueille pas les frères, il empêche ceux qui voudraient le faire et les expulse de l'Église.» Un peu après, il lui donne enfin ce conseil : «Bien-aimé, n'imite pas le mal, mais le bien, car celui qui fait le bien est de Dieu; celui qui fait le mal n'a pas vu Dieu.» Si j'ai rappelé l'ensemble de ce texte qui évoque la méchanceté d'autrefois, c'est pour bien mettre en évidence l'attitude des Diotréphès de notre temps.

Par contre, le diacre louait et admirait les évêques de la Cappadoce seconde qui, pleins de compassion, versèrent des larmes sur le sort des évêques bannis; parmi eux surtout le très doux Théodore de Tyane, Bosporios de Colonia, évêque depuis quarante-huit ans et Sarapion d'Ostracine qui exerçait la charge de l'épiscopat depuis quarante-cinq ans.

Théodore resta muet pendant un bon moment, puis il demanda : Que dire devant tout cela_J Père ? Est-ce que «c'est la dernière heure »? et que «l'apostasie», dont parle saint Paul, fait son entrée avec ces événements, pour qu'enfin «se révèle le Fils de perdition, l'adversaire »? Les méchants sont prospères et réussissent dans ces entreprises, ils demeurent en place et gardent le pouvoir, tandis que les bons sont persécutés et dépouillés de leurs biens; tout cela me fait frissonner : il approche!

L'ÉVÊQUE. Certes oui, ami très clairvoyant; la fin est proche, selon celui qui a dit : «Mes petits enfants, c'est la dernière heure» et selon la parole : «Le maître de maison sortit vers la onzième heure, afin d'embaucher des ouvriers pour sa vigne»; or, la douzième, la dernière, est celle de l'échéance; et si l'Apôtre a pu dire, il y a quatre cents ans, que c'était la dernière heure, c'est encore bien plus vrai maintenant, avec tout ce qui se passe.

Mais il faut bien dire aussi que ces maux existent depuis toujours, avec la permission du Seigneur, pour exercer les saints que le diable réclame, comme dit la parole du Sauveur : «Simon, Simon, voici que Satan vous a réclamés pour vous cribler comme le froment; mais moi, j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas.» Bien entendu, ce n'est pas seulement pour Pierre que Jésus a prié, mais aussi pour tous ceux qui ont la foi de Pierre, et l'image du crible ne peut se rapporter qu'à l'orbe de ce monde plein de plaisirs et de peines qui sont autant d'orifices à travers lesquels les hommes attachés aux choses de la terre tombent séparés du bon grain dans l'Hadès, triés en quelque sorte, au moyen des trous; ainsi les uns coulent par le trou de la gloutonnerie, «ceux qui ont pour dieu leur ventre»; d'autres par celui de la débauche, ceux dont le prophète dit : «Un esprit de prostitution les a égarés»; car «ni les impudiques, ni les adultères, ni les dépravés n'hériteront du royaume de Dieu;» d'autres encore par la cupidité qu'ils ont épousée avec l'idolâtrie, sa compagne; certains, par la colère et l'irascibilité, car ils ont aimé les ténèbres de la bestialité; c'est à leur sujet que Jean dit : «Celui qui a de la haine pour son frère est dans les ténèbres jusqu'à présent.» En effet, comme dit l'auteur des Proverbes : «La colère perd même les sages ?» Il y en a qui passent par le découragement et l'oubli; ils n'ont pas entretenu leur mémoire par la vigilance, et leur prière c'est : «Mon âme s'est assoupie de découragement»; c'est à eux que s'adresse la parole de malédiction : «Malheur à vous qui avez perdu la patience; que ferez-vous quand le Seigneur vous visitera ?» D'autres passent par l'amour déraisonnable de la gloire, eux au sujet desguels le psalmiste prophétisait : «Dieu a dispersé les ossements de ceux qui cherchent à plaire aux hommes»; il y a enfin ceux qui passent par la vantardise ou l'orgueil, c'est-à-dire le dédain, eux auxquels le prophète adresse ce reproche comme à des déserteurs : «Les orgueilleux transgressaient à plaisir toutes les lois, mais je n'ai pas dévié de ta loi.»

Chacun de ces vices est escorté par plusieurs autres; ainsi l'orgueil par l'envie; la cupidité par la haine, la bassesse et le mensonge; l'irascibilité par la colère ou la rancune, les violences et les meurtres; la fornication par l'oubli, l'effronterie, la paresse, l'abandon, les veilles inutiles; la vaine gloire par le goût des intrigues, la corruption, l'ostentation, la simulation, la partialité, l'imposture;

l'arrogance par la présomption insensée, la dureté du cœur, l'impiété, l'égarement de l'esprit; et ainsi de suite, pour ne pas en dire davantage, ni surcharger mon discours, alors que ce que j'ai dit est facile à démontrer.

Mais à chacun de ces vices, Dieu a opposé une vertu contraire; ainsi à la débauche, il a fait correspondre la tempérance; à la gourmandise, la sobriété; à la cupidité, la justice; à la colère, la douceur; à la tristesse, la joie; à l'oubli, la mémoire; au découragement, la persévérance; à la folie, la sagesse; à la lâcheté, le courage; à la vaine gloire, l'humilité et ainsi de suite; à tous à la fois enfin, l'Écriture sainte. Il n'y a que l'orgueil auquel il n'ait pas donné de vertu contraire, à cause de son excès de malice, mais il lui a réservé sa propre personne, comme il l'a dit : «Dieu résiste aux orgueilleux», comme dit le même prophète dans sa prière : «Lève tes mains contre leur orgueil sans limite» ou encore : «Rends aux orgueilleux leur salaire.» Et de même que «c'est au fruit qu'on reconnaît l'arbre», comme l'a dit le Seigneur : «C'est d'après leurs fruits que vous les reconnaîtrez», il en est de même pour chaque homme, s'il fait partie des vrais saints ou de ceux qui n'en possèdent que le nom. Ainsi ils sont partout les succès assurés des méchants; c'est que Dieu fait preuve envers eux de la longanimité qui lui sied, comme les saints nous en ont déjà prévenus en parlant au nom des persécutés pour nous consoler dans les épreuves que nous endurons maintenant.

Tout d'abord Job, le fils de la patience, après bien d'autres choses que dit-il? «Eh quoi! Y a-t-il un homme qui puisse me critiquer?» – Il veut dire par là qu'il est irréprochable – «ou bien comment ne serais-je pas en colère? Regardez-moi et vous vous étonnerez en mettant la main sur votre bouche. Quand j'y songe! J'ai été plein de zèle et voilà que les souffrances ont pris possession de ma chair. Pourquoi les impies continuent-ils à vivre et vieillissent-ils dans la richesse? Ils ont une postérité selon leur cœur et leurs enfants sont devant leurs yeux, leurs maisons sont florissantes, nulle crainte pour eux, le fouet du Seigneur ne s'abat pas sur eux; leur vache n'a pas mis bas avant terme, elle a échappé à la canicule, elle était grosse et n'a pas avorté. Ils demeurent comme des brebis éternelles et leurs enfants gambadent; ils ont pris la harpe et la cithare et ils se réjouissent au son du psaume; ils ont terminé leur vie dans le bonheur et ils se sont endormis dans le repos de l'Hadès. Et pourtant chacun dit au Seigneur : «Écarte-toi de moi, je ne veux pas connaître tes voies.»

En écho à cela, l'homme patient, le chantre des décrets divins, selon le verset «Je chanterai pour toi la pitié et le jugement,

Seigneur», David dit : «Comme Dieu est bon pour Israël et pour les hommes au cœur droit ! Un peu plus mes pieds trébuchaient, pour un peu mes pas glissaient.» Pourquoi ? «Parce que j'ai envié les impies en contemplant la paix des pécheurs.» Dans un autre passage, s'attaquant encore à leur richesse, il dit : «Leurs bœufs sont gras et leurs brebis fécondes se pressent à leurs portes; leurs celliers sont pleins de toutes sortes de choses; leurs filles sont belles et parées à la ressemblance d'un temple.» En outre, s'étonnant de la concorde de mauvais aloi et de la paix dont ils jouissent, il ajoute : «Pas de cri sur leurs places, pas de cloison qui tombe dans leurs maisons;» enfin, s'en prenant à la mentalité corrompue de la foule, il dit : «Ils ont proclamé heureux le peuple qui possède tout cela.» Et il ajoute : «Heureux le peuple qui a pour aide le Dieu de Jacob.»

Pour ne pas exposer mon témoignage au reproche d'insuffisance si je m'en tenais à ces exemples, écoute encore ce que dit Habacuc sur le même sujet, en se frappant la poitrine et accablé d'inquiétude : «Jusques à quand, Seigneur, t'appellerai-je quand on me fait injure, sans que tu me prêtes l'oreille ?» car il appelait injures faites à lui-même celles qui étaient faites à son prochain, et, dans son amour pour ses frères, il ajoute : «Je crierai vers toi et tu ne me sauveras pas ? Pourquoi m'as-tu fait voir peines et labeurs jusqu'à la misère et l'impiété ? Le jugement m'a été défavorable et le juge reçoit salaire; si la loi n'a plus d'effet et si le jugement n'est pas mené à terme, c'est que l'impie opprime le juste.»

C'est dans le même esprit que Jérémie, le plus compatissant es saints, embarrassé au sujet des autres, s'écrie : «Tu es trop juste, Seigneur, pour que je puisse me défendre contre toi; cependant je vais évoquer des causes devant toi, Seigneur : Pourquoi la route des impies est-elle dégagée ? Pourquoi sont-ils florissants tous ceux qui méprisent le mépris ? Tu les as plantés et ils ont pris racine» – c'est-à-dire : ils vivent sans embarras – «et ils ont porté des fruits» – certainement pas ceux de l'Esprit. «Tu es près de leur bouche et loin de leurs reins.»

Dans la même ligne, le sage Sophonie, le prophète, dans un texte équivalant aux précedents, reprochant aux hommes leurs médisances, parce qu'ils blâment la Providence et tiennent les saints pour malheureux, dit au nom du Seigneur : «Vos propos sont durs à mon égard», dit le Seigneur, «et vous avez dit : En quoi avons-nous déblatéré contre toi ?) Vous avez dit : Bien sot celui qui sert Dieu ? qu'avons-nous gagné à observer ses commandements, à être

venus en suppliants devant le visage du Seigneur Tout-Puissant ? Et maintenant, c'est nous qui proclamons heureux les étrangers et ils se relèvent tous ceux qui font le mal; ils ont tenu à Dieu et ils s'en sont tirés. Ainsi ont déblatéré ceux qui craignent le Seigneur, chacun avec son prochain.»

A cela, Paul, le héros de la piété, ajoute des propos semblables : «Quant aux méchants et aux charlatans, ils progresseront dans le mal, à la fois trompeurs et trompés.» Puis il témoigne de la situation d'infériorité des saints en disant : «Car Dieu, ce me semble, nous a mis au dernier rang, nous les apôtres, comme des condamnés à mort; oui, nous avons été livrés en spectacle au monde, aux anges et aux hommes. Jusqu'à l'heure présente, nous avons faim, nous avons soif; nous sommes nus, souffletés et errants; nous nous fatiguons à travailler de nos mains - il énumère toutes les souffrances physiques -; on nous insulte et nous bénissons; on nous persécute et nous l'endurons; on nous calomnie et nous consolons; nous sommes devenus comme l'ordure du monde, jusqu'à présent l'universel rebut.» Dieu, dans sa bonté et sa justice et pour des raisons qui nous sont impénétrables, a déployé le monde comme un stade; il nous a créés libres afin que, nous lançant de notre propre gré dans les affaires de ce monde, nous recevions la juste sanction de nos actes; comme dit la Loi : «J'ai placé devant ta face la vie et la mort; choisis ce que tu veux.» Pourquoi les a-t-il placées ? Ce n'est pas le moment de le dire; le fait est qu'il les a placées. IL n'aurait pas été sage de nous créer immuables sans récompenses proposées et sans libre choix du bien; car l'immutabilité n'appartient qu'à l'être divin et éternel. LE DIACRE. Voilà qui est bien et sagement répliqué, Père; tu as instruit l'âme des assistants qui, en ces matières, achoppent toujours à cause de leur ignorance des Écritures; depuis longtemps, l'Église a été un gymnase donnant en exemple ses athlètes vainqueurs, hommes et femmes, qui, dans les temps anciens, n'ont pas en vain consommé la chair du Christ. Cependant, les désordres qui règnent chez vous et la subversion des Églises nous plongent dans la tristesse. L'ÉVÊQUE. Tu m'étonnes, Théodore, le plus honorable des hommes, toi qui pendant un instant reconnais le bien-fondé de nos propos et qui ensuite affirmes le contraire : tu nous félicites comme des vainqueurs, puis tu nous plains comme des bannis, parce que nous avons été privés du rang que nous occupions dans l'Église. Tu es à mes yeux comme les paysans qui vont voir les jeux olympiques : ils restent bouche bée de plaisir devant les récompenses, mais ils pleurent de pitié devant les coups que reçoivent les lutteurs. A mon avis, il vaut mieux parcourir les ravins, les forêts et les mers en compagnie de la vérité que d'avoir une gloire abondante qui résulte de la prospérité selon les critères de notre temps, en étant esclave du mensonge. En effet, si je possède la vérité, je posséderai tout le reste, car tout le reste lui est asservi; mais si c'est le mensonge qui est mon partage, alors je ne me possède pas moi-même, puisque je n'appartiens pas à la vérité. Mais si je possède la vérité, je ne veux pas l'avoir simplement comme maîtresse, ou comme servante, ou comme voisine, mais comme sœur; ou même, c'était possible, comme compagne, jouissant du plaisir qu'elle procure et ensuite de son héritage, comme étant ma propre

Celui qui la possède est plein de vigueur; il rajeunit, il ne vieillit pas, il ne se flétrit pas; son zèle est plus brûlant que le feu; sa parole est plus incisive qu'une épée; sa vie plus légère que l'aigle; il s'élance sans tarder, comme vers une mère protectrice, vers la méditation des Écritures; il ne cesse de fleurir dans la sérénité, la crainte n'a pas de prise sur lui, il en impose plus par son intrépidité, il danse dans les transports de l'enthousiasme, il n'a de haine pour personne, il a pitié de ceux qui usent mal de la vie; il considère comme heureux celui qui rentre en lui-même en se contentant de peu; il est triste, de la tristesse de l'Esprit, devant la négligence des prêtres au sujet desquels l'Apôtre a dit : «Ne contristez pas l'Esprit saint en qui vous avez été marqués d'un sceau pour le jour de la rédemption»; or, il contriste l'Esprit celui qui tourne le dos à l'Esprit par négligence. Et - à quoi bon tout dite ? - celui qui possède la vérité, meurt avec confiance; il n'a attristé personne, si ce n'est les démons et ceux qui leur ressemblent. Le temps pour lui est plus que suffisant; il n'a pas gaspillé ses jours dans des œuvres mauvaises, il a doublé la somme qui lui avait été confiée et il en a payé d'avance, sous forme de bonnes œuvres, les intérêts, s'étant en peu de temps acquitté d'une dette qui réclamait de longues années. Un testament pour sa fortune, il n'en rédige pas, c'est de son vivant et en pleine connaissance qu'il en a triomphé. La mort a-t-elle frappé à la porte de sa pauvre chair ? Avant même de la voit entrer, il s'écrie : «Partons d'ici» et il poursuit en chantant : «Hélas ! que mon séjour a été long», et si ce n'était à cause du Maître qui l'envoie, il lui intenterait un procès et exigerait d'elle des dommages pour être venue si tard. Il est heureux enfin de quitter cette pauvre chair pleine de souffrances comme un gîte délabré qui menace ruine; il tend l'oreille vers celui qui dit : «C'est bien, bon et fidèle serviteur» et il est sûr d'entendre la suite. Que l'abondance de mes paroles témoigne en faveur de mes assertions, car «c'est de l'abondance du cœur que parle la bouche».

femme; car elle est fille de la vérité en soit dont l'homme vertueux est le gendre.

Quant à celui qui vit dans le mensonge, sa vie est pleine d'agitation; tantôt sa joie est démesurée; c'est que sa fortune s'accroît ou qu'il a une pauvre satisfaction d'amour-propre, ou encore qu'il jouit des faveurs d'une misérable courtisane ou qu'il voit ses ennemis dans le malheur; tantôt, au contraire, il se morfond à en mourir, ne rêvant qu'aux inconstances et aux incertitudes du sort; il passe des nuits blanches ou agitées, il soupçonne des complots même chez ses proches, il ne se fie même pas à lui-même et se méfie de tous comme de menteurs; un homme dans cet état d'esprit est peureux comme un lièvre, effronté comme un porc, fourbe comme un caméléon, trompeur comme une perdrix, impitoyable comme un loup, sauvage comme un rat; il est son propre ennemi, car sa jalousie continuelle lui est, à son insu, son propre châtiment; méditant le mal contre un autre, il se rend malheureux le premier. La mort a-t-elle frappé à sa porte ? Il abandonne tout pour avoir un peu de répit, tant il est attaché à la vie. Il a gaspillé en pure perte le temps qui lui était imparti; et, en outre, bien loin d'avoir doublé le denier, il ne l'a même pas conservé intact. Il ne cesse de trembler comme une feuille, refusant de vieillir, bien qu'il soit déjà atteint de divagations séniles; il redoute la mort comme un dieu; son dieu c'est le monde de ce qu'on voit. Que dire encore ? Il pâlit, il frissonne, il est saisi d'angoisse; anticipant le jugement de Dieu, il s'inflige à lui-même le châtiment; sa conscience le torture sans pitié et lui rappelle ses fautes une à une; il endure des tourments plus terribles que ceux dont on lacère le corps à coups de fouet. Il se soumet servilement aux puissances d'un jour, il flatte honteusement le monde; au lieu d'un seul Seigneur, il a une foule de maîtres, pour être bien sûr de n'être pas le serviteur de la vérité. Il s'efforce d'inspirer la peur, alors qu'il a peur de tout le monde.

Voilà fout ce que j'avais à te dire et que j'ai exprimé comme j'ai pu; mais si quelqu'un, tenant un discours plus véridique et plus élégamment tourné veut corriger les erreurs dues à mon insignifiance, nous accueillerons volontiers sa démarche comme un acte de correction fraternelle, rendant grâce au Sauveur en toutes choses. Quant à toi, en échange, donne-moi connaissance de l'objet du synode qui s'est tenu en Occident et souscris à mes paroles, si du moins ce que j'ai dit te semble satisfaisant et de quelque utilité.

Quand le narrateur eut cessé de parler, Théodore prit la parole :

A toi qui nous as fait ce récit, «que le Seigneur te donne de trouver miséricorde en ce grand jour», aussi bien pour t'être séparé de la communion de ces gens-là que pour nous avoir fait un récit clair. Puisse le Seigneur se souvenir du sacrifice total de Jean qui, jusqu'à sa mort, n'a cessé d'avoir confiance en lui. Voici quelle est l'intention de l'Église de Rome : jusqu'au bout ne plus communiquer avec les évêques d'Orient, surtout avec Théophile, jusqu'à ce que le Seigneur permette la réunion d'un synode œcuménique, capable de soigner ces membres gangrenés que sont les responsables de ces forfaits; car même si le bienheureux Jean s'est endormi dans la mort, la vérité, elle, reste bien éveillé et c'est par respect pour elle qu'une enquête sera faite.

Quant à ceux qui ont commis de tels actes dans l'Église, je serais content de les rencontrer face à face et de leur dire : Où est votre sacerdoce ? Où est votre sainteté ? Où est la douceur qui repose sur la communauté de nature ? Où sont les préceptes du Sauveur : «Si tu présentes ton offrande à l'autel et si tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, va d'abord te réconcilier avec ton frère et alors présente ton offrande» ? Ou la parole : «Si quelqu'un te donne un coup sur la joue droite, tends-lui encore l'autre »? Où la préoccupation des Écritures : «Voyez! Qu'y a-t-il de bon ou qu'y a-t-il d'agréable, sinon d'habiter en frères tous ensemble »? Où ceci : «Que les frères s'entraident dans l'adversité »? Pourquoi à ceci : «Un frère aidé par son frère est comme une ville forte», avez-vous substitué : Un frère calomnié ou spolié par son frère est comme une ville pitoyable et sans défense ? Pourquoi donc avez-vous essayé de poursuivre votre entreprise, comme si aucune conciliation n'était possible, ô hommes non pas une fois mais trois fois malheureux? Par suite de quel raisonnement n'avez-vous pas reculé devant un meurtre dirigé contre lui, comme s'il s'agissait d'un ennemi ? Comment l'idée vous est-elle venue de vous exaspérer les uns contre les autres ? Pourquoi avez-vous montré un tel changement d'attitude au point de passer de la civilité à la férocité et à la sauvagerie ? J'en suis stupéfait et ma stupéfaction se transforme en épouvante devant votre perversité, quand je vois le bouleversement universel qui en résulte. Pourquoi vous êtes-vous ainsi exaltés dans votre audace extrême et avez-vous outragé et déchiré sous vos coups l'Église de Dieu «qui allaite et nourrit», tel un sein fécond ? si bien qu'à votre sujet s'est accomplie cette parole du prophète : «Parce qu'ils ont poursuivi leur frère avec l'épée et traité indignement le sein maternel.» La parole divine et salvatrice, en fécondant ce seins, nous a semés et plantés ainsi que lui en vue de bienfaits inexprimables et d'œuvres utiles. Au lieu de vous aider les uns les autres dans les choses qu'il convenait de faire, qu'aviez-vous dans la tête pour n'avoir même pas voulu vivre dans la tranquillité et la paix de votre côté, au moins pour le temps à venir ? Vous qui avez été créés pour

des relations d'entraide mutuelle, pourquoi avez-vous négligé cette grâce ? Non seulement vous n'avez pas soulagé les peines, mais vous avez écarté et vous avez retranché de la parenté originelle, alors que le prophète vous crie : «N'avons-nous pas tous un Père unique ? N'est-ce pas un seul Dieu qui nous a créés ?»

Mais, me direz-vous, lui s'est rendu coupable envers la loi. Quelle loi ? Celle que vous avez foulée aux pieds et que vous avez mise en pièces par votre méchanceté ? Qu'avez-vous fait de la loi naturelle qui consiste à corriger les erreurs avec douceur ? Pourquoi, abusant de la loi de la guerre, vous obstinez-vous dans vos desseins et votre conduite comme avec des gens hostiles et dignes de haine ? Combien il eût été préférable en demeurant ensemble et en vivant dans la concorde, de partager les uns avec les autres les bonnes décisions prises en commun par reconnaissance pour votre Père et pour lui plaire ? En effet, la vertu de leurs enfants et l'unanimité de leurs témoignages de reconnaissance sont certes chose bien douce pour des parents; ils ne demandent rien d'autre que cela. mais sachez aussi que le lien d'amour et d'affection consiste essentiellement à dépenser son zèle et à tout faire pour complaire au père à qui l'on doit la naissance, l'éducation et la subsistance; mais lui, vous l'avez méprisé comme s'il radotait et vous avez allumé des guerres au sein de l'Église, comme dit le prophète : «Ils ont introduit la démence dans la maison du Seigneur,» au lieu de vous encourager et de vous exhorter au bien les uns les autres; pis encore : en suscitant entre vous des guerres inexpiables, vous avez contrarié les desseins et les pensées du Père.

Et j'ajoute que tout cela met Dieu hors de lui et le bouleverse ainsi que tous ceux qui lui font confiance, ses fils, vos frères, et ne lui permet plus de se taire, car il n'est pas indifférent et il n'est pas sans se souder de ce qui est utile à ses enfants. Étant donc irrité contre votre folie et contre l'oppression que vous exercez sur vos victimes, à cause de cela il trouve injuste que vous vous en tiriez sans être châtiés, comme vous l'avez fait jusqu'ici; cela n'est ni convenable pour lui ni sûr pour vous. Le mal dont vous êtes atteints est insupportable et mérite un traitement particulier; il voit que les coups et les meurtrissures sans nombre dont vous avez été châtiés pour votre instruction vous rendent pires. Une insensibilité et une obstination sans pareilles règnent en vous; vos frères, vos proches, ceux qui partagent la même vie que vous, bien plus le même breuvage, la même table et le même lit de table, qui font partie avec vous d'une seule et même famille, vous en êtes venus à les traiter avec une haine implacable, au point de les envoyer hors des frontières de leur pays et du foyer commun pour les chasser au loin, faisant d'eux des apatrides, des vagabonds, bien plus des proscrits, pour autant que vous le pouviez, et cela sans fixer de terme à leur exil, sinon le plus reculé possible, tant votre cœur est dur et votre égarement extrême. Tel est l'avantage que vous avez acquis sur eux et sur le bienheureux Jean : vous avez attisé votre haine rancunière, vous avez jusqu'à présent donné libre cours à votre langue acérée comme un glaive, préférant vous complaire dans votre ressentiment plutôt que de tirer profit de son enseignement; vous avez souillé les oreilles de vos auditeurs en répandant des accusations à la face de l'Église et vous avez fait cela pour des hommes à qui«le Seigneur», dans sa miséricorde et sa bonté, «rendra selon leurs œuvres».

Quant à toi, bienheureux Jean, quelles paroles emploierai-je pour te tresser «la couronne impérissable» à ta sortie du stade, sans craindre de faire ton éloge, car tu as franchi la troisième vaque ? Sera-ce, dans la loi de Moïse, celles qu'il a prononcées pour bénir Joseph, l'homme d'action, et le prêtre Lévi, le contemplatif, car en toi je vois les deux ? «Que ta terre soit bénie du Seigneur, par les montagnes du ciel, par la rosée, par les abîmes des sources sous la terre et à la saison des fruits, par les révolutions du soleil et les nouvelles lunes; de la cime des montagnes qui sont depuis le commencement, de la cime des collines éternelles, tout cela passera sur la tête de Joseph» - s'il existe quelqu'un comme Joseph - «et sur la tête des frères dont il est le chef, glorifié qu'il est parmi ses frères. A lui la beauté du premier né du taureau; les cornes de la licorne sont ses cornes; il en frappera les peuples jusqu'aux extrémités de la terre.» Et «il dit sur Lévi», et sur tout homme qui l'imite : «Donnez à Lévi ses signes et sa vérité à l'homme saint qu'ils ont éprouvé dans l'épreuve et qu'ils ont querellé près de l'eau de la Contradiction. C'est lui qui a dit à son père et à sa mère : Je ne t'ai pas vu, et il n'a pas reconnu ses frères : il a observé tes oracles et retenu ton alliance. Il a indiqué tes prescriptions à Jacob et ta loi à Israël; il mettra toujours de l'encens sur ton autel aux jours de ta fête. Bénis sa force, ô Seigneur, et agrée les œuvres de ses mains; frappe au front les ennemis qui se sont levés contre lui et fais que ceux qui le haïssent ne se dressent pas contre lui.» Moi, continuant à tresser sa couronne, je dirais volontiers ; Que ceux qui l'aiment, ô Jésus Christ, ne soient pas confondus, [car à toi est la puissance pour les siècles. Amen].

L'ÉVÊQUE. C)est bien l'exercice de ton intelligence, ô Théodore, dont la réflexion est toujours aux aguets, qui te fait tirer :«du trésor» de ton esprit «du neuf et du vieux» selon le mot du Sauveur; «le

vieux», les lecons de la sagesse humaine, «le neuf», les oracles de l'Esprit saint. Tu as donné à chacune des parties en présence ce qui, dans ces trésors, lui revenait, en tirant de ta sagesse le langage qui s'appliquait aux coupables et de la bénédiction de Moïse les mots pour tresser à Jean la couronne qui lui est due; car il s'est acquitté de son sacerdoce sans céder à sa passion et en toute vérité, il a ignoré père et mère ainsi que tout lien du sang, dans la surabondance de sa justice; pour ne connaître que ceux qui aiment et mettent en pratique la Parole. Mais nos semblants d'évêgues de notre temps, eux, ont poussé leur famille, qui n'est que de la bouc, vers l'argent, les emplois, les honneurs, transgressant ainsi la loi qui prescrit :«Les prêtres ne placeront pas leurs fils parmi les chefs ni dans la suite du roi»; ils gaspillent les dons de l'Esprit en complots, persécutions, emprisonnements et bannissements, buvant toute pure l'ignorance, pensant par là déshonorer les amis de la vertu; c'est à leur sujet que le Seigneur a dit :«Des jours viendront où ceux qui vous tueront croiront rendre un culte à Dieu.» Ce n'est évidemment pas des païens dont il parlait, sinon il aurait dit : les dieux, puisqu'au lieu de l'Unique, ils en confessent plusieurs. Donc, en nommant le seul et unique Dieu, il a bien désigné ceux qui nous dépouillent aujourd'hui en prenant pour prétexte l'Église; ils cachent, en effet, leur dépravation et leur jalousie et font semblant dans leurs discours de se préoccuper d'elle qu'ils ont ruinée par leurs actes. Cependant, si rusés qu'ils soient, l'issue des événements prouvera qu'ils ont servi celui qui se vantait ainsi :«Pas de danger que je sois ébranlé; je suis de génération en génération à l'abri du malheur»; en effet, ne trouvant plus de nouvelle forme d'hérésie, le Serpent, ingénieux dans l'iniquité et bon cultivateur des plus bas instincts, a rendu furieux ceux qui sont à la tête de l'Église, les poussant à s'entretuer dans l'obsession de la chaire et de la première chaire; voilà comment ils ont commis le schisme.

Si la concorde de l'Esprit de Dieu avait régné parmi les évêgues et si Jean avait dû être relevé de ses fonctions, soit qu'il fût coupable de quelque faute ou indigne du sacerdoce, soit, comme Théophile le dit, coupable d'arrogance, la sagesse toute-puissante de Dieu pouvait lui interdire la célébration des mystères de façon légale ou trouver le moyen de l'en chasser sans tumulte et sans larmes, soit par la mort, la paralysie ou le mutisme, comme c'est arrivé, nous le savons, à certains de ses adversaires tout comme d'autres y sont exposés. Mais puisque de tels faits indignes du Sauveur s'en sont suivis - il n'a pas été déposé, mais exilé -, il est évident que c'est là l'œuvre du diable dont l'empire était ruiné par suite de l'enseignement. Je sais bien que Jean a déposé six évêques, en toute justice, eux qui avaient acheté la dignité épiscopale, dont j'ai parlé plus haut. Mais qui a pleuré ? Y en a-t-il un dont le nez ait seulement saigné ? Y a-t-il eu la moindre toile d'araignée déchirée ? Quel est celui qui a quitté sa maison ? qui a dû payer la moindre obole ? Qui donc en Asie, qu'il soit artisan, vagabond, paysan, cordonnier, homme du peuple, ne s'est réjoui de ce qui avait été fait pour venger les lois saintes, chacun ajoutant cette bénédiction : «Que tes œuvres sont grandes, ô Seigneur ! Toutes avec sagesse tu les fis »? Car là où Dieu agit, tout se produit avec sagesse; mais là où se trouve le démon, ennemi du bien, tout également se produit dans la folie. Et la folie est escortée de différents désordres : jalousies, meurtres, querelle, envie, colère, brigues, discordes, agitations, vacarmes, complots d'incapables, autorités en ébullition, échafauds, tortures, lampes brûlantes, ruisseaux de sang, peines intolérables, confiscations, ruines des institutions civiles, mépris des lois, dédain de la tempérance, schisme du monde entier, surveillance des terres et des mers, déploiement des marines, des cavaleries, des infanteries pour faire obstacle à ceux qui s'expatrient pour la vérité.

Comment alors ose-t-on dire : «C'est selon le plan de Dieu que Jean a été chassé ?»Que ceux qui tiennent ce langage veuillent bien me répondre. La toute-puissante sagesse de Dieu, comme je l'ai déjà dit, était-elle embarrassée pour mettre fin, par une force invisible, aux fonctions de Jean, s'il en était indigne? Ne pouvait-elle convaincre ceux qui étaient en désaccord avec lui, hors de toute cette contrainte des magistrats, de supporter le fait sans en être affectés ? Si ce Dieu est bien le même que celui qui aida Moïse à libérer Israël et à le faire obéir, tandis que le Pharaon criait à qui voulait l'entendre :«Je ne connais pas Dieu et je ne renverrai pas Israël »; comment a-t-il pu avoir besoin contre Jean du secours des magistrats de ce monde, comme s'il avait vieilli, qu'il eût perdu sa force ou qu'il fût dans l'embarras ? Enfin, celui qui a révélé publiquement les adultères des uns, la pédérastie des autres et leurs impostures à tous, se seraitil trouvé embarrassé pour confondre Jean? Ou bien, à nouveau, celui qui a fait enfler la langue de l'un à la suite d'une angine, au point de l'obliger à une confession écrite, et qui a permis que l'autre fasse une chute mortelle du haut d'une échelle, ou bien qui a laissé tel autre mourir sur son lit en engendrant des vers, sans voix, pendant une année entière ou peu s'en faut, ou bien qui a envoyé à celui-ci des terreurs menaçantes en même temps qu'une goutte chronique, ou bien qui a brûlé les jambes de celui qu'il a voulu, ou bien celui qui a ravi trop tôt par une mort fétide quelqu'un que tout le monde connaît, il aurait été trop faible pour frapper de l'un de ces maux un

Jean à ce que vous dites sacrilège, mais il aurait eu besoin d'un tel et d'un tel pour déshonorer et chasser Jean, lui que, bien plutôt, il a en tout cela glorifié ?

Ainsi donc, ils s'abusent eux-mêmes faute de connaître les préceptes du Verbe; en effet, le sacrilège ce n'est pas celui qui a distribué aux pauvres l'or, l'argent ou les vêtements de soie qui ne sont que nourriture pour les vers, mais plutôt celui qui négocie contre argent, flatterie ou bons repas, la doctrine et les préceptes du Sauveur; c'est aussi celui qui souille la réputation d'un homme saint paré de sa vie et de sa parole, par l'intermédiaire duquel le Seigneur, comme avec un cratère ou un vase de prix, offrait à boire aux amants de la parole les dons du salut. Ceux que l'on doit appeler sacrilèges sont ceux qui ont mis au pillage l'Église des apôtres en la privant de si grands maîtres et en vendant pour de l'argent des ordinations; la justice divine va les poursuivre, pour mettre bon ordre à leurs méfaits. Si déià les marchands qui avaient perverti la loi de Moïse par leur manque complet d'égards pour le Temple en furent chassés par le Sauveur à coups de fouet, fouet qui n'était qu'une simple corde, parce qu'à l'intérieur ils vendaient des colombes, quelle sera donc la punition de ceux qui ont trafiqué du sacerdoce de la Nouvelle Alliance, sinon d'être brisés «avec un sceptre de fer» par le chef des pasteurs ? Comme dit l'Apôtre : «Celui qui rejette la loi de Moïse est impitoyablement mis à mort sur la déposition de deux ou trois témoins; alors quel châtiment plus sévère ne pensez-vous pas que doive encourir celui qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu, tenu pour banal le sang de l'Alliance dans leguel il a été sanctifié, et outragé l'Esprit de la grâce ? Car nous le connaissons celui qui a dit : A moi la vengeance, c'est moi qui le paierai de retour, » dit le Seigneur. «C'est une chose terrible que de tomber aux mains du Dieu

Que Dieu qui l'a glorifié, le pieux et saint pasteur, flambeau de la justice, nous donne de trouver avec lui notre part d'héritage au jour terrible de son juste jugement. A lui reviennent gloire, honneur, grandeur et magnificence, Père, Fils et saint Esprit, maintenant et toujours pour les siècles des siècles. Amen.